This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Wesn.

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

[redacted]RD

Vet. Fr. II A 1565

LES REGLES
DE LA
VIE CIVILE,
AVEC DES
TRAITS D'HISTOIRE.
POUR FORMER L'ESPRIT
D'UN JEUNE PRINCE.

Par M. l'Abbé de BELLEGARDE.

A LA HAYE,

Chez ANTOINE VAN DOLE,
dans le Lange Pooten, a l'Enseigne
de Hugo Grotius. M. DCC. XXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
25 JAN 1985
OF OXFORD
LIBRARY

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

MONSEIGNEUR,

Ce n'eſt pas une Hiſtoire ſuivie que je prends la liberté de Vous préſenter ; ce ne ſont que des traits hiſtoriques, détachez les uns des autres, accompagnez de quelques penſées morales, qui y conviennent. Je me ſuis flaté qu'un Ouvrage mêlé des plus ſaines Maximes & des plus belles actions de ceux qui ſe ſont fait un Nom illuſtre par leur vertu & par leur mérite perſonnel, ne vous déplairoit pas. Rien ne touche davantage les Ames héroïques, que le recit de ce que les Héros ont fait de grand pendant leur vie.

L'empreſſement que Vous témoignez, MONSEIGNEUR, *a vous faire inſtruire de la vie, des mœurs, des ca-*

racteres, de la politique des Princes, qui ont merité l'estime & l'approbation de tout le monde, est un présage assuré que Vous marcherez sur leurs traces: mais quel présage pour les belles Lettres, que l'amour que Vous faites paroître pour les Sciences, dans un âge si peu avancé! Que ne doit-on pas attendre d'un Prince qui se prive de ce qui est destiné à ses divertissemens, pour en faire des largesses à ceux qui en ont besoin? Toute la France a admiré ce que Vous avez fait en faveur d'un bel Esprit, dont la fortune n'égale pas le mérite. Ce jeune Prince, disoit-on partout, avec une joye mêlée d'étonnement, sera un jour l'amour & les délices du Genre humain, comme cet Empereur, qui n'avoit point d'autre plaisir, que de faire du bien à tout le monde. Il sera le Pere & le Protecteur des Sciences & des Savans, à l'exemple de LOUIS LE GRAND, *qui a donné la dernière perfection aux belles Lettres & aux beaux Arts, par le soin qu'il prend de récompenser ceux qui les cultivent.*

J'ose le dire, GRAND PRINCE, *que cette seule action, avec toutes les circonstances qui l'accompagnent, Vous mérite déja une place parmi les Heros. Il en est de toutes les espéces; mais ceux*

que

que le Vulgaire admire tant, ne me paroiſſent pas les plus admirables: que de ſang & que de larmes Alexandre *a-t-il fait couler, pour mériter le nom de Grand?* Céſar *a terni ſa gloire en devenant Uſurpateur: je n'ai que de l'indignation pour* Auguſte *qui déſole l'Empire durant les horreurs du Triumirat, ou pendant la guerre qu'il fit à* Antoine & *à* Lepide; *mais je l'admire lors qu'après avoir pacifié l'Univers, il s'applique avec tant de ſoin à faire fleurir les belles Lettres, & à cultiver tant de beaux Génies, dont les Ouvrages merveilleux ſervent encore à nous inſtruire.*

Voila, MONSEIGNEUR, *ce que nous avons lieu d'eſpérer de Vous; ce que Vous faites tous les jours, découvre le fonds de vôtre bon cœur, mais pouviez-vous avoir d'autres inclinations en voyant ce que fait le Roi; qui bien loin de retrancher les Penſions, par l'exemple de ſes Voiſins, durant une guerre formidable, les augmente, & en crée tous les jours de nouvelles.*

Ce Prince Auguſte que nous voyons maintenant adoré de ſes Sujets, craint de ſes ennemis, admiré de l'Univers, ſera regardé dans les ſiécles à venir comme le modele de toutes les Vertus: ſa Vie

ſervira de régle à tous ceux qui aimeront la Gloire : *on admirera la grandeur de ſon courage, la vaſte étenduë de ſes Projets, la profonde ſageſſe qu'il fait paroître dans la conduite de ſes grands deſſeins ; ſa conſtance à les éxecuter, ſans que rien le detourne ; ni les difficultez, ni les périls, où il expoſe ſa Perſonne ſacrée : on admirera ſa pénétration à découvrir toutes les entrepriſes de ſes ennemis, & ſa promptitude à les prévenir ; ſa modération parfaite durant une proſpérité toûjours conſtante. Voila de beaux éxemples domeſtiques ; & ſans Vous inquiéter de ce qu'ont fait les* Grecs & *les* Romains *Vous n'avez,* MONSEIGNEUR, *qu'à marcher ſur les traces de vôtre invincible Pére, qui a fait durant une ſeule de ſes Campagnes, des Conquêtes qui euſſent mérité l'honneur du Triomphe dans l'ancienne* Rome. *Ces éxemples valent mieux que tous ceux que je cite dans mon Livre : Mais j'ai été bien aiſe de trouver une occaſion de Vous témoigner l'ardeur de mon zéle, & de Vous aſſurer que je ſuis avec un très profond reſpect,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble & très obeïſſant Serviteur,

DE BELLEGARDE.

AVER-

AVERTISSEMENT.

PERSONNE n'ignore que la Prudence & les autres Vertus politiques, ne naiſſent point avec nous, & ne nous viennent pas d'elles-mêmes : il faut de l'uſage, de l'expérience, de l'application, & de l'étude. Les réfléxions que l'on fait ſur les évènemens divers qui agitent la vie des hommes, donnent des overtures, & ſont d'un grand ſecours pour ſe bien conduire dans des occaſions délicates où l'on ne ſait quel Parti prendre. La connoiſſance éxacte de l'Hiſtoire, les Sciences, de certaines Maximes générales qu'on applique dans des conjonctures particuliéres, tout cela eſt

fort néceſſaire à ceux qui gouvernent les Peuples, & qui ſont nez pour commander.

Je ſai que ce n'eſt pas préciſément dans un Livre qu'un Prince peut apprendre ſon devoir ; & que ceux qui prétendroient gouverner les Royaumes par des Maximes univerſelles qu'ils auroient ramaſſées en liſant, feroient à tous momens de fauſſes démarches, parce que la nature des faits change ſelon les circonſtances particuliéres. Il faut cependant convenir, qu'un homme habile, & dont l'eſprit s'eſt nourri par la lecture, a de grands avantages, & qu'il eſt moins expoſé à faire des fautes. En ſe rappellant ce que d'autres ont fait dans une ſituation pareille à celle où il ſe trouve, il détermine plus aiſément, & il ſait mieux de quelle maniére il doit ſe conduire.

C'eſt ce qui m'a fait croire qu'un Recueil de Maximes & de Traits d'Hi-

d'Hiſtoire, pourroit être de quelque utilité pour le grand Prince à qui j'ai deſtiné cet Ouvrage en le commençant. Les Grecs, qui avoient le goût ſi bon, en ont uſé de la ſorte : leurs préceptes étoient toûjours ſuivis d'exemples, de paraboles, de fables ; cette métode eſt plus inſinuante & plus commode : de grands raiſonnemens ſont moins propres pour inſtruire de jeunes eſprits, qui veulent qu'on leur mette les choſes ſous les yeux, qu'un trait de Morale ou d'Hiſtoire aiſé à retenir, & qui leur fixe l'imagination.

Je ne prétends point diminuer par là l'eſtime qu'on doit avoir des autres ſortes d'exercices à quoi on a coûtume d'appliquer les jeunes gens; mais je ſuis fort perſuadé, que l'étude de la Politique, de la Morale, de l'Hiſtoire, du Monde, eſt plus utile que tout ce qu'on apprend au Colége, & que la Philoſophie même

me qui n'a que des idées abſtraites, & des rafineinens de nul uſage pour le commerce de la vie, & qui gâtent plûtôt l'eſprit, qu'ils ne le redreſſent.

Quoi que la plûpart des Maximes & des faits hiſtoriques qui ſont contenus dans ce Volume, regardent principalement les Princes, & ceux que Dieu a deſtinez au Gouvernement; cependant, tout le monde peut ſe les appliquer, & ſe les rendre propres, puis que les circonſtances de la vie des Grands & des perſonnes d'un moindre caractére, ſont à peu près les mêmes, & que leurs Emplois ne différent que du plus & du moins.

Je n'aurois eu nulle peine à ranger toutes ces Maximes ſelon les matieres; j'ai affecté de les jetter au hazard, croyant que ce deſordre auroit des charmes & que l'eſprit qui aime la variété, y trouveroit mieux ſon compte. Si toutes les

fleurs

fleurs de même couleur étoient rangées ſéparément dans un parterre; cette uniformité ne feroit pas un ſi bel effet, qu'une diſpoſition plus bizarre, & cette bigarrure qui eſt plus propre à réjouïr les yeux.

Si j'ai marqué quelques Maximes d'un caractére différent, ce n'eſt pas qu'elles euſſent plus de relation avec les Maximes ſuivantes; mais c'eſt que cette eſpéce d'Ouvrages n'admettent point de chapitres, & qu'une longue ſuite de Maximes, ſans aucune interruption, auroit pû ennuyer, j'ai crû qu'il en faloit diſtinguer, quelques-unes par le caractére, & que ces titres ſeroient comme autant de repoſoirs.

Je ne puis mieux finir cet Avertiſſement que par les paroles de l'Empereur *Baſile* à ſon fils: „ Ayez grand „ ſoin, *lui diſoit ce Prince dans les derniers conſeils qu'il lui donna*, „ de „ lire fort aſſiduement les Hiſtoires „ anciennes; car vous y trouverez „ & vous y connoîtrez les vertus „ des gens de bien, & les vices des „ méchans; les grands changemens „ qui

„ qui arrivent dans la vie humaine,
„ & les fréquentes révolutions que
„ ſe font dans le monde. Vous ap-
„ prendrez par là que les biens de
„ la Fortune ſont mal aſſurez, &
„ que même les plus floriſſans Em-
„ pires, n'étant pas éxempts des
„ loix de ſon inconſtance, ſe peu-
„ vent détruire par un prompt re-
„ vers; vous y verrez la punition
„ des méchans & la récompenſe des
„ bons Princes: Ces réflexions vous
„ animeront à la vertu.

LES REGLES DE LA VIE CIVILE, AVEC DES TRAITS D'HISTOIRE

Pour former l'eſprit d'un jeune Prince.

SI les Princes vouloient ſouffrir qu'on leur parlât ſincérement, ils pourroient ſe guérir de leur paſſions comme les autres hommes ; mais ils veulent qu'on les flate & qu'on leur applaudiſſe ſur tout ce qu'ils font. Ils ont peu d'amis & beaucoup d'ennemis ; les plus dangereux ſont ceux qui encenſent leurs défauts pour en profiter. C'eſt la deſtinée des gens de Cour de devenir eſclaves des

Grands par la crainte de leur puiſſance, ou par l'eſperance d'avoir part à leurs faveurs, qui ſont ſouvent de funeſtes engagemens pour les ames intéreſſées.

On ne doit pas toûjours approuver tout ce que font les Princes ; on ne doit pas auſſi ſe donner cette maligne liberté de les blâmer, avec trop de licence : (a) leur fortune les expoſe également à la flaterie & à la ſatyre, mais rien ne les gâte davantage qu'une flaterie baſſe & empoiſonnée ; je ne comprens pas comment les Grands qui aiment la véritable gloire, aiment tant à être flatez.

Rien ne fait mieux connoître la généroſité d'un Prince qui n'ayant perſonne au deſſus de ſoi, veut bien ſe rendre juſtice & ſe ſoûmettre à la Raiſon, écouter les perſonnes éclairées, pour profiter de leurs avis, & pour ſe redreſſer quand il s'égare. Avec ce ſecours il peut ſurmonter les obſtacles qui le détournent de la Vertu, & qui ſont comme attachez à ſon Etat, l'orgueil d'une grande fortune, l'abondance de toutes choſes, le luxe, les délices, la liberté de tout faire.

A-

(a) *Semper magnæ fortunæ comes eſt adulatio*, Vell. Paterc.

Alexandre Severe étoit si ennemi de la flatterie qu'il banniſſoit de ſa préſence tous ceux qui oſoient le flater, ou faire même des geſtes trop flateurs. Si la dignité de ces perſonnes vouloit qu'on les ménageât, il faiſoit voir par ſes regards combien leur procedé lui déplaiſoit : les Hiſtoriens de ſa Vie diſent, que c'eſt de là que lui eſt venu le nom de *Severe*. Une louange fade doit être plus inſuportable aux Grands, qu'une injure, & qu'une ſatyre ; ils ne doivent point ſouffrir d'autre encens que celui qui vient d'un mérite ſi établi & ſi connu de tout le monde, que leurs ennemis mêmes n'oſeroient en diſconvenir.

(*a*) Les plus grands Perſonnages ont toûjours de quoi ſe défendre de la vanité, parce qu'il ne faut qu'un mauvais ſuccès pour les détruire dans l'eſprit de la plûpart des hommes, qui par une ſecrette malignité, ne ſont pas fâchez d'oublier le bien paſſé, pour s'attacher au mal préſent. Les Victoires que *Charles-Quint* avoit remportées, le faiſoient regarder comme le premier homme de ſon ſiecle ; cependant le malheur qu'il eut en *Provence* flêtrit ſa réputation, & le fit tomber de cet-

(*a*) Maximes morales,

te haute estime où il étoit. L'*Italie*, l'*Allemagne*, & les *Pais-Bas*, s'étoient infatuez que la *France* devoit changer de Maître. L'Empereur qui conduisoit la plus belle armée qu'on eût jamais vûë, disoit dans l'excès de sa vanité, qu'il faloit que le Roi de *France* le dépouillât, ou qu'il dépouillât le Roi de *France*; l'évenement trompa son ambition: l'Empereur eut la honte de se retirer, sans avoir rien fait que perdre trente mille hommes, & ruïné les plus belles troupes que jamais l'Empire eût mis sur pied.

L'ingratitude est une passion si basse, & si indigne d'une belle ame, que les Princes ne devroient pas seulement en être susceptibles; cependant ils récompensent souvent très mal les plus importans services qu'on leur rend: dès qu'un homme leur devient suspect, ils oublient qu'il a du mérite, & qu'il s'est mille fois sacrifié à leur Fortune. *Bélisaire*, après avoir dompté la *Perse*, & subjugué l'*Afrique*, abbaissé les *Gots* en *Italie*, mené des Rois en triomphe, & fait voir à *Constantinople* une image de l'ancienne *Rome*; pour récompense de tant de belles actions, fut privé de tous ses honneurs, dépouillé de ses biens, & réduit à demander l'aumône,

mône. Quelle deſtinée après tant de ſervices.

Les malheurs qui arrivent dans la vie paroiſſent legers, ou inſupportables, ſelon la differente maniére de les recevoir. Les uns les aigriſſent par leurs triſtes réfléxions ; les autres les diminuent en ſe mettant au-deſſus de tout ce qui eſt capable de les chagriner *Lucullus*, *Céſar*, *Pompée*, *Antoine*, *Caton*, & d'autres illuſtres *Romains* eurent des épouſes coquettes, & n'en firent pas grand bruit ; *Lepidus* qui ne les valoit pas, ne put ſupporter cette diſgrace, il en mourut de chagrin.

Celui qui s'eſt rendu maître de ſes paſſions eſt parvenu au repos que tout le monde cherche.

Les Princes doivent être plus ſoigneux que les autres hommes de cacher leur paſſions, & leurs deffauts, parce que tout le monde les regarde. On les éxamine avec une certaine malignité, que fait naître l'éclat de leur fortune dont on eſt ébloui ; ſi l'on découvre un endroit foible, par où l'on puiſſe les entamer, on les déchire ſans miſéricorde.

On ſe plaint ordinairement que le public eſt injuſte, & je crois qu'on a tort de ſe plaindre ; pour moi je ſuis

du ſentiment d'un bel Eſprit qui diſoit, qu'on rend juſtice à tout le monde. Si vous voulez avoir une bonne réputation, ſoyez tel en effet que vous ſouhaitez qu'on vous eſtime : on louë quelquefois les méchans Princes, par l'eſpérance d'être récompenſé ; mais ſi leur ſiécle les flate, parce qu'on craint de dire des véritez déſobligeantes, la poſterité les traitera ſelon leur mérite.

Les bons ou les mauvais ſuccès dépendent plus de la fortune que du mérite : quand on a du courage, il faut regarder d'un œil indifférent tous les caprices de la deſtinée. Les mêmes actions ſont louées, ou cenſurées ſelon le tour qu'elles prennent dans le monde. On parle de *Catilina* comme d'un homme déteſtable, qui a porté le fer & le feu dans le ſein de ſa Patrie ; il étoit brave, généreux, d'une naiſſance illuſtre, il aimoit la gloire ; ſon ambition lui faiſoit accroire qu'il étoit digne de commander ; on diroit la même choſe de *Céſar*, que de *Catilina*, ſi *Céſar* eût été auſſi malheureux.

Ceux qui ſont dans les premiéres Charges, ne ſauroient faire d'actions qui ne ſoient expoſées à la vûë de tout le monde ; moins leur fortune a de bornes, plus en doivent-ils donner à

leur

leurs passions. Ils ne doivent point agir ni par haine, ni par amour, ni suivre les mouvemens de leur colere.

(a) Plus les hommes sont en fortune, moins doivent ils se donner de licence; quand leur puissance n'a point de limite, c'est alors qu'ils sont obligez de donner des bornes plus étroites à leurs desirs.

On ne doit jamais s'assurer, ni désesperer de rien en ce monde: les choses peuvent changer de face en un moment: le plus homme de bien est regardé comme coupable, & le coupable comme un homme de bien, selon qu'il plaît aux hommes d'en juger.

L'ambition n'est pas toûjours une passion criminelle; quand elle suit les régles de la Raison, elle devient une émulation louable, qui conduit aux grandes actions, & qui retire des vices ceux qui y sont le plus enfoncez. *Thémistocle*, dans la jeunesse, aimoit les plaisirs, & la vie douce, il ne songeoit qu'à passer le tems dans une agréable indolence, sans s'inquiéter de la gloire. Les Victoires que *Miltiade* remporta sur les *Perses* réveillerent l'ambition de *Thémistocle*, & lui donnerent de l'émulation; il s'appliqua aux choses

(a) *In maximâ fortunâ, minima licentia est.*

ſérieuſes, travaillant nuit & jour: il diſoit à ſes amis qui lui demandoient raiſon d'un ſi grand changement, que les Victoires de *Miltiade* l'empêchoient de dormir. Cette ambition, ou plûtôt cette émulation eſt honnête & légitime.

Qui donne pour recevoir, ne donne rien; ceux qui n'obligent que dans l'eſpérance du retour, n'en méritent point: la grandeur des préſens ſe meſure par le cœur de celui qui les fait.

Les bienfaits, l'honneur, la conſcience; tous les devoirs les plus indiſpenſables de la Société civile, ont peu de pouvoir ſur le cœur de ceux qui n'ont que leur intérêt pour la régle fondamentale de leur conduite.

Les Poëtes profanes diſoient, (*a*) que l'amour, qui eſt une vertu dans les jeunes gens, devient un crime dans les vieillards. Cette maxime n'eſt bonne que pour la morale des Payens.

Les grands courages ne ſe rebuttent point pour les mauvais tours que la fortune leur jouë, ſur tout quand ils n'ont rien à ſe reprocher dans les malheurs qui leur arrivent. La fermeté de *Philippe II.* ne parut jamais mieux, que

(*a*) *Amare juveni virtus eſt, crimen ſenis.*

que quand il reçut la nouvelle de déroute de ſa flotte, qui lui avoit ta couté, & qui devoit ruiner l'*Angleter*; il ſe contenta de dire, qu'il ne l' voit pas envoyé combattre contre l vents.

Ce que *François I.* manda à la Rei ſa mére, aprés la journée de *Pavi* revient aſſez à la penſée de *Philipp tout eſt perdu fors l'honneur.*

Le deſir de la vangeance porte à grandes extrémitez les hommes mérite, quand ils ſont ſenſibles au poi d'honneur. Cette paſſion n'a poi de diſcernement, elle ne permet p qu'on prenne ſes précautions, po conſidérer ſi ce n'eſt point en ſe nuiſa à ſoi même qu'on prétend nuire au autres. Les Maiſons de *Brandebou* & de *Neubourg* étoient fort brouillé enſemble pour la ſucceſſion de *Cléve* & de *Juliers*: ces Princes prirent concert la réſolution de ſe racomm der. Pour mieux cimenter la paix, Prince de *Neubourg* demanda la fi de *Brandebourg* en mariage; l'affa réüſſit: durant les rejouïſſances de te féte on bûvoit à l'*Allemande*; la c leur du vin fit que quelques par échappérent qui déplurent au Mar de *Brandebourg*; & ſans délibere

vantage, il donna un ſoufflet au Prince de *Neubourg*. Ce Prince percé au vif de cet outrage, ſe retire, méditant une prompte & cruelle vangeance. Son deſeſpoir le fit ſe jetter entre les mains des *Eſpagnols*; ils acceptent ce parti avec joye, pour faire perdre à *Neubourg* & à *Brandebourg* le Domaine de *Cléves* & de *Juliers*: *Spinola* y vient avec une puiſſante Armée, & s'empare ſans réſiſtance de tout ce qui appartenoit aux deux Concurrens.

C'eſt une folie de tirer ſa nobleſſe de l'ancienneté du Nom qu'on porte; tous les hommes raiſonnables ſont de la race des Dieux. Cette maxime eſt de *Seneque*; elle devroit ſuffire pour guérir l'entêtement de Nobleſſe, dont tant de gens ſe piquent ſi mal-à-propos. Il n'eſt rien de plus noble que la qualité d'honnête homme, ce tître efface tous ceux que la Fortune peut donner. Ceux qui portent à faux le nom d'honnête homme, ſont bien-tôt punis de cette ſupercherie: l'irrégularité de leur conduite découvre aſſez ce qu'ils ſont. Les ſots & les méchans ont beau ſe cacher & ſe déguiſer, il faut de néceſſité qu'ils gardent toûjours le ſilence, s'ils veulent être méconnus: la parole a une vertu ſecrette, pour faire

re connoître ce qui se passe dans le cœur.

La passion de dominer ne s'affoiblit point avec l'âge; il semble même qu'elle prenne de nouvelles forces dans la vieillesse; parce que l'on est plus prêt de perdre en mourant ce qu'on voudroit toûjours retenir. Comme les vieillards sont usez pour les plaisirs, ils tâchent de remplacer par l'ambition ce qu'ils perdent d'un autre côté.

Qu'on a de peine à se guérir d'un panchant fortifié par une longue habitude! Quelque violent que soit l'amour de la gloire, il céde souvent au mouvement naturel qui entraîne les hommes vers le plaisir. Après la Paix de *Vervins*, *Henri IV.* voulut que le Duc de *Savoye* lui rendit le Marquisat de *Saluces*, le Duc refusoit toûjours de le satisfaire: *Henri* entra avec une Armée dans la *Savoye*, qui se rendit, & il s'empara de toute la *Bresse* en moins de trois mois; le Pape se fit Médiateur de la Paix, elle fut concluë en 1600., la *Savoye* fut renduë, la *Bresse* demeura à *Henri VI.* en échange du Marquisat de *Saluces*. Le Roi fit en cela une grande faute; il aimoit les plaisirs, si bien qu'après tant de fati-

gues, ſe voyant paiſible poſſeſſeur de la *France*, il aima mieux ſe recompenſer en quelque façon du Marquiſat, & ſe contenter de ce qu'on lui offroit, que de s'embarquer dans une nouvelle guerre.

Il eſt preſque impoſſible de remedier à un deſordre établi, parce que les hommes ſe roidiſſent contre les réglemens qui les gênent; il n'eſt pas même toûjours à propos de les heurter de front; il faut les amener par des détours au point que l'on ſouhaite, ce ſeroit une grande affaire ſi on pouvoit les engager par leur foible & par leur intérêt, à être vertueux; car pourvû qu'on les conduiſe effectivement à la vertu, il n'importe par quels chemins. *Zaleucus*, pour rendre les femmes modeſtes, & pour bannir le luxe & la ſuperfluïté, fit des loix merveilleuſes: il établit que les Dames ne pourroient avoir plus d'une femme pour les ſervir, ſinon quand elles ſeroient yvres; que les ſeules Courtiſanes porteroient des robes enrichies de broderie; qu'il ne ſeroit permis qu'aux hommes débauchez de porter des anneaux d'or, & des étofes étrangéres. Des Réglemens ſi ſages firent l'effet qu'on en attendoit.

On

On trouve assez d'amis qui se mettent en devoir de nous consoler de la perte de nos parens, mais non pas de celle de nôtre bien; parce que cette sorte de disgrace les oblige par bienséance à nous offrir le leur.

Tout ce qu'on fait sans réfléxion, ne peut réüssir que par hazard. Il n'est pas besoin de se tourmenter à déliberer long-tems sur des matiéres qui n'en valent pas la peine, & dont le succès n'est de nulle conséquence. Mais il y a de la témerité de s'embarquer dans une affaire importante, sans avoir bien pris toutes ses mesures. On ne va guéres loin sans se repentir de sa précipitation, & sans porter la peine de son imprudence.

Il n'appartient qu'à l'homme sage de vivre dans la solitude avec joye; ses pensées qui sont aussi innocentes que son ame est bien réglée, lui servent d'entretien. Les Philosophes Payens ne pouvoient goûter cette maxime; ils vouloient avoir des témoins de leurs vertus: ils n'étoient pas vertueux pour la vertu seule, mais pour la réputation qu'elle donne.

On pratique quelquefois des actions de vertu, quoi qu'on n'en ait pas le principe. Une fille pendant les Guer-

res civiles, ſe jetta d'une fenêtre fort haute, pour éviter les pourſuites effrontées d'un ſoldat qui vouloit en abuſer. Cette fille s'étoit proſtituée avant cette avanture; elle ne mourut point de ſa chûte, & reprit ſon même train de vie. Combien de femmes ont la réputation d'être fiéres; parce qu'elles ont réſiſté à un Amant riche, bien fait, aimable; il n'en faut rien conclure pour leur vertu: l'heure fatale n'eſt pas encore arrivée, un moment après elles ſe donneront à un homme qui n'a point de mérite.

La généroſité d'un homme de cœur qui s'eſt engagé volontairement dans une entrepriſe perilleuſe, lui ôte la crainte de ce qu'il y a de plus formidable dans l'éxécution. Les génies mediocres ne voyent pas toujours les dangers où ils ſont, c'eſt ce qui leur donne de la hardieſſe; les grands génies qui ont du ſang froid, voyent le peril tout entier, & ils n'en paroiſſent point effrayez. A la journée de *S. Antoine*, le Prince de *Condé* ſe jetta dans la mêlée comme un ſimple ſoldat, & s'engagea parmi les ennemis en telle ſorte, qu'il en tua pluſieurs de ſa main, écarta & repouſſa les autres qui venoient fondre ſur lui; ſa valeur ranima

ma ſes Soldats qui étoient accablez de la multitude ; il remit les Regimens dans les poſtes qu'ils avoient perdu ; il fit des actions ſi memorables, qu'il ſe ſeroit aquis une gloire immortelle, ſi l'on pouvoit immortaliſer ſon nom en tirant l'épée contre ſon Souverain.

Quand on eſt dans quelque grand péril, il faut prendre ſon parti ſur le champ, & riſquer même quelque choſe pour ſe tirer d'affaire. Il y a des gens ſi indolens & ſi timides, qu'ils ſe perdent en voulant trop ſe ménager. Le Maréchal de *l'Hôpital*, pour éviter la furie de la populace, qui aſſiégeoit pendant les troubles de *Paris*, la Maiſon de Ville où ce Maréchal étoit renfermé, changea d'habit, & ſe mêla hardiment dans la foule, faiſant fort l'empreſſé, & ſe déchaînant contre le Maréchal de *l'Hôpital* au milieu de ceux qui le cherchoient par tout, & qui l'auroient mis en piéces, s'ils l'euſſent reconnu. Cet artifice le ſauva.

Il eſt rare qu'un homme mérite l'affection des peuples, & l'admiration des perſonnes éclairées qui s'appliquent à examiner ſes defauts. Combien de gens ſont eſtimez parce qu'on ne les connoît pas aſſez, & qu'ils ſe déguiſent ſi finement, qu'il eſt impoſſible de pené-

pénétrer ce qu'ils ont dans l'ame. Le peuple ſe laiſſe aiſément éblouïr par l'éclat d'un faux mérite; les apparences ne ſeduiſent pas les habiles gens; ils voyent clair, & n'en font pas ſemblant; ils laiſſent un fat jouïr en repos de la réputation qu'il croit avoir, & qui ne trompe que des duppes.

On ne s'eſt jamais tant plaint des ingrats, & de l'ingratitude: ce vice ne trouve point de place dans une belle ame: les ingrats ſe puniſſent eux-mêmes; car celui qui oublie un bienfait, ſe rend indigne du bien qu'on peut lui faire.

Il eſt des gens d'un temperament ſi mal tourné, & d'un caractére ſi deſobligeant, qu'il ne faut point en attendre de bons offices; c'eſt beaucoup s'ils n'en rendent point de mauvais. Celui qui peut nuire fait du bien en ne faiſant point de mal.

L'Eſperance eſt comme le reſſort qui donne le branle à toutes les actions des hommes; après avoir été trompez tant de fois, ils ne ſe rebuttent point, & s'expoſent toûjours à être trompez de nouveau par la Fortune, qui ne donne point de caution de ce qu'elle promet.

Si les hommes vouloient ſe borner, ils

ils ſeroient aiſément heureux. J'approuve fort la maxime de celui qui diſoit, (*a*) Je vivrai doucement de mon petit revenu, & j'en aurai de reſte au bout de l'an, pourvû que je puiſſe m'empêcher d'avoir des deſirs, & des paſſions qui ſoient de dépenſe.

Les Grands ſont délicats & formaliſtes; ils veulent que rien ne manque aux devoirs qu'on leur rend; le moindre deffaut les choque, & ils comtent pour rien tout le reſte. Les Ambaſſadeurs de *Troye* étoient venus après tous les autres, faire leurs complimens à *Tiberé* ſur la mort de ſon fils *Druſus*; *Tibere* leur ſçu mauvais gré de ce qu'ils avoient attendu ſi long tems à s'aquiter de ce devoir, & pour les mortifier, il les complimenta ſur la mort d'*Hector* qu'ils avoient perdu depuis mille ans.

Pour adoucir l'eſprit d'un Prince irrité, & pour l'amener au point que l'on ſouhaite, il ne faut pas toûjours vouloir juſtifier le coupable; en avouant à un Prince que ſa colére eſt légitime, on en éteint le feu. Le Patriarche d'*Antioche* fit révoquer à *Theodoſe* l'Edit ſanglant qu'il avoit fait publier

(*a*) *Ex meo tenui vectigali, detractis ſumptibus cupiditatis, etiam redundabor.* Cic.

blier contre cette Ville & ſes Habitans, qui avoient porté leur inſolence juſqu'à renverſer les ſtatuës de l'Imperatrice. Ce Patriarche, pour entrer dans l'eſprit du Prince, éxagera la faute des Rebelles, avouant qu'ils méritoient les plus rigoureux ſupplices; mais en même tems, il inſinua adroitement à *Theodoſe*, qu'un Prince Chrétien, ne pouvoit ſe vanger avec ſeverité. L'Empereur fut perſuadé par les raiſons du Patriarche, qui auroit peut-être tout gâté, en voulant diminuër le crime de ſon peuple.

Il en eſt de petits Princes qui font une ligue contre un plus puiſſant, comme des ſociétez de joueurs qui ne ſont pas riches, leſquels ayant fait un fonds où chacun contribuë tout ce qu'il avoit d'argent, dès que ce fonds eſt épuiſé ils demeurent tous à ſec, & ſont contraints de rompre leur ſociété & de ſe retirer ſur leur perte. Sans aller fouiller dans l'antiquité, nous voyons de nos jours des exemples mémorables qui confirment aſſez cette maxime.

Il eſt bon quelquefois d'affecter un air ſuffiſant, pour abbaiſer la fierté de ceux qui ſe vantent mal-à-propos. Le Duc d'*Albe* fit une rodomontade digne

de

de ſon géue quand on lui éxagera la puiſſance de la Ligue de *Smalcalde*, où tous les Proteſtans avoient conſpiré contre *Charles V.* On lui diſoit que le Duc de *Saxe* & le Landgrave de *Heſſe*, le Roi de *Dannemarc*, & celui de *Suéde*, étoient de la partie: il répondit froidement, que le Roi d'*Eſpagne* & des deux *Caſtilles*, & celui de *Naples*, l'Archiduc d'*Autriche*, le Comte de *Tirol*, le Duc de *Milan*, & le Seigneur des *Pais-Bas*, étoient entrez dans la ligue que ſon Maître oppoſeroit à la multitude, & aux forces de ces Puiſſances conjurées.

Toute autorité ſubalterne regarde toûjours avec envie celle qui lui eſt ſupérieure; & comme elle n'oſe en diſputer la puiſſance, elle ſe donne la liberté d'en décrier la conduite. Pourquoi penſez-vous qu'on ſe déchaîne contre de certains Princes? On ne les croit pas toûjours ſi méchans qu'on veut le faire accroire; on eſt importuné de leur grandeur, on voudroit la détruire. Il n'y a point d'eſprits ſi réglez, à qui la domination la plus douce du monde ne ſoit en quelque façon odieuſe.

Les peines qu'on ſe donne pour le public, ne ſont guéres reconnuës des par-

particuliers; il faut ſe contenter de la gloire & de la réputation qu'on áquiert, qui eſt la récompenſe des grandes ames.

Il ne faut point ſe décourager, ou ſe dépiter, quand on ne nous fait pas juſtice, & qu'on nous mépriſe: on doit toujours faire ſon devoir, comme ſi l'on ne s'appercevoit pas de cet outrage.

Rien ne doit être plus inviolable que les promeſſes des Princes: il faut cependant un peu adoucir cette maxime; car quand ils ont engagé leur parole par quelque ſurpriſe, pour des choſes qui ne ſont pas légitimes, ils ne doivent point la tenir. *Agéſilas* avoit promis de rendre un bon office à l'un de ſes amis; il reconnut depuis que ce qu'on lui demandoit étoit déraiſonnable: cet ami le preſſoit de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée: ſi ce que vous demandez eſt juſte, je l'ai promis, dit *Agéſilas*; s'il ne l'eſt pas, je ne me ſuis point engagé à vous le donner.

La docilité des peuples pour un Prince va juſqu'à l'adoration, quand ils ſont convaincus de ſon mérite, & de ſes bonnes intentions. On voit un rare exemple de cette ſoûmiſſion dans les

Mé-

Mémoires de M. de Guiſe. Il ſoûtint une Guerre ſans poudre, ſans munitions, ſans argent, avec des milices nouvelles & mal armées, ſans canon, ni bagage. Il fit vivre, pendant cinq mois une Ville, dont les ennemis tenoient toutes les hauteurs fortifiées, ſerrée par la mer d'une puiſſante armée navale: on coupoiet les vivres de tous côtez; trois châteaux battoient la Ville ſans rélâche. Malgré tous ces obſtacles le Duc maintint dans le reſpect & l'obéïſſance un grand peuple affamé; il fit ceſſer les deſosdres, les aſſaſſinats, les brigandages: il rétablit l'ordre, la juſtice, la police, le bon gouvernement; il ramena le repos dans une Ville diviſée par tant de factions.

Un bon Prince réüſſit à tout ce qu'il entreprend, parce qu'on le ſert avec affection. Un Prince cruel doit craindre tout le monde, à cauſe que tout le monde le hait.

La plus ſeûre voye pour mortifier de mauvais Plaiſans, c'eſt de faire retomber ſur eux leur plaiſanterie; ceux qui veulent rire des autres. Sont fort deconcertez quand on rit d'eux. Quelques étourdis qui s'étoient embarquez avec *Ariſtippe*, ſe moquoient de la crain-

crainte qu'il témoignoit dans une tempête dont leur vaiſſeau fut attaqué ; ce Philoſophe leur répondit : Ce n'eſt pas merveille qu'un miſérable ne ſe ſoucie par de perdre une ame de nulle valeur ; mais comme je crois que la mienne eſt de quelque prix, j'ai ſujet d'en appreHender la perte.

Il n'eſt rien de plus fade & de plus dégoûtant qu'une ſotte médiſance. Si ceux qui médiſent de leur prochain faiſoient réflexion, combien ils peſent aux perſonnes raiſonnables, ils ne ſe chargeroient pas d'un ſi vilain rôle. La lâcheté de leurs flatteurs qui leur applaudiſſent, les encourage ; mais un ſi mauvais ſuffrage n'empêche pas que des honnêtes gens ne les mépriſent.

L'innocence de la vie en fait le repos, il faut bien vivre pour être heureux.

Un ſilence politique peut faire paſſer pour habile un homme qui ne l'eſt pas, il ſe trahit en parlant, on découvre ſon foible, & l'on perd la bonne opinion qu'on en avoit conçuë. Un homme étant allé voir *Apelles* qui peignoit, fut long tems ſans dire mot, & puis commença à diſcourir ſur les rares Ouvrages de ce grand Peintre, qui lui fit cette reprimande : *Tandis que tu as gar-*

gardé le ſilence, il ſembloit que tu fuſſes un homme extraordinaire à cauſe de la pompe qui t'environne; mais depuis qu'on t'a entendu parler, tous mes Eleves te mépriſent. Il ne faut point parler de ce qu'on ignore, parce qu'on n'en parle que de travers; une mine froide & myſtérieuſe, peut donner à de ſottes gens un air de prudence & de capacité.

On ſe rend mépriſable, quand on ne garde pas les bienſéances de ſon état; les perſonnes d'un certain caractére doivent quelquefois s'abſtenir de choſes qui ſont indifférentes de ſoi. *Louïs XII.* rencontra par hazard deux Conſeillers qui jouoient à la paume; il les menaça de leur ôter leurs Charges, & de les mettre au nombre de ſes Valets de pied, s'il leur arrivoit une autre fois de profaner la dignité de l'auguſte Corps dont ils faiſoient partie.

Les Princes dans la grandeur doivent appréhender l'orgueil. L'homme eſt naturellement vain; les flatteries le gâtent encore, la bonne-fortune achéve de le corrompre. *Alexandre* dédaignoit d'être homme, il vouloit paſſer pour le fils de *Jupiter*; ſa bleſſure le guérit de la folle créance de ſon immortalité.

Les

Les fautes & les irrégularitez qui ſe remarquent dans la conduite des hommes, viennent de ce qu'ils ne ſont pas aſſez les maitres d'eux meme.

DEPUIS que la paſſion a ſéduit l'eſprit, il n'agit plus que par la volonté qui eſt aveugle, & qui ne raiſonne point; les plus grands hommes ainſi préoccupez tombent dans des abſurditez qui font pitié. Le Cardinal de *Sion* haïſſoit tellemet les *François*, que pour exhorter les *Suiſſes* à bien faire contr'eux à la bataille de *Marignan*, il leur diſoit, que tous ceux qui perdroient la vie, en combattant contre les *François*, ſeroient infailliblement ſauvez; il leur en répondoit de la part du Pape. Ces pauvres duppes alloient aux coups ſur la parole du Cardinal, & ſe faiſoient tuer comme des mouches.

Un homme qui ſe met ſouvent en colére, n'eſt raiſonnable que par intervales; parce que la colére eſt une folie d'un moment.

Quoi que tout le monde raiſonne, il y a bien peu de gens raiſonnables.

Les perſonnes qui ſont en place doivent toûjours être en garde pour ne mor-

mortifier qui que ce ſoit par des paroles piquantes ; le mépris & la raillerie cauſent quelquefois plus de chagrin que les invectives & qu'une impuiſſante colére. On pardonne un emportement ; on ne pardonne point une raillerie de ſang froid, parce que c'eſt une marque de peu d'eſtime.

On a beau ſe déguiſer & ſe contraindre, il eſt bien difficile qu'une violente paſſion qu'on a dans l'ame, quelque ſoin qu'on apporte à la cacher, ne ſe faſſe connoître par ſes ſuites, & par de certains indices qui échappent même aux plus fins.

Les bienfaits pénétrent moins que les injures : le deſir de la vangeance eſt plus violent & plus actif en ceux qu'on irrite, que le zéle de la reconnoiſſance en ceux qu'on aſſiſte.

Les Princes ſont ſouvent ingrats, parce qu'ils penſent que tout leur eſt dû, & qu'ils ne doivent rien à perſonne.

Que ne fait point pour ſes intérêts un homme avide qui a beaucoup d'autorité & de crédit ? Le Chancelier *du Prat* étoit pauvre, chargé d'enfans, & réſolu de s'enrichir : il ſe fit Prêtre pour avoir des Bénéfices ; il fut Cardinal : ce fut lui qui remua pour attribuer

tribuer au Roi la Nomination des Bénefices : la vénalité des Charges commença à s'introduire ſous *Louis XII.*, il l'abolit peu de tems après ; mais le Chancelier *du Prat*, ſous *François I.*, vendit indifferemment toutes ſortes de Charges de Judicature pour y profiter.

L'intérêt, l'amour, la jalouſie, étouffent tous les ſentimens humains dans les plus belles ames. *Philippe II.*, Roi d'*Eſpagne*, avoit condamné à la mort ſon propre fils ; ce jeune Prince ſe jetta aux pieds de ſon pére pour implorer ſa clemence, lui repréſentant, pour exciter ſa tendreſſe, que c'étoit ſon ſang qu'il alloit répandre : *je le ſai bien*, repliqua ce Roi inflexible, en regardant froidement ſon fils ; *mais quand j'ai de mauvais ſang, je ne balance pas de donner mon bras au Chirurgien.*

Les plus grands génies ne ſont pas toujours les plus heureux dans leurs entrepriſes ; mais quand on n'a rien à ſe reprocher, il faut ſe contenter de ſes bonnes intentions, & chacun peut rendre ſon deſtin heureux, en l'agréant. On demanda un jour à *Syrame* le *Perſien*, pourquoi ſes affaires réuſſiſſoient ſi mal, puiſque ſes conſeils & ſes diſcours étoient ſi ſages ? il répondit,

quil

qu'il étoit le maître de ſes diſcours, & que la Fortune gouvernoit ſes affaires.

Il faut que les Princes faſſent leur capital d'être bons & obligeans. Un Soldat *Romain* avoit un procès, il pria *Auguſte* de le protéger. L'Empereur lui donna un de ſes Courtiſans pour le conduire chez les Juges. Le Soldat fut aſſez hardi pour dire à *Auguſte*: *Je n'en ai pas, Seigneur, uſé de la ſorte à vôtre égard, quand vous étiez en péril dans la bataille Actiaque, moi-même j'ai combattu pour vous*: à ces mots, il découvrit les bleſſures qu'il avoit reçûës. Ce reproche toucha *Auguſte*, il alla lui-même au Barreau défendre ce Soldat: un Prince moins humain auroit puni ſa témérité.

L'avarice eſt à mon ſens la plus extravagante de toutes les paſſions; (a) c'eſt être pauvre que d'avoir du bien, & n'oſer s'en ſervir. A-t-on jamais vû une folie pareille à celle que les Anciens nous ont repréſentée dans la perſonne d'*Opimius*? Il étoit dangereuſement malade, ſes héritiers ſe moquant de ſon avarice, ſupputoient déja entr'eux combien il leur laiſſoit d'effets. Un Medecin vient viſiter le malade,

(a) *Tam dreſt avaro quod habet; quam quod non habet.*

mais il ne voit & n'entend qu'à peine ſon Médecin: „ Opimius, *lui crie-*„*t-il*, on vous vole, vos heritiers ont „ rompu vos coffres, ils partagent vô-„ tre argent; prenez un reméde pour „ vous guérir. Cette nouvelle réveilla le malade: *puis-je encore eſpérer la ſanté*, dit-il d'une voix preſque éteinte? „ oui, *repliqua le Médecin*, ſi vous vou-„ lez prendre un reméde: *combien coûtera-t-il?* „ fort peu: *combien?* „ cinq ſols. *Je ſuis mort*, s'écria l'avare; *n'eſt-ce pas la même choſe que je ſois aſſaſſiné par la malignité de mon mal, par le vol de mes héritiers, ou par les rapines des Apoticaires?* Le Médecin ſe prit à rire, & laiſſa mourir le malade, qui ne voulut point guérir à ſi peu de fraix. Combien de gens pourroient s'appliquer cette moralité? Ils ont des biens en abondance, ils les reſpectent comme une choſe ſacrée: ils manquent de tout au milieu de leurs richeſſes, ils ſe refuſent les choſes dont ils ont le plus de beſoin, (*a*) pour mettre à leur aiſe des héritiers, qui ne leur ſauront aucun gré d'une épargne ſi outrée.

Héſiode a dit que la honte eſt une ſotte vertu à qui n'a pas de quoi ſubſiſter.

(*a*) *A padre guadagni, figlio gaſtatore.*

ſiſter. (a) Il ne faut cependant jamais faire de baſſeſſe, quelque malheureux qu'on ſoit; il faut ſoûtenir ſes diſgraces avec courage, & tâcher d'obtenir de la moderation de ſon eſprit, ce qu'on n'a pû obtenir de la libéralité de la Fortune.

C'eſt de la bonne fortune qu'il faut davantage ſe défier: la mauvaiſe fortune eſt moins fourbe, moins légére, moins inconſtante.

Les eſprits les plus fiers deviennent ſouples & traitables par l'adverſité.

Un honnête homme ne manque jamais à ſon devoir par crainte, ni par eſpérance.

Je ne ſai ſi les *Romains* avoient effectivement pour leur Patrie le grand zéle qui éclate dans quelques-unes de leurs actions; ou s'ils ramenoient à leur bien particulier ce qu'on croyoit qu'ils faiſoient préciſément pour le bien public. Mais ſoit qu'ils euſſent des intentions détournées, ou que leur déſintéreſſement fût véritable, il eſt certain qu'ils laiſſoient entrevoir dans leur conduite, les apparences d'une vertu très-héroïque. *Pompée* qui vouloit attirer *Caton* à ſon parti, lui fit demander en mariage deux de ſes niéces,

(a) *Aprobreza mas verguença.*

ces, l'une pour soi, l'autre pour son fils; *Caton* lui répondit, qu'il estimeroit toûjours son amitié, tandis qu'elle ne seroit point contraire au bien de l'Etat; mais qu'il ne pouvoit lui donner des ôtages contre la République. *Pompée* étoit assurément le premier homme du monde; son alliance auroit fait beaucoup d'honneur à *Caton*, qui la refusa, parce qu'on se défioit de l'ambition de *Pompée*; on le regardoit comme un homme qui songeoit à opprimer la liberté de la République.

Le propre caractére d'un ambitieux est de mépriser ce qu'il a, quelque grand qu'il puisse être, & d'aspirer par toutes sortes de voyes justes ou injustes, à ce qu'il n'a pas encore. L'ambition est une espéce de maladie; quand la Fortune a tout fait pour rendre un homme heureux, cette inquiéte passion fait tout ce qu'il faut pour le rendre malheureux.

Il me semble que c'est une vanité puérile de déguiser l'âge qu'on a: on se pardonne aux femmes, parce que la jeunesse fait une partie de leur mérite; mais quelques années de plus ou de moins, ajoûtent-elles quelque chose au mérite d'un honnête homme? Ceux qui cachent leur âge, sont honteux de leur vie passée. Quand

Quand la néceſſité oblige de faire des choſes qui déplaiſent aux gens, il faut du moins tâcher d'adoucir leurs chagrins par de belle paroles. *François I.* avoit créé beaucoup d'Edits pour avoir de l'argent; on en murmuroit, ſans épargner même la Ducheſſe d'*Etampes*; les Courtiſans tâchoient d'aigrir le Roi pour faire leur cour à la Ducheſſe: le Roi ſans s'émouvoir répondit, qu'il faloit laiſſer dire ceux qui grondoient, & que quand ils auroient beaucoup parlé, ils ſeroient obligez de ſe taire d'eux-mêmes. Ces ſentimens ſont dignes d'un grand Prince, qui croyoit qu'on devoit du moins laiſſer aux malheureux la liberté de ſe plaindre. Il y a cependant des inconvéniens & des riſques à diſſimuler: cette indulgence augmente l'audace des mutins.

Ceux qui veulent arriver à quelque but, ont grand ſoin de donner des apparences des vertus qu'ils n'ont pas; quand ils ont obtenu ce qu'ils déſirent, ils ne ſe contraignent plus à cacher les mauvaiſes qualitez qu'ils ont toûjours euës. Les vices qu'ils ont déguiſés ſe produiſent; les apparences de vertu ſe diſſipent, quand on croit n'avoir plus beſoin de ſe contraindre.

Sixte V. avant que d'obtenir le Pontificat, paroiſſoit moderé, humble, doux, & complaiſant : il marchoit la tête baiſſée, en cherchant finement par là le Pontificat qu'il trouva enfin. Il lui arriva après ſon élévation ce qui arrive à mille gens à qui on trouve de rares qualitez tandis qu'ils ſont dans une fortune médiocre, tout le monde les eſtime, tout le monde les aime ; on ne leur trouve qu'un mérite fort mince, quand ils ſont dans une grande fortune. Le changement d'état quand il eſt heureux, change les mœurs, parce que les vices qu'on avoit palliez par néceſſité, ont alors une pleine liberté de ſe produire ſans rien craindre.

Pourquoi faire tant de réfléxions ſur les biens qu'on a perdus, quand la perte en eſt irréparable ?

C'eſt une penſée d'un bel Eſprit, qu'il n'y a point de concert plus agréable que d'entendre un homme qui dit des injures à un autre, qui les écoute ſans y répondre. Un mal-honnête homme inſulta un jour *Periclès* en plein Barreau : il ne parût point ému des injures qu'on lui diſoit ; & ſans rien répondre, il fit tranquilement tout ce qu'il avoit à faire ; quand il fut ſorti,

l'autre

l'autre le pourſuivit, criant toûjours après lui dans les ruës juſqu'à ſon logis; il étoit tard, *prenez un flambeau*, dit *Periclés* à l'un de ſes domeſtiques, & *reconduiſez le chez lui.*

Les grandes ames ne veulent point d'autre récompenſe de leur vertu, que la gloire qui accompagne leurs belles actions. *Thémiſtocle* aſſiſtant un jour aux jeux *Olympiques*, fut reçû avec de grands applaudiſſemens de tout le peuple; on le montroit aux Etrangers, comme l'ornement de la Partie; il dit en ſortant du théatre, qu'il étoit ſuffiſamment payé de toutes les peines qu'il avoit ſouffertes pour la République.

Il y a long-tems qu'on a dit, que la défiance eſt la mére de la ſûreté, on ſe repent ſouvent de négliger cette maxime. Pour n'être point trompé, il faut ſe tenir en garde, comme ſi on devoit l'être. Ceux qui ont de l'inclination à la tromperie, craignent toûjours d'être trompez, parce qu'ils croyent aiſement que tout le monde leur reſſemble.

Il n'y a que deux moyens efficaces pour gagner l'amitié des hommes, c'eſt de leur parler avec douceur; & de leur rendre ſervice.

Un avertiſſement donné avec empire, & avec trop de hauteur, rebute toûjours : il faut quelquefois ſe contenter de montrer aux gens ce qu'il faloit qu'ils fiſſent, ſans leur reprocher aigrement ce qu'ils ont fait. Le mauvais uſage des remontrances eſt cauſe qu'on n'en profite point : vous querellez un valet avec le même emportement, quand il caſſe un verre, ou qu'il le rince mal, que quand il vous vole.

(a) C'eſt le comble de la miſére de n'avoir plus rien à eſpérer, & d'avoir encore quelque choſe à craindre.

Les hommes ne ſavent pas aſſez garder l'équilibre entre le trop & le peu; c'eſt ce qui fait que la plûpart de leurs vertus ſont fauſſes, parce qu'elles ſont outrées, & qu'elles ne ſe tiennent pas dans les bienſéances de leur état. Le vieux *Caton* revenant d'*Eſpagne* vendit ſon cheval, pour épargner l'argent qu'il eût coûté à le conduire par mer en *Italie*; il viſitoit à pied ſa Province, n'ayant qu'un valet qui lui portoit ſa robe, & un vaſe pour faire des ſacrifices; cette auſtérité ne convenoit nullement à un Gouverneur du caractére de *Caton* : il ſe vantoit de n'avoir jamais

(a) *Miſerrimum eſt timere, cùm ſperes nihil.*

mais envoyé au marché plus de dix sols par jour. *Caton* n'étoit pas de l'humeur de ce Prince, qui donnoit cent ducats pour lui farcir un Faisan ; quand on le mettoit sur table, toutes les chambres du Palais en étoient parfumées. Il y a de l'excès dans cette délicatesse : il faudroit trouver le milieu entre l'épargne sordide de *Caton*, & la profusion du Prince.

Les Grands veulent toûjours avoir raison, lors même qu'ils ont le plus grand tort du monde : ils sont au désespoir quand on leur fait sentir, ou qu'on leur reproche qu'ils se sont trompez. *Pison* avoit condamné à la mort un Soldat, parce que revenant seul du fourrage, il ne put dire ce qu'étoit devenu son compagnon ; *Pison* crut qu'il l'avoit tué. On conduisit au gibet ce malheureux, le Soldat qui s'étoit égaré arriva : toute l'Armée s'en réjouït, les Soldats s'embrassérent, le Bourreau les mena à *Pison* croyant lui faire plaisir ; l'Armée ne doutoit nullement que l'arrêt de mort ne dût être revoqué : *Pison* dont la colére duroit encore, outré de honte & de dépit, les condamna tous trois ; son courroux redoubla ; voyant qu'il s'étoit trop pressé de porter un arrêt de mort. Il in-

venta une ſubtilité pour colorer une ſentence ſi injuſte & ſi déraiſonnable ; il dit que le premier devoit mourir, parce qu'il y avoit un arrêt de mort contte lui ; l'autre, parce qu'il étoit cauſe de la mort de ſon compagnon, & le Bourreau, pour n'avoir pas obéï au commandement qu'on lui avoit fait. On a une ſecrette confuſion à avouër qu'on s'eſt trompé ; mais cette délicateſſe eſt ridicule.

On ſe repent tous les jours de parler indiſcrettement, & l'on ne s'en corrige point ; quelque mauvaiſes affaires que nôtre indiſcrétion nous attire, on y retombe à tous momens. *(a)* Nos amis nous trahiſſent ſouvent par foibleſſe, ou par malice : pour les éprouver, il ne faut dire que des bagatelles, ou ne leur faire que de fauſſes confidences ; s'ils gardent le ſecret, on pourra ſe découvrir, & leur parler avec plus de ſincérité, & plus de franchiſe.

L'amitié des ennemis fauſſement réconciliez eſt plus dangereuſe que leur haine ; la paix qu'ils font, eſt plus pernicieuſe qu'une guerre ouverte.

Les grands cœurs donnent des bornes à leurs vangeances ; la vûë d'un ennemi

(a) A tu amigo dile la mentira, ſi te guardara amiſtad, dile la verdad.

ennemi malheureux, & hors d'état de se défendre, éteint leur colére. L'Amiral *Bonnivet*, qui avoit été cause du malheur de la *France* à la journée de *Pavie*, eût pu aisément se sauver, s'il eût voulu survivre à sa faute, il haussa la visiére de son casque, & présenta la gorge au plus proche de ses ennemis. Cet Amiral avoit toûjours persecuté le Connétable de *Bourbon*, jusqu'à l'obliger par les mauvais traitemens qu'on lui fit, de se révolter & de quitter le Royaûme: *Bourbon* voyant *Bonnivet* étendu sur la poussiére, calma sa fureur & sa vangeance, il se contenta de dire: *Ah, malheureux! tu es cause de la perte de la France, & de la mienne.* Rien n'est plus capable d'étouffer les sentimens de haine dans une ame véritablement grande, que de voir son ennemi à sa discrétion.

Je ne sai si c'est par foibleſſe, ou par une sotte fierté, que tous les hommes croyent être en droit de redresser les autres, & leur donner des conseils. Il faudroit répondre à la plûpart de ces donneurs d'avis, à peu près ce que *Paul Emile* répondit un jour à ses Capitaines; il ne fut pas plûtôt arrivé à son Armée, que tous ses Officiers s'empresserent à lui dire de quelle maniére

il faloit attaquer les ennemis pour les deffaire: *tenez vous en repos*, leur dit-il; *n'ayez point d'autre soin que d'aiguiser vos épées pour le combat, je pourvoirai à tout le reste.*

Si l'on vouloit prendre un peu sur soi, on s'accoûtumeroit peu à peu à souffrir les extravagances des hommes. Les amis de *Socrate* vouloient qu'il se vangeât d'un insolent, qui lui avoit donné un coup de pied: *eh quoi*, leur disoit il, *si un cheval avoit regimbé contre vous, auriez vous bonne grace de l'assigner en réparation, & de le traîner à l'Audience?*

De quel secours les maximes de la Sagesse ne sont-elles point, pour moderer nos emportemens & nos passions! On voit dans la conduite d'*Epictete* un rare éxemple de cette force philosophique. Il etoit esclave d'un des Officiers de *Néron*: cet Officiers dans un emportement de colére donna un grand coup sur la jambe à *Epictete*: *prenez garde*, dit-il à son maître qui se frappoit, *je vous prie de ne me pas casser la jambe*: ce maître cruel & brutal, redoubla, & lui brisa l'os; *ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous jouyez à me casser la jambe?* Le Prince de *Conde* soûffrit, par la grandeur de son courage,

ge, ce qu'*Epictete* ſouffrit par le ſecours de la Philoſophie. On étoit ſur le point de donner bataille ; le Comte *de la Rochefoucault* ; monté ſur un cheval fougueux, s'approcha du Prince : le cheval, d'une ruade, lui caſſa la jambe ; on conſeilloit au Prince de ſe retirer : *Non, non*, dit-il, ſans s'allarmer de cette avanture, qui fut comme un préſage de ſon malheur & de ſa mort, *nous n'avons pas beſoin de jambes pour combattre ; nous n'avons beſoin que de bras.*

La réputation décide preſque toûjours des grandes affaires, au gré de celui qui a trouvé le ſecret de la mettre de ſon côté.

Les évènemens donnent le nom aux affaires ; les mêmes entrepriſes attirent une gloire immortelle, ſi elles réüſſiſſent, & un opprobre éternel, ſi elles ne réüſſiſſent pas.

Seneque a en raiſon de dire, que les vices que l'on contracte dans l'enfance ſuivent d'ordinaire la jeuneſſe, ſi l'on n'a grand ſoin d'en interrompre le cours : s'ils vieilliſſent avec nous, il faut de néceſſité pour s'en affranchir, implorer le ſecours des Dieux ; la nature eſt trop foible pour les vaincre.

La mauvaiſe fortune fait tout d'un coup

coup paſſer un homme fier d'une extrémité à l'autre; il s'abaiſſe juſqu'à flater baſſement les gens qu'il traitoit avec hauteur dans ſa proſperité. Le Chancelier *Poyet* étoit le plus ſuperbe, le plus hardi, & le plus entreprenant de tout les hommes pendant ſa faveur; il fut diſgracié; on ne pouvoit aſſez admirer la baſſeſſe & la timidité qu'il témoigna dans ſa priſon. Il fatigua de plaintes ridicules ſes amis, & ſes ennemis. Il fit voir qu'il étoit indigne de ſa haute fortune, par l'empreſſement qu'il témoigna d'y ſurvivre.

C'eſt une erreur de croire que les Princes ne ſont point faits pour être ſavans, & que la Science n'eſt pas leur partage. La Nobleſſe, ſous le régne de *François I.*, n'apprenoit pas même à écrire; c'eſt de là qu'eſt venu l'uſage des cachets; comme les Gentilshommes ne ſavoient pas ſigner, ils ſe contentoient d'appliquer leurs ſceaux. L'ignorance n'a jamais été un titre légitime de mérite; & je ſai bon gré à *Terence* d'avoir dit, (*a*) qu'un ignorant ne garde guéres les Loix de la juſtice & de l'équité.

Solon

(*a*) *Homine imperito nunquam quidquam injuſtius.*

Solon d'Athénes avoit unſi grand deſir d'apprendre toûjours quelque choſe, & ce deſir lui étoit ſi naturel, qu'étant prés de mourir, il écoutoit avec attention quelques-uns de ſes amis, qui étoient autour de ſon lit, & qui diſputoient de quelque belle matiére Ils lui demandérent de quel uſage cela lui pouvoit être dans l'état où il étoit: *quand je le ſaurai*, repliqua-t-il, *j'en mourrai plus ſavant*.

Alexandre tout paſſionné de la gloire héroïque qu'il étoit, & occupé dans tant de guerres, conſerva toûjours l'eſtime & l'amour des belles Lettres. Il avoit à ſa Cour les plus beaux eſprits & les plus habiles hommes de ſon tems. Il liſoit, ou ſe faiſoit lire tous les jours les plus beaux endroits d'*Homére*.

Le bruit & le tumulte de la guerre n'empêcha point *Céſar* de cultiver les Sciences, & d'écrire les beaux *Commentaires* que nous liſons toûjours avec tant de plaiſir. *Pline* dit de *Céſar*, qu'il écoutoit, qu'il liſoit, qu'il dictoit en même tems.

Mithridate ſavoit vingt-deux Langues: il n'avoit point beſoin d'Interprétes, pour conferer avec tous ceux qui avoient recours à lui. Cette facilité

lité lui gagna le cœur, & la confiance de tous ſes peuples.

Il ſemble qu'il y ait de certains ſiécles féconds en beaux génies. On a vû du tems d'*Auguſte*, *Ciceron*, *Hortenſius*, *Caton*, *Craſſus*, *Sulpice*, *Pollion*, *Salluſte*, *Varron*, *Lucrece*, *Catulle*, *Virgile*, *Tibulle*, *Ovide*, Quelle foule de beaux génies, de célébres Orateurs, d'habiles Poëtes, de grands Philoſophes, ne voit-on pas ſous le Régne de *Louis* le Grand! On diroit que les Sciences & les beaux Arts, ont atteint le plus haut degré de la perfection.

Que la jalouſie eſt incommode, & que les jaloux ſont malheureux! Ils ſe font de tout des ſujets chimeriques de chagrin, pour ſe tourmenter eux-mêmes, ils aigriſſent par leurs réfléxions le mal qui les tuë; il n'eſt point d'artifice dont ils ne ſe ſervent pour ſe convaincre de leur propre malheur. Un mari avoit de grands ſoupçons de la fidélité de ſon épouſe, elle fut attaquée d'une dangereuſe maladie, elle avoit coûtume de ſe confeſſer aux Cordeliers; le mari ſe fit habiller en Religieux de cet Ordre, il gagna ſon laquais, qui vint dire à ſa maîtreſſe que ſon Confeſſeur ordinaire étoit allé à

la

la campagne, & qu'on lui en envoye un autre. Le mari déguisé entre sur le soir dans la chambre de sa femme; il lui fit des questions qui le firent soupçonner, elle reconnut sa voix, & joua fort bien son personnage. Il est assez difficile de tromper les femmes, elles sont plus fines & plus artificieuses que les hommes sur de certains chapitres.

Un homme prévenu de quelque passion, se laisse aisément séduire: quelque adroit & quelque spirituel qu'il puisse être; il ne découvre pas ce que les moins éclairez découvrent, quand ils ne sont pas préoccupez.

Il n'est rien de plus clair-voyant que la jalousie, pour découvrir les desseins cachez d'un rival en amour, ou en ambition.

La délicatesse du point d'honneur rend sensibles les hommes les plus sages, aux moindres atteintes qu'ils reçoivent par cet endroit, où ils ne peuvent rien souffrir, sans en témoigner leur ressentiment par des actions qu'ils ne voudroient pas faire pour d'autres injures beaucoup plus grandes que celles-ci ne sont en effet; il n'est rien de plus douloureux à une ame bien faite que la seule ombre du mépris.

Il y a des actions héroïques de toute eſpéce ; ce que fit un jour le Cardinal d'*Eſte*, marque un grand fonds de généroſité. Il avoit donné à ſouper au Cardinal de *Médicis* : après le repas, ils ſe mirent à jouër à petite prime ; le Cardinal de *Médicis* alla de dix mille écus ; l'autre gagnoit, mais il jetta ſes cartes ſans les montrer, comme s'il eût perdu : un de ſes Gentilshommes lui dit après le jeu, qu'il avoit gagné : *je le ſavois bien*, répondit-il, *mais je ne l'avois pas prié à manger pour gagner ſon argent, ni pour lui faire payer ſon écot.* Il faut avoir quelque choſe de grand dans l'ame, pour faire de pareilles actions.

L'homme eſt plein de contrariétez ; il ne veut pas le ſoir ce qu'il déſiroit le matin avec empreſſement ; il n'eſt pas le même d'un moment à l'autre ; il paſſe du chagrin à la joye, ſans ſavoir pourquoi : il s'attriſte & ſe réjouït pour des ſujets frivoles, & les plus bizarres du monde : ſes ſentimes ſe détruiſent & ſe pouſſent comme les flots de la mer. Les paſſions changent avec l'âge ; les jeunes gens qui devroient ſonger à amaſſer, parce qu'ils ont plus de tems à vivre, ne ſongent qu'à diſſiper ce qu'ils ont : les vieillards.

lards (a) qui ont déja un pied dans le tombeau, ſe repaiſſent d'eſpérances chimériques de groſſir leurs revenus, & gardent ce qu'ils ont avec autant de ſoin, que s'ils en avoient encore beſoin pour long tems; ils ſont défians & ſoupçonneux, ils croyent que tout le monde ſonge à les voler & à les tromper.

Ceux qui n'ont que de bonnes intentions, & à qui la conſcience ne fait point de reproches, ne ſe défient de perſonne. Les Politiques blâmoient *Alphonſe* de ce qu'il alloit ſans Gardes en public: *Un Roi*, dit-il, *qui ne fait que du bien à ſes Sujets, a-t-il quelqu'un à craindre.*

Les Princes doivent être fort réſervez ſur la raillerie; tout ce qu'ils diſent, pique juſqu'au vif: les Courtiſans ne manquent pas de le relever, & d'y ajoûter encore le poiſon de leurs malignes réfléxions. Une femme de qualité fort âgée, & fort ſéche, vint en habit verd à un bal que donnoit *Henri IV.*, ce Prince qui vouloit rire d'un équipage ſi mal aſſorti, lui dit plaiſamment, *Madame, je vous ſuis fort*

(a) *Unum ſolum hoc vitium affert ſenectus hominibus, attentiores ſumus ad rem omnes quam fas eſt.* Ter.

fort obligé, de ce que pour faire honneur à la compagnie, vous avez employé le verd & le fec. Cette raillerie étoit fine & piquante, elle étoit même enveloppée; il falloit faire des réflexions sur l'âge, & sur la parure de la Dame, pour deviner ce que le Roi vouloit dire.

Ceux qui sont vertueux par tempérament, ou par affectation plûtôt que par principes, poussent d'ordinaire trop loin la severité de leur vertu. Le Pape *Adrien IV.* n'avoit pas la passion d'agrandir sa famille, ni d'enrichir ses parens qui étoient fort pauvres; mais il donna dans une autre extrémité; il les abandonna tellement, qu'il se contenta de recommander aux aumônes de l'Eglise de *Cantorbery* sa mére qui étoit vieille & dans une extrême nécessité. On eut si peu de soin de cette pauvre femme après la mort du Pape, que peu s'en falut qu'elle ne mourût de faim & de misére. C'est sans doute outrer la vertu, puis que la Loi de Dieu ordonne aux enfans d'honorer leurs parens, & de les retirer, s'ils le peuvent, de la nécessité quand ils y sont, pourvû qu'on le fasse sans blesser les loix de l'honneur & de la conscience.

Rien

Rien ne persuade mieux que l'exemple d'un Prince qui fait lui-même le premier ce qu'il ordonne aux autres. Il ne sied guéres de donner des leçons decourage, quand on tremble. A la journée d'*Agnadel*, *Louïs XII.* commandoit en personne son Armée contre les *Venitiens*: l'artillerie de l'*Alviane*, Général des ennemis, étoit postée si avantageusement, qu'elle suspendit pour quelque tems l'impétuosité des *François*. Le Roi s'en aperçût & courut de rang en rang pour encourager ses Soldats, il voulut commander en personne les troupes destinées à se saisir de cette artillerie. La vûë des plus braves qui mouroient à ses côtez à droit & à gauche, ne put rallentir son ardeur. Quelques Officiers Généraux lui ayant représenté le danger où il s'exposoit, il leur dît, que les coups de canon n'osoient toucher un Roi de *France*, & que ceux qui en auroient peur, n'avoient qu'à se mettre derriére luy, pour être en sûreté.

(a) Il n'y a qu'un chemin pour arriver à la véritable gloire, il faut être homme de bien.

Seneque ne vouloit point qu'on s'affligeât

(a) Heraclitus *viam ad gloriam maximè compendiariam esse dicebat, si quis bonus esse studeret.*

ſligeât de la mort des jeunes gens: pourquoi pleurer les morts, diſoit ce grand homme, nous allons tous enſemble au tombeau? l'un de la compagnie s'vance d'un pas pour prendre le devant. Un habit plus ou moins qu'on peut uſer, ou laiſſer à quelqu'autre, eſt ſi peu de choſe, qu'il ne faut pas même y faire réfléxion. *Socrate* prenoit tous les jours congé de ſes amis, parce qu'il ne ſavoit pas ſi la mort lui en donneroit le loiſir le lendemain.

Il ne faut point s'oublier dans la bonne fortune; car ſi elle vient à changer, ceux qu'on a mépriſez, nous inſultent. *Germaine de Foix*, ſeconde femme du Roi *Ferdinand*, ſe voyant élevée ſi haut, devint ſi fiére & ſi orgueilleuſe, qu'elle mépriſoit tous les *François*, & ſon frére même *Gaſton de Foix*, Duc de *Nemours*, quoi qu'il fût un des plus braves hommes de ſon ſiécle. Elle dédaigna de parler aux plus grands Seigneurs dans l'entrevûë de *Louis XII.* avec *Ferdinand à Savone*: tout le monde ſe moquoit d'une ſi ſotte fierté; elle en fut bien punie, car après la mort de ſon époux, il falut deſcendre; on n'en fit point de cas, & perſonne ne plaignit ſon infortuue.

Ceux

Ceux qui avant la Fortune paroiſſoient doux, humbles, affables, qui deviennent fiers, ſuperbes, ambitieux, & qui paſſant tout d'un coup d'une extrémité à l'autre, donnent lieu de croire, ou qu'ils n'ont jamais eu les vertus qui paroiſſent dans leur conduite, ou que la Fortune qui les éléve, les leur fait perdre dans un moment.

(a) Les Grands ne doivent pas toûjours ſe donner toutes les licences que leur fortune ſemble leur permettre; comme perſonne n'eſt en droit de leur preſcrire les régles qu'ils doivent ſuivre, il faut qu'ils ſe contraignent eux-mêmes, pour ne s'écarter jamais des voyes de l'honneur & de l'équité.

Il n'y a point de mauvaiſe habitude qu'on ne puiſſe vaincre quand on le veut; il ne faut qu'un peu de réſolution, mais les hommes fuyent naturellement tout ce qui les gêne. L'Amiral de *Châtillon* aimoit à dormir; étant à l'Armée, ſe voyant obligé de paſſer les nuits à cheval, il regretta de n'avoir pas pris le même parti que ſon frére aîné, qui s'étoit fait Cardinal. Pour ſe vaincre il commanda à ſes

(a) *Nec tibi quid liceat, ſed quid feciſſe decebit Decernat mentemque domet reſpectus honeſti* Claud.

Valets de chambre de l'éveiller d'heure en heure, s'accoûtumant ainſi à dormir d'un ſomme interrompu, il fit tant qu'au bout de quelques mois il ſe réveilloit de lui-même.

Il ne faut quelquefois qu'un bon mot pour déconcerter un homme qui dit de bonnes raiſons, & qui parle ſérieuſement. Après la Ligue de *Cambrai*, les *Venitiens* députérent vers *Louis XII.* pour eſſayer de l'en détacher; le Sénateur, Chef de l'Ambaſſade, fit au Roi une harangue qui rouloit ſur la grande ſageſſe de leur République. *Louis*, qui ne vouloit ni le contredire, ni lui accorder ce qu'il lui demandoit, répondit agréablement: *J'oppoſerai un ſi grand nombre de Foux à vos Sages, que toute leur ſageſſe ſera incapable de leur réſiſter; ce ſont des gens qui frappent ſans regarder où, & ſans entendre aucune raiſon.*

Rien ne flate tant un homme de cœur, que de ſe voir recherché par des perſonnes qui ſont beaucoup au deſſus des autres, ou par leur dignité, ou par leur réputation. Cette marque de leur eſtime lui remplit l'ame d'une grande confiance de lui-même, & lui fait croire qu'il n'y a rien dont il ne ſoit capable.

La

La Gloire fait ſouhaiter de ne devoir qu'à ſoi-même les belles actions que l'on veut faire, on cherche dans ſes propres forces des moyens pour y réüſſir.

IL faut avoir la tête forte pour ne ſe pas laiſſer éblouïr d'une grande fortune, & pour n'en point abuſer. Eſt-il rien de plus extravagant que la folle profuſion de ce Prince, qui avoit juſqu'à ſept cens garderobes remplies des plus riches habillemens du monde? Quand il marchoit, il faiſoit ſuivre ſix cens chameaux chargez de ſes habits & de ſon linge. Après ſa mort on trouva dans ſa garderobe douze mille chemiſes très-fines. Ce qu'il y eût en cela de plus bizarre, c'eſt que cét homme ſi magnifique étant mort, ſon Succeſſeur fit ſeeller tous ſes cabinets & tous ſes coffres, & ne voulut jamais permettre qu'on en tirât un linceul pour enſevelir ce malheureux Prince.

Qu'heureux eſt le mortel qui du monde ignoré
Vit content de ſoi-même en un coin retiré,
Que l'amour de ce rien qu'on nomme Renommée,

N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
Qui de ſa liberté forme tout ſon plaiſir,
Et ne rend qu'à lui ſeul compte de ſon loiſir.
Heureux qui ſatisfait de ſon humble fortune,
Vit dans l'état obſcur où les Dieux l'ont caché!

Leon l'Iſaurien menoit un âne chargé de mercerie, il vivoit de ce petit négoce, heureux, tranquile. Il trouve deux Juifs qui lui prédiſent qu'il ſera Empereur; il quitte ſon âne & ſes bagatelles; il vient à la Cour, il faut eſſuyer mille périls, il eſt fait Empereur; il méne une vie pleine de troubles & d'inquiétudes, s'étant fait Chef des Iconoclaſtes, perſécutant les Fidéles à outrance, renverſant tout pour renverſer les Images. La Fortuune lui fit-elle un grand préſent en l'élevant à l'Empire?

Il faut pardonner de légéres imperfections qui ſont balancées par un grand mérite. L'injuſtice des hommes eſt telle qu'ils voudroient que tout le monde fût parfait, quoi qu'on ait mille reproches légitimes à leur faire à eux mémes. Quand on ſe plaignoit à

Louïs

Louïs XII. de la fierté d'*Anne de Bretagne* ſon épouſe, & de l'inclination qu'elle avoit pour la Maiſon d'*Autriche*, au préjudice de celle de *France*, il diſoit, qu'il faloit ſouffrir quelque choſe d'une femme qui aimoit ſon honneur & ſon mari.

On ne fait pas une grande affaire tout ſeul; on a beſoin de la communiquer à beaucoup de gens; il eſt très important qu'ils la croyent raiſonnable & poſſible, ou celui qui l'entreprendra, trouvera peu d'amis qui veuillent ſuivre ſa fortune.

Un homme habile dans la Morale, diſoit que les hommes s'abuſent par deux faux raiſonnemens; ils ont de trop hautes idées d'eux mêmes; c'eſt à dire, que de ce qu'ils croyent pouvoir, ils font la régle de ce qu'ils peuvent. Ils jugent encore peu ſûrement des autres: ils regardent comment ils les peuvent ſervir, & non pas comme ils le doivent, ou comme ils le veulent pour leur intérêt.

Un plaiſir qu'on vous donne à contre-tems déplaît, parce qu'il détourne de ce qu'on avoit envie de faire.

La Cour n'eſt point le ſéjour des duppes; ceux qui ne ſavent point ſe contraindre, déguiſer leurs ſentimens,

faire penſer tout le contraire de ce qu'ils penſent eux-mêmes, compoſer leur viſage, diſſimuler, payer de complimens & de mines, cacher leurs paſſions, n'y doivent pas faire un long ſéjour; on ſe fait de mauvaiſes affaires, ou l'on ſe rend ridicule, quand on veut être trop ſincére. Le Maréchal de *Coſſé* étoit Sur-Intendant des Finances ſous *Catherine de Médicis*, un an après qu'il eut été revêtu de cette Charge, la femme de ce Maréchal vint faire la révérence à la Reine, & lui dit avec beaucoup de naïveté; „ Nous ſommes obligez, mon mari & „ moi, de prier Dieu pour vous, Ma„ dame; car depuis que Monſieur le „ Maréchal eſt dans les Finances, „ nous nous ſommes aquitez de plus „ de deux cens mille écus que nous „ devions, & nous avons aquis pour „ cent mille écus de terre. La Reine ſe mit à rire de l'ingénuité de cette Dame; mais le Maréchal qui étoit préſent, enrageoit dans ſon cœur, il la renvoya à la campagne, & n'oſa plus l'expoſer à la Cour.

Les Princes doivent être dociles comme les autres hommes, ils ne doivent point ſe formalier quand on les reprend lors qu'ils font des fautes. Un Prin-

Prince qui apprenoit à jouer des inſtrumens ayant touché une corde pour l'autre, ſe facha de ce que ſon maître l'en reprenoit: *Si c'eſt comme Roi*, répondit le Maître, *vous avez droit du vous fâcher; comme Muſicien, vous faites mal.*

Les femmes dans le mauvais état de leurs affaires, ſont capables de prendre de généreuſes réſolutions, auſſi-bien que les hommes les plus courageux. La femme d'*Aſdrubal*, après la ruine de *Carthage*, ſe jetta du haut de ſa maiſon, avec deux de ſes enfans, dans un boucher, ſon mari n'eut pas le courage d'en faire autant: pour ſauver ſa vie, il ſe rendit aux *Romains* avec quarante mille hommes.

Cleopatre ne voyant plus de remède à ſes malheurs, prit ſes plus ſuperbes habits, entra dans le tombeau de ſon Amant, pour mourir aupres de ſon corps.

Les plus grands ſervices du monde rendus autrefois, n'étant plus préſens, cédent aux autres: un ingrat ſent davantage un petit ſervice préſent, que le plus grand ſervice paſſé.

Nous avons le ſentiment plus délicat & plus tendre pour le mal que pour le bien: la douleur a des pointes plus

ives, que la volupté; l'inclination ue nous avons à la vangeance des in-ıres, eſt plus forte, & a des mouve-ıens plus rapides, que l'inclination à ı reconnoiſſance des bienfaits.

Je ſuis du ſentiment de celui qui di-ɔit que la générosité eſt une des plus elles vertus du commerce: peu de ens s'en piquent, peu l'éxercent: il a plus de fanfarons de généroſité, ue de vaillance. Ce ſont des géné-ɔſitez artificielles, ſous leſquelles intérêt ſe cache.

Un Roi doit obſerver la juſtice en-ers tout le monde: il ne fera point ı guerre pour s'agrandir, ni pour rendre ce qui l'accommode. S'il re-ouſſe la violence qu'on fait à ſes voi-ns, il ne faut pas qu'il en profite par 'autres violences, ni qu'il leur impo-: un joug trop rude après les avoir élivrez. Les larcins des particuliers ɔnt honteux; il ne faut pas eſtimer :s vols des Princes, ni faire honneur ux crimes, parce qu'ils ne ſont pas etits.

Qu'il faut d'adreſſe pour ménager 'eſprit des Princes, & pour conſerver ɔng-tems leur faveur! on ſe rend uelquefois coupable en faiſant ſon evoir. *Pierre de Rohan* Maréchal de *Gié*,

Gié, Gouverneur d'*Angers*, ne jugea pas à propos de laiſſer paſſer la fille aînée de *Louïs XII.* que la Reine envoyoit en *Bretagne* pendant la maladie du Roi: cette hardieſſe aigrit la Princeſſe contre le Maréchal: elle ne conſidéra point ce qu'il y avoit de juſte & d'héroïque dans l'action de *Gié*, elle ne s'arrêta qu'à ce qui paroiſſoit de choquant & de mépriſant, & ne le pardonna jamais au Maréchal; elle voulut abſolument qu'on le diſgraciât. Les Juges qui travaillérent à ſon procès, n'eurent pas la lâcheté de le condamner à la mort, pour contenter le caprice de la Reine; il fut contraint de ſe retirer dans ſa maiſon du Verger. Les femmes qui ſe croyent offenſées ne pardonnent point.

L'excès des paſſions n'eſt jamais ſi grand qu'en matiére de cruauté. Le Baron *des Adrets* pour ſe divertir, faiſoit ſauter des Soldats du haut d'une tour; *Bajazet* les faiſoit couper par la moitié, & prenoit plaiſir à un ſpectacle ſi barbare.

Ce ne ſont pas toûjours les grands raiſonnemens, ni les longs diſcours qui perſuadent mieux; un bon mot fait quelque fois plus d'effet qu'une foule de raiſons. Le Prince de *Join-*

ville, fils du fameux Duc de *Guiſe*, & qui fut ſi fameux lui-même, devint éperduëment amoureux de Mademoiſelle de *Brézé*, fille de *Diane de Poitiers*, Maîtreſſe de *Henri II.* L'Amiral de *Châtillon*, intime ami du Prince de *Joinville*, fit tout ce qu'il put pour le détourner de cette Alliance, & pour le guérir de ſa paſſion; il lui aporta pluſieurs raiſons qui ne faiſoient que blanchir: *Aimez vous mieux le bien que l'honneur*, Monſieur, lui dit-il avec une eſpéce d'indignation? Ces paroles piquérent le Prince juſqu'au vif, elles firent l'éfet que l'Amiral en attendoit, & furent peut-être la premiére cauſe de la haine qui s'alluma entre ces deux grands hommes, qui devinrent ennemis irréconciliables d'amis intimes qu'ils étoient.

Les Philoſophes d'*Eſpagne* diſent (*a*), qu'un homme qui parle peu & à propos, peut ſe rendre fort recommandable avec un merite médiocre. Il faut parler pour ſe faire connoître, mais il eſt aiſé de ſe décrier en parlant: un mot de travers, ou lâché étourdiment fait évanouïr la haute eſtime qu'on avoit d'un homme qui affectoit un air myſtérieux, & un ſilence politique.

(*a*) *Habla poco y bien tener te han por alguien.*

On a recours à la justice publique à mesure que celle des particuliers se corrompt. Les Loix sont à peu près comme les remédes, il ne faut point les multiplier sant nécessité : *Platon* raisonnoit juste, quand il disoit, que les Loix engendrent les procès. En effet, depuis le régne de *Lothaire* qui fit revivre les Loix, les procès ont fourmillé dans toute l'*Europe*, la plus grande partie des honnêtes gens n'ont point d'autre emploi que de vaquer aux procès, ils ne vivent que de ce la, c'est une Science que de bien embarrasser une affaire pour la faire durer.

Ceux qui savent commander aux autres, ne sont pas toûjours les maîtres d'eux mêmes : on est parvenu à une haute perfection, quand on se posséde également dans l'agitation des affaires, & dans le repos d'une vie privée.

(*a*) C'est avoir une bonté cruelle, & assassinante, que d'accorder aux gens des choses qui leur sont nuisibles. On voit tous les jours des hommes qui ont une complaisance si molle, & si peu de résolution, quand

(*a*) *Errare in pernitiem rei, antium sua benignitas est.*

quand on les prie de quelque choſe, quelque injuſtes que ſoient les démandes qu'on leur fait, qu'ils ſe laiſſent aller à tout ce qu'on veut, malgré les répugnances naturelles qu'ils y ont. *Seneque* ajoûte que (*a*) l'amitié des perſonnes de ce caractére reſſemble à la haine ; mais que c'eſt une haine commode & inſinuante.

La généroſité eſt de toutes les conditions; on voit des gens dans une fortune fort malheureuſe qui ont de très beaux ſentimens. Il y a dans la Vie de l'Amiral de *Châtillon* un trait merveilleux, qui eſt une preuve inconteſtable de cette maxime. Il étoit allé entendre la Meſſe dans l'Egliſe des *Jacobins* le jour de *S. Dominique*; un pauvre vint lui demander l'aumône dans le tems qu'il étoit le plus occupé à ſes priéres : il fouilla en ſa poche, & donna à ce pauvre un grand nombre de piéces d'or ſans les compter, & ſans y faire réfléxion. Cette groſſe aumône ébloüit le pauvre, & il en demeura tout ſurpris : il étoit fort homme de bien, comme il le parut aſſez à ce qu'il fit. Il attendit M. de *Châtillon*

(*a*) *Rogantibus peſtifera largiri blandum, & affabile odium eſt.*

lon à la porte de l'Egliſe ; & quand il vint à ſortir, *Monſieur*, lui dit-il, en lui montrant ce qu'il avoit reçû de lui, *je ne ſai ſi vous avez eu l'intention de me donner une ſi grande ſomme ; mais ſi cela n'eſt point, je ne veux pas en profiter* : ce procédé ſurprit M. de *Chatillon*; & regardant le pauvre avec admiration, *mon deſſein*, lui dit-il, *n'étoit pas de vous donner tout ce que vous me montrez, mais puis que vous avez la généroſité de vouloir me le rendre, j'aurai bien celle de vous le laiſſer.*

L'injuſtice des hommes eſt extrême : quelque réputation qu'un homme ait aquiſe par une longue ſuite de belles actions, il la perd à la premiére diſgrace qui lui arrive. Le mauvais ſuccès du Siége de *Mets* fit mépriſer *Charles V.*, ce revers de fortune balançoit mille actions héroïques qu'il avoit faites.

Quelque vérité que diſe un homme ſuſpect, on l'interpréte en mauvaiſe part; tant il eſt important de tenir une conduite ſi réguliére, & de ſe ménager en telle ſorte, qu'on ait toûjours la réputation d'un homme de probité.

(*a*) Les Grands trouvent toûjours des gens qui cherchent à les imiter, ſoit qu'ils faſſent bien ou mal. *Alexandre* portoit la tête panchée ; *Charles IX* juroit beaucoup ; tous leurs Courtiſans s'étudioient à ſe perfectionner dans ces défauts. On aime les belles Lettres, la muſique, la chaſſe, la guerre, ſelon le goût, ou le caprice du Prince.

Il me ſemble que *Seneque* a eu raiſon de dire, que l'indifférence de la plupart des maîtres à l'égard de leurs domeſtiques, eſt une des choſes qui cauſent plus de deſordres dans le vie civiles. Nous ſommes reſponſables de la vie des valets comme de la nôtre, durant tout le tems qu'ils ſont à nôtre ſervice, puis que nous leur tenons lieu de gouverneurs. Quand nôtre exemple fait de méchans valets, nous ſommes complices de tous les crimes qu'ils commettent. Les maîtres ne portent pas ce nom inutilement ; ils le ſont pour l'inſtruction, auſſi-bien que pour le commandement ; ils doivent leur apprendre à bien vivre, comme à bien obéïr.

Les

(*a*) *Componitur orbis regis ad exemplum, nec ſic inflectere ſenſus humanos, edicta valent quam vita regentis.* Claud.

Les valets ſont des eſpions domeſtiques, qui vont raconter nôtre vie à tous ceux qui veulent en apprender l'hiſtoire; le ſage leur donne matiére de bien parler de lui. Pour étre bien ſervi, il faut plûtôt ſe faire aimer, que craindre de ſes domeſtiques.

On ne ſait ſous quelle poſture ſe mettre pour contenir les Grands; ils ſont d'ordinaire plus chagrins, plus formaliſtes, plus bizarres que les autres hommes; ils ſe font du poiſon de tout, & donnent de mauvais ſens aux meilleures intentions du monde. *Charles VIII.* tomba dans une profonde mélancolie après la mort du Dauphin; les Médecins eurent peur que cette triſteſſe n'altérât la ſanté du Roi; tous les Courtiſans ſe mirent en fraix pour inventer des jeux nouveaux & des carrouzels, afin d'amuſer & de divertir la douleur du Roi. M. le Duc d'*Orleans* fit une maſcarade au Château d'*Amboiſe*, où il danſa avec une ſi grande démonſtration de joye, pour en inſpirer à ſon frére, que la Reine lui en ſût un très-mauvais gré; elle crut que ce Prince ne ſe réjouïſſoit de la ſorte, que dans l'eſpérance de ſe voir bien-tôt Roi de *France*, puiſque le

le Dauphin étoit mort: elle ne fut point la maîtreſſe de ſon chagrin, il éclata; le Duc d'*Orleans* fut contraint de ſortir de la Cour, & de ſe retirer à ſon Château de *Blois*. La prudence humaine eſt trop bornée, pour ménager des eſprits ſi délicats, & pour ſe ſoûtenir dans de pareilles conjonctures.

Il n'y a rien de ſi heureux dans la vie, que de pouvoir ſuivre honnêtement ſon inclination & ſon intérêt.

Le Conſeil que *Mécene* donnoit à *Auguſte* de ne ſe facher jamais de ce qu'on diſoit contre lui, étoit d'une pratique très difficile. „ Si ce qu'on „ nous reproche eſt vrai, *diſoit Mé-* „*cene*, c'eſt plûtôt à nous de nous „ corriger, qu'aux autres de ſe con- „ traindre: ſi ce qu'on dit eſt faux, „ auſſi-tôt que nous nous en chagri- „ nerons, nous le ferons croire véri- „ table. Le mépris de tels diſcours „ les décrédite, & en ôte le plaiſir à „ ceux qui les font.

Quand on a promis quelque choſe, il faut s'aquiter de ſa promeſſe le plûtôt qu'on peut, ſans faire languir les gens; c'eſt donner doublement, que donner de bonne grace (*r*), il ſemble

(*r*) *El que tarda en dar le que promette de la promeſſa ſe arrepiente.*

ble qu'on ſe repente de ſes promeſſes quand on tarde à s'en aquiter.

Les meilleurs naturels deviennent durs, quand ils ſe laiſſent gouverner par des gens qui le ſont. *Trivulce* avoit fort bien ſervi la *France* en qualité de Général d'Armée ſous les régnes de *Charles VIII. Louïs XII.* & *François I. Lautrec*, frére de Madame de *Château-Briant*, employa tout le crédit de ſa ſœur, pour détruire *Trivulce* dans l'eſprit du Roi; il vint à la Cour pour ſe juſtifier, on ne voulut jamais lui donner audience; il ſe fit un jour porter ſur une avenuë par où le Roi devoit paſſer, allant à la Meſſe; le Roi détourna la tête ſans rien dire, & ſans faire ſemblant de voir *Trivulce*: *Ah! Sire*, s'écria-t-il, *écoutez un homme qui s'eſt trouvé en dix-huit batailles rangées pour vôtre ſervice, & celui de vos Prédéceſſeurs.* Le dépit ſaiſit le cœur de ce pauvre vieillard, il ſe fit mettre au lit, & mourut en peu de jours: le Roi eut quelque regret de l'avoir traité ſi durement, il l'envoya viſiter pendant ſa maladie; *hélas!* répondit-il à ceux qui le complimentoient de la part du Prince, *il n'eſt plus tems, je ſuis mort.*

La jalouſie que les grandes qualitez inſ-

inſpirent, fait des ennemis irréconciliables; on ne pardonne guéres aux hommes extraordinaires un mérite trop éclatant; les beaux Eſprits de profeſſion ne peuvent ſouffrir un jeune homme qui ſe diſtingue, & qui commence à les éblouïr: quel dépit ne cauſe point à une femme, qui a la reputation d'être belle, une jeune beauté qui vient ſur les rangs, & qui efface tout ce qui l'approche, ou qui veut entrer en concurrence avec elle?

Il eſt impoſſible de ramener à la Raiſon une populace prévenuë par quelque paſſion violente. *Scipion* auroit traité doucement les *Numantins* qu'il venoit de vaincre, s'ils euſſent voulu profiter de ſa clemence: ils aimérent mieux ſe tuër, s'empoiſonner, que de ſurvivre à la liberté de leur Patrie; ce déſeſpoir fut ſi général, qu'il n'en reſta pas un ſeul pour ſervir au triomphe de *Scipion*, & pour rendre témoignage de ſa victoire.

Le peuple ſe porte à des cruautez extrêmes quand il a le pouvoir de ſe vanger de ceux qui lui ont rendu de mauvais offices. Les *Allemans* ayant ſurpris *Varus* qui commandoit l'Armée *Romaine*, ſe ſaiſirent de tous ceux qui faiſoient la profeſſion d'Avocats;

& les tourmentérent en diverſes façons ; un Barbare ayant coupé la tête à une de ces pauvres victimes, lui couſit les lévres, & lui inſultant, *Vipere*, diſoit-il, *ceſſe maintenant de ſiffler.*

Il y dans le cœur de l'homme un grand fonds de généroſité, l'amour propre l'empêche d'éclater ; nos bons ſentimens demeurent étouffez ſous le poids de nos paſſions: ce qui diſtingue les grands hommes des hommes ordinaires, c'eſt que les uns ſont toûjours réglez par les mouvemens d'une droite Raiſon, & que les autres ſe laiſſent aller à l'impétuoſité de leurs paſſions déréglées. *Ariſtide* étoit le premier homme de ſon ſiécle, malgré les importans ſervices qu'il avoit rendus à ſa Patrie, on déliberoit de l'éxiler ; il étoit préſent à cette ridicule déliberation : un homme d'entre le peuple qui avoit droit de ſuffrage, & qui vouloit auſſi qu'on condamnât *Ariſtide*, mais qui ne ſavoit pas écrire, s'adreſſa à *Ariſtide* même, qui étoit dans la foule, & lui fit ce compliment: „ Je „ vous prie d'écrire le nom d'*Ariſtide*, „ afin que je mette mon ſuffrage parmi ceux qui le condamnent. *Vous le connoiſſez donc*, repartit *Ariſtide*, ſans s'émouvoir, *ou il vous a fait*

quel-

quelque grand outrage? „ Non, *repliqua cet homme;* „ mais j'entens „ dire par tout qu'il faut l'éxiler, & „ je ſuis le torrent du peuple: *Ariſtide* écrivit ſon nom, & le lui donna pour le mettre parmi les ſuffrages qui le condamnoient.

Je ne ſai ſi c'eſt que nous ne rendons pas juſtice aux perſonnes de nôtre ſiécle, mais il me ſemble que les anciens avoient des vertus plus héroïques que nous n'avons; peut-être que l'hiſtoire les a flatez, ou que le grand éloignement d'où nous les regardons, nous ébloüit, mais enfin, ils ont fait des choſes qu'on ne ſauroit aſſez admirer. Eſt-il rien de pareil à la force d'eſprit que fit paroître *Caton?* Il demanda une Charge dans la République; *Céſar* & *Pompée* qui le craignoient, s'y oppoſérent, & firent donner cette Charge à *Vatinius* qui étoit un Scélérat, & le dernier de tous les hommes. *Caton* ne parut point chagrin de cet outrage, il vint au barreau le même jour, on ne remarqua en lui aucune émotion, il ſe promena & joua à la paume, ſans donner aucun ſigne de dépit.

Il faut toûjours dédommager l'amour-propre, & déſintéreſſer ceux qu'on

qu'on veut faire renoncer à quelque intérêt.

(a) Pour quoi chercher à être heureux ſur la terre? C'eſt une eſpérance bien vaine & bien chimérique; on n'y a que des joyes empoiſonnées; les plus grands ſont toûjours ſuivies de quelque dégoût. C'eſt s'abuſer de croire qu'on ſoit plus content & plus heureux dans une fortune éclatante, que dans une fortune médiocre.

Si les hommes n'étoient point intéreſſez, ils ſeroient délivrez de faire la cour à des ſots qui ſont en place, ils auroient la hardieſſe de ſe déclarer pour des gens de mérite, que tout le monde abandonne, ou que l'on perſécute.

Le malheur eſt une eſpéce de contagion qui fait qu'on fuit les malheureux, pour s'attacher à ceux que la fortune favoriſe.

Les circonſtances & l'intention changent la nature d'un fait qui paroîtroit criminel & puniſſable, ſi l'on en jugeoit préciſément par les apparences. *Auguſte* ſe promenant un jour avec *Diomede*, fut attaqué par un ſanglier; *Diomede* ſe cacha derriére *Auguſte*,

(a) *Omnis voluptas finitimum habet faſtidium.*

guste, & le prenant par les épaules, il le présentoit à la bête comme un bouclier pour se couvrir : ils échappérent ce danger, *Auguste* ne punit point *Diomède*; il n'avoit péché que par crainte, on eut compassion de sa frayeur, & l'on se contenta de le railler.

Un Prince qui n'est point la duppe de ses flateurs, est autant élevé au dessus des autres Princes, que les Princes le sont au dessus des hommes ordinaires. Un Roi d'*Angleterre* se servit un jour d'un assez plaisant stratagême, pour faire taire des flateurs qui l'obsédoient, & lui disoient avec des louanges outrées, que tout, jusqu'aux élemens, lui obéissoit : il se fit porter dans une chaise sur le rivage de la mer, lors qu'elle montoit, & pour se moquer de ses flateurs, il disoit à cet élement, *je te défens de mouiller ma robe, retire toi, respecte la Majesté Royale.* Cette leçon rendit les Courtisans de ce Prince plus réservez, ils l'étourdirent moins à l'avenir de leurs louanges importunes.

Il n'est rien de plus aisé, que de faire naître dans un cœur outré le souvenir & le ressentiment d'une injure reçûë, & le desir de s'en vanger, quand on l'excite par la honte & par des reproches,

proches, ou par quelque apparence d'un nouvel outrage.

Le dépit fait souvent dire bien des sotises, & faire des choses dont on a lieu de se repentir; jamais on ne doit être plus attentif sur soi que lors qu'on est chagrin, ou en colere.

Il ne faut pas attendre une conduite bien réguliere de la passion qui aveugle les gens les plus éclairez, quand ils se laissent tourner par les mouvemens tumultueux & bizarres qu'elle nous donne.

ON est toûjours obligé de préferer le bien public à ses intérêts particuliers; quand même on auroit quelque sujet de se plaindre, il faut étouffer son ressentiment, plûtôt que faire des démarches qui puissent tourner au desavantage de l'Etat. Le Comte *Julien*, pour se vanger du cruel affront qu'il avoit reçû du Roi Dom *Rodrigue* qui avoit violé sa fille, fit entrer les *Maures* dans l'*Espagne*: ce Roi étoit fort brave malgré ses débauches; il fit tout ce que peut faire un homme de cœur pour défendre son Royaume;

il

il fut trahi par ſes Capitaines qui s'entendoient avec *Julien* & les *Maures*, dans une grande bataille où la victoire commençoit déja à ſe déclarer pour le Roi: ces perfides ſe tournérent du côté des *Maures*; Dom *Rodrigue* perdit ſon Royaume avec la vie.

Les traîtres ſont les plus dangereuſes peſtes de l'Etat; la prudence humaine eſt trop bornée pour éviter toutes leurs perfidies, quelque précaution qu'on y apporte. Un fourbe dit au jeune *Leon* fils de *Baſile*, qu'on vouloit poignarder ſon pére, il lui perſuada de cacher un poignard ſous ſa robe pour le ſecourir dans ce danger; ce traître avertit en même-tems *Baſile* que ſon fils vouloit le poignarder, & qu'un tel jour il auroit un poignard caché ſous ſes habits: le pauvre Prince fut ſurpris en cet état: le moyen de ſe défendre d'une ſupercherie de cette nature? Il fut empriſonné, & l'on ſongeoit à le faire mourir; mais il échappa ce danger par une avanture aſſez étrange. *Baſile* donnoit un grand repas à tous ſes Courtiſans, pendant le repas un perroquet ſe mit à crier d'une maniére fort lugubre, (a) *Hélas, hé-*

(a) Αἰ αἰ Κύριε Λέον.

hélas, mon Seigneur & mon maître Leon: tous les conviez en furent touchez, & prirent ce moment pour prier l'Empereur de délivrer ſon fils.

La proſpérité fait naître dans une ame baſſe la préſomption & l'ingratitude; on cherche quelquefois à ſe défaire de ceux qui nous ont rendu d'importans ſervices, parce qu'on veut s'affranchir de l'obligation qu'on auroit de les reconnoître.

La Sageſſe & la Raiſon perdent tout leur pouvoir & leur crédit quand une paſſion violente qui paſſe aiſément du cœur à l'eſprit, en eſt devenuë la maîtreſſe. Comment a-t-il été poſſible que la Princeſſe *Théophane*, pleine de charmes, avec beaucoup d'eſprit, de courage, de fierté, ait aimé éperduëment *Nicéphore Phocas*, qui étoit l'homme du monde le plus mal-fait, & un vrai monſtre? Il avoit la taille d'un Pygmée, la tête exceſſivement groſſe, les jouës enflées, les yeux petits, la barbe rude, large, épaiſſe, les cheveux longs, mal arrangez, ſemblables à du poil de bouc, la couleur d'un *Ethiopien*, le cou ſerré entre les épaules, le ventre extrémement étendu, les cuiſſes longues, les jambes courtes; l'ame encore plus

mal-faite que le corps, fier, insolent, sordidement avare, cruel, sans politesse, sans foi, sans honneur.

Il n'y a point d'homme qui ne juge mal de soi & des autres; il se croit capable des plus grands Emplois, & quand il n'y parvient pas, il se plaint qu'on ne lui rend pas justice. Cette présomption est souvent une marque de peu de mérite, & toûjours une marque qu'on ne se connoît pas assez. *Jean XXII.* étoit d'une naissance très basse, fils d'un Cordonnier de *Cahors*, après avoir obtenu toutes les autres dignitez de l'Eglise, il parvint au Cardinalat. Les Cardinaux ne pouvant s'accorder sur l'élection d'un Sujet pour l'élever à la Papauté, convinrent entr'eux qu'ils s'en rapporteroient au choix que feroit le Cardinal d'*Ossa*, il se nomma lui-même, les autres bien étonnez y souscrivirent.

(a) L'on voit des gens d'un goût si bizarre & si difficile, qu'ils ne trouvent jamais rien à leur gré; ils blâment tout, sans savoir pourquoi; ils croyent peut-être par-là s'attirer la réputation de grands génies.

A quelles extrémitez se portent les grands

(a) *Ut putentur sapere, culum vituperant.*

grands Courages, quand ils sont animez à la vangeance! jamais on n'a vû un acharnement pareil à celui qu'on remarqua dans les deux partis à la bataille de *Marignan* : il y avoit déja quatre heures qu'on se battoit à la clarté de la Lune; les Soldats, de part & d'autre, ne pouvoient plus remuer les bras : la bataille fut discontinuée, sans qu'on ouït aucun signal de retraite. *François I.* n'étoit qu'à cinquante pas du plus gros bataillon des *Suisses* ses ennemis, & n'avoit rien auprès de lui qui pût l'empêcher d'être pris, s'il eût été apperçû; il n'étoit pas même possible de changer de place. Le Roi demanda à boire, l'eau qu'on lui présenta, étant mêlée avec du sang, lui fit soûlever le cœur; l'effort qu'il fit pour rejetter ce qu'il avoit bû, augmenta sa lassitude, & le contraignit de se coucher tout armé sur la terre, où il dormit d'un profond somme, encore qu'il n'eût pour chevet qu'une piéce de bois, qui avoit servi à l'affût d'un canon.

Dans les grands revers, la Patience est le meilleur de tous les remédes; c'est se vanger de la Fortune, que de supporter ses disgraces avec beaucoup de force d'esprit. Le Roi *Gilimer*

avoit toûjours été fort heureux ; *Bélisaire* le renversa du Trône ; se voyant fort pressé par les armes & par la faim dans une Citadelle, il pria un de ses amis de lui envoyer du pain, une éponge pour essuyer ses pleurs, & un Lut pour se divertir ; ce Roi infortuné étant pris & conduit à *Bélisaire*, ne faisoit que rire & chanter ; on croyoit que ses malheurs l'avoient rendu fou ; cette indolence étoit un effet de son courage. Tandis qu'on le conduisoit en triomphe, devant le char de *Justinien*, & de l'Impératrice *Théodore*, il ne dit que ces paroles : *Vanité des vanitez, tout est vanité.*

Le peuple & les esprits médiocres ne jugent du mérite des gens que par l'extérieur, ils se laissent éblouïr & séduire par les apparences. Un grand Captaine (*a*) promit à un de ses alliez qui avoit imploré son secours, de venir le secourir en personne avec de bonnes troupes ; tout le peuple couroit en foule pour voir un Général d'une si haute réputation. On s'étoit figuré un homme qui n'étoit pas fait comme les autres. On croyoit qu'il seroit superbement vêtu, richement équipé avec

(*a*) *Agesilas.*

avec toutes les marques de grandeur & de faſte: mais on fut bien étonné quand on vit un petit homme, vétu comme un ſimple Soldat; on perdit avec l'eſpérance toute la bonne opinion qu'on avoit de ſon mérite: *Eſt-ce-là cet homme qui doit relever nôtre Patrie chancelante?* Dès qu'il eut commencé à agir, on changea bien de ſentimens & de langage.

C'eſt une mauvaiſe politique pour ſe faire eſtimer que de parler beaucoup (*a*): on voit des gens qui ſortent d'une compagnie fort contens d'eux-mêmes, parce qu'ils ſe ſont emparez de la converſation, & qu'ils ont etourdi tout le monde de leur bruit; ils ont été regardez comme des facheux, & leur retraite a ſoulagé toute l'aſſemblée.

Il eſt du devoir de tout ſacrifier pour un Prince qui ſe ſacrifie lui-même pour ſes Sujets. A la bataille devant *Pavie*, le Baron de *Trans* avoit ſon fils unique dans le corps de bataille, qui combatit juſqu'à l'extrémité; il ſe réfugia enſuite vers ſon pére, qui étoit dans l'arriére-garde: ſon pére le regardant

(*a*) *No hables ſin ſer preguntado, y ſeras eſtimado.*

gardant de mauvais œil, lui demanda où étoit le Roi; le fils répondit qu'il n'en ſavoit rien: *Vous etes indigne de vivre*, lui repliqua-t-il tout en colére, *puis que vous avez abandonné vôtre Maître dans un ſi grand danger*; il lui commanda de retourner auprès de ſa Majeſté, & de ne revenir qu'avec Elle; le fils obéït, & n'arriva pas plûtôt auprès du Roi, qu'il y fut tué.

Ce ne ſont pas toûjours de grands ſujets qui mortifient davantage les hommes; une bagatelle leur cauſe quelquefois des chagrins plus vifs qu'une affaire ſérieuſe. Le Marquis d'*Humiéres* eut ordre de ſe défaire de ſa Charge de premier Gentilhomme de la Chambre, parce qu'il étoit rouſſeau, & que *Louis XIII.* avoit averſion de ce poil: le Marquis, pour noircir ſes cheveux, ſe peignoit avec un peigne d'acier; mais étant un jour à la chaſſe avec le Roi, il ſurvint une ſi grande pluye, que toute le teinture s'en alla, & il parut devant le Roi dans ſon état naturel; cette circonſtance ridicule fut pour lui une avanture très-mortifiante.

Le Dépit eſt un des plus dangereux écueils de la vertu des hommes extraordinaires, les plus grands cœurs s'a-

s'abaiſſent à de honteuſes lâchetez, quand ils ne conſultent que leur Dépit, c'eſt un très mauvais Conſeiller, il eſt cauſe qu'on ne garde nulles meſures. Le fameux Duc de *Bourbon*, qui fut tué en aſſiégeant *Rome*; ne pût réſiſter aux mortifications qu'on lui donna à la Cour: Ce Prince outré du peu d'égard qu'on avoit pour ſa perſonne, & pour les importans ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat, ſe laiſſa emporter à ſon chagrin; après avoir fait mille choſes éclatantes dans le cours d'une vie illuſtre au ſervice des Rois *Louïs XII.* & *François I.*, il ſe vit expoſé à la haine & à la vangeance d'une Princeſſe qui pouvoit tout, & qui ſe ſervit de ſon pouvoir, pour déſeſpérer ce Prince, & pour le perdre.

Les Princes ſont quelquefois obligez de ſe vanger pour maintenir leur autorité; mais dans les vangeances qu'ils prennent, ils ne doivent point employer la perfidie ni la cruauté. L'Empereur *Othon* avoit fait préparer au Vatican un ſuperbe feſtin; il y invita les Magiſtrats & les Grands de *Rome*. Lors que l'on commençoit à ſe réjoüir, on vit entrer dans la ſale des compagnies de Soldats qui environnérent

nérent dans un moment les Conviez: ils furent saisis d'horreur à la vûë d'un spectacle si étonnant & si terrible. Au signal que l'Empereur donna, on se saisit de tous ceux dont les noms étoient marquez dans un papier qu'on lisoit à haute voix. Aussi-tôt qu'on les eut entraînez hors la sale, on entendit les cris pitoyables qu'ils jettoient inutilement, tandis qu'on les massacroit sans miséricorde. *Orbon* cependant prioit tous les autres de faire bonne chére, & n'oublioit rien pour contribuer à la gayeté qu'il vouloit qu'on eût; mais malgré cette joye forcée, l'affreuse image de la mort qu'ils avoient devant les yeux, & l'horrible idée d'une si cruelle boucherie, les empêchoit bien de se réjoüir dans le fond de l'ame, & leur faisoit souhaiter la fin d'un si funeste repas.

On ne se rend pas toûjours plus recommandable, en briguant des honneurs auxquels on ne devroit pas naturellement prétendre M. *de la Vieuville* fut fait Cordon bleu par la faveur de M. de *Nevers* qui prenoit intérêt à sa fortune; *Henri IV* se défendit tant qu'il put de lui accorder cette grace: lors qu'on met le collier de l'Ordre

aux

aux Chevaliers, ils disent, (a) *gneur, je n'en suis pas digne ;* que M. *de la Vieuville* répéta ces roles, selon le Formulaire, *je le bien*, répondit le Roi, *aussi ne l'ai-je accordé qu'aux prières de Cousin de* Nevers.

La trahison ne manque guéres retomber sur celui qui l'a faite : si l famie d'un crime si noir & si lâ n'en peut éloigner ceux qui sont ca bles de le commettre, qu'ils en soi du moins détournez par la crainte la vangeance que la justice de Di ou celle des hommes en tire tôt tard. *Selim*, après avoir détrôné *B zet* son pére, le fit mourir en mê dans ses viandes de la poudre de mant ; le Médecin de *Bajazet* s'(au nouvel Empereur pour ce pa de, croyant bien faire sa cour : il fit étrangler ce traître, disant puis qu'il avoit bien pû trahir so cien maître, il trahiroit aussi le veau si l'occasion s'en présentoit Médecin de *Pyrrhus* prit la r tion de l'empoisonner, croyan les *Romains* lui sauroient bon g ne action si noire : il se vint offri *brice*, lui demandant une récon

(a) *Domine non sum dignus.*

proportionnée à un ſervice ſi important. *Fabrice*, effrayé de l'horreur du crime, en informa le Sénat, qui fit donner avis à *Pyrrhus* de prendre garde à ſa perſonne, ajoûtant que le Peuple *Romain* vouloit vaincre par ſes propres armes, & qu'il ſe reprocheroit la victoire, s'il ne triomphoit d'un ennemi, que par la trahiſon de ſes propres domeſtiques.

Les hommes ſont convenus de n'admirer que les actions extraordinaires: ils ne ſont point touchez d'une vie unie, à peine y font-ils attention. Pour moi je ſuis de l'avis de celui qui diſoit, qu'il faut plus de force & plus de vertu pour ſe ſoûtenir dans des choſes communes, que dans les grandes qui ſe ſoûtiennent par elles-mêmes. Gagner une bataille, conduire une Ambaſſade, gouverner un Royaume, ce ſont des actions d'éclat: vendre, payer, aimer, haïr, rire, reprendre, vivre dans ſa famille, ſans ſe relâcher, ni ſe démentir jamais, cela eſt plus rare, plus difficile, & moins remarquable.

Il faut être tel chez ſoi par ſa vertu, qu'on eſt en public par la crainte du ſcandale & de la médiſance. *Druſus* répondit à des Ouvriers qui lui demandoient

doient trois mille écus afin qu'on ne le vît point dans sa maison : *faites que tout le monde m'y puisse voir, & je vous en donnerai six mille.*

L'habitude qu'on a de voir de près les grands hommes, fait qu'on ne les admire plus, & qu'on les regarde comme des hommes ordinaires. Tel a passé dans le monde pour un Héros, auquel sa femme & ses domestiques, n'ont rien remarqué de singulier.

(*a*) La colére d'une femme justement irritée, supplée à la foiblesse de son sexe. *Maxime*, après avoir fait égorger *Valentinien*, se fit proclamer Empereur, & pressa tellement *Eudoxie*, veuve de *Valentinien*, qu'il l'obligea de l'épouser, parce qu'elle ne se doutoit point qu'il eût trempé ses mains dans le sang de l'Empereur ; *Maxime* fut tellement ébloui par les charmes de l'Impératrice, qu'il lui avoua très imprudemment la nuit de ses noces, le crime qu'il avoit commis, ajoûtant que ce n'étoit point le desir de vangeance, ni d'ambition qui l'avoit obligé de chercher les voyes de monter sur le Trône, en faisant massacrer *Valentinien* ; il lui dit que le desir

(*a*) *Noctemque furens quid femina possit.*

de la poſſéder étoit l'unique cauſe de tout ce qu'il venoit d'entreprendre. Cette Princeſſe enragée contre le Tyran, conçut à ce diſcours brutal une haine ſi furieuſe, qu'elle réſolut en elle-même de périr, ou de s'en vanger, & de s'enſevelir ſous les ruines de *Rome* & de l'Empire, plûtôt que de laiſſer vivre un homme qui lui avoit fait des outrages ſi ſanglans.

Les actions héroïques ſont au deſſus des régles de la prudence ordinaire. On avoit voulu empoiſonner M. de *Guiſe*; l'empoiſonneur fut trouvé ſaiſi du poiſon, il confeſſa ſon crime, & nomma celui qui l'avoit ſéduit, ami intime d'un homme qu'on ſoupçonnoit avec quelque raiſon; le peuple de *Naples* vouloit le mettre en piéces. Le Duc de *Guiſe* ſe rendit au quartier de l'Officier qu'on ſoupçonnoit, il lui demanda du pain, du vin, & des confitures; il mangea & but devant tout le monde, & dit à l'oreille de l'Officier, que ce qu'il en faiſoit étoit pour le diſculper. Cette action reſſemble aſſez à celle d'*Alexandre* le Grand qui prenoit un breuvage que ſon Médecin lui avoit apporté, tandis qu'il lui faiſoit lire une Lettre, par laquelle on

aver-

avertiſſoit *Alexandre* que ſon Médecin vouloit l'empoiſonner.

Les intérêts de l'Etat doivent toûjours l'emporter ſur l'intérêt des particuliers, ce n'eſt point un crime d'immoler ſes amis à la ſûreté & au repos de la République; cette maxime juſtifie le ſacrifice que fit *Céſar* d'une Dame qui l'aimoit. On délibéroit dans le Sénat des moyens d'éteindre la conjuration de *Catilina* dont *Céſar* étoit ſoupçonné; tandis qu'on raiſonnoit ſur cette affaire, on donna ſecrettement un billet à *Céſar*: *Caton* crut que ce billet venoit de la part des Conjurez, & que c'étoit quelque avis important; il voulut à quelque prix que ce fût qu'on ouvrît ce billet devant tous les Sénateurs: *Céſar* s'en défendit tant qu'il put; mais pour ne ſe pas rendre davantage ſuſpect, il donna ce billet à *Caton*, c'étoit une Lettre tendre de *Servilie*, Sœur de *Caton* même: aprés avoir lû ce billet, il le rejetta avec dedain; & dit à *Céſar*; *tiens, yvrogne*, c'étoit plûtôt par dépit que pour faire un reproche à *Céſar* qui n'aimoit pas le vin, & *Caton* diſoit que c'étoit le premier homme ſobre qui eût penſé à ruiner ſon païs.

La jalouſie eſt une étrange paſſion,

elle nous porte naturellement à traverſer les belles actions des autres, quand même ce qu'ils font eſt utile à nos intérêts. Le Maréchal de *S. André* faiſoit merveilles à la bataille de *Sérizoles*; Monſieur d'*Anguien* jaloux de la gloire de ce Maréchal vouloit aller aux coups comme lui; mais on lui remontra qu'un Général devoit ſe ménager, & que la mort de M. de *Nemours* avoit ruiné les affaires du Roi, quoi qu'on eût gagné la bataille de *Ravenne*, il répondit d'un air qui laiſſoit entrevoir ſa jalouſie, qu'on faſſe donc retirer *S. André*.

Les hommes d'une vertu médiocre ſe laiſſent abattre par la grandeur du péril où ils ſe trouvent; ceux qui ont un véritable courage font de plus grands efforts, plus le péril eſt preſſant. Le brave *Toriſmond*, vainqueur d'*Attila*, fut aſſaſſiné par ſes deux frères *Theodoric* & *Frederic*, qui pour faire ce déteſtable coup, prirent le tems qu'on lui tiroit du ſang. Son courage ne l'abandonna point en cette occaſion; car ne trouvant point ſes armes qu'on lui avoit ôtées, il prit du bras qu'il avoit libre un eſcabeau qui étoit auprès de ſon lit, & s'en ſervant comme d'un bouclier & d'une épée, il

disputa long tems la vie, jusqu'à ce que percé de plusieurs coups, il tomba sur les corps de quatre ou cinq de ses meurtriers qu'il avoit assommez, pour vanger sa mort, en mourant en homme de cœur.

(a) Quand on vous consulte sur quelque chose, il faut répondre ce que la Conscience & la Raison vous suggérent. C'est une complaisance basse de vouloir toûjours flatter les gens, & de n'oser avoir des sentimens contraires aux leurs. Un homme du Conseil disoit dans toutes les affaires: *Je serai de l'avis de M. le Cardinal.*

Le silence est le meilleur remède contre la médisance; les plaintes, les reproches, les éclaircissemens, ne font que l'aigrir au lieu de l'éteindre. La Duchesse d'*Aiguillon* se plaignit un jour à la Reine, que Madame de *S. Chaumont* lui avoit reproché qu'elle avoit eu cinq ou six enfans du Cardinal de *Richelieu* son oncle. Monsieur de *Charost* reprit la parole: *Eh quoi!* Madame, *ne savez vous pas bien que de tout ce qui se dit à la Cour, il n'en faut croire*

(a) *Quo loco censeris Cæsar; si primus habebo quod sequar: sin minus vereor ne imprudens dissentiam.*

re que la moitié? Cette réponſe maligne fit plus de tort à la Ducheſſe, que la médiſance de Madame de *S. Chaumont.*

Un homme ſoupçonneux s'imagine que tout le monde lui reproche les défauts qu'il croit avoir. *Eliſabeth* de *France*, promiſe à Dom *Carlos*, fut mariée à *Philippe Second:* la premiére fois qu'elle vit ſon mari, elle le regarda fort fixement ; *Philippe* le trouva mauvais, & lui demanda (*a*) ce qu'elle contemploit de la ſorte: *Regardez-vous mes cheveux blancs*, lui dit-il d'un air chagrin ? Ces paroles prononcées d'un ton aſſez aigre, firent qu'on augura mal pour la vie de la Princeſſe. On crut dans la ſuite que ſa mort fut avancée.

La mauvaiſe fortune eſt bonne à quelque choſe ; elle fait connoître la vertu & la grandeur d'ame des hommes. Le Landgrave de *Heſſe*, priſonnier de *Charles V.*, après la perte d'une bataille, eut toûjours le même viſage qu'il avoit dans ſa proſpérité, ſans donner aucune marque d'abattement ou de triſteſſe; il ne lui échappa pas une parole qui fît paroître de l'emportement,

(*a*) *Quæ mirari ſe tempo eamus;*

ment, ni même de l'impatience, ou du chagrin. Quand l'Empereur l'eut condamné à perdre la tête, il n'en parut point ému; il invita le Duc *Erneſte* à jouër une partie d'échets, & joua avec une incroyable préſence d'eſprit, comme ſi cet arrêt de mort n'eut pas été porté contre lui.

La fortune ne ſe déclare pas toûjours pour le mérite dans les rencontres où l'on a plus beſoin de ſon ſecours; il faut alors ſe mettre au deſſus d'elle par la force de ſon eſprit, & faire de néceſſité vertu.

Il faut être bien maître de ſoi pour entendre tranquilement louer d'autres perſonnes dans une choſe où l'on croit exceller. *Hannibal* diſcourant un jour des grands Capitaines avec *Scipion*, mit *Aléxandre* le premier, *Pyrrhus* le ſecond, & lui même le troiſiéme; à quoi *Scipion* répondit: „ Si vous m'aviez vaincu, en quel „rang vous ſeriez-vous mis? *Le premier de tous*, reprit *Hannibal.*

La peur de la mort eſt moins vive dans les grands hommes que la crainte du deshonneur. Tout étant déſeſpéré dans *Naples*, après que les *Eſpagnols* eurent pris la Ville, le Chevalier *des Eſſarts* propoſa au Duc de *Guiſe* de ſe

ſauver ; le Duc le regarda de travers, & lui dit : „ J'avois toûjours crû que „ vous aviez de l'amitié pour moi, il „ ne faut aujourd'hui penſer qu'à „ mourir les armes à la main ; & ſi „ quelqu'un eſt aſſez hardi pour me „ parler de me ſauver : je lui paſſerai „ mon épée au travers du corps.

Rien ne contente un homme ambitieux & avide de gloire. *Alexandre* le Grand gémiſſoit en entendant parler des victoires de ſon pére ; *il ne nous laiſſera plus d'ennemis à vaincre*, diſoit-il avec une eſpéce de dépit. La propoſition d'un Philoſophe qui raiſonnoit ſur la pluralité des Mondes, le fit ſoûpirer ; il ſe crut malheureux de n'être pas encore le maître d'un de ces Mondes.

Le Cardinal de *Richelieu* vouloit ſe ſignaler par toutes ſortes de profeſſions : il ne ſe contentoit pas de gouverner le Royaume, & de commander les Armées, il avoit encore du tems de reſte pour prêcher, faire des vers, & compoſer des Livres ; il mettoit ſon Nom & ſes Armes par tout ; il étoit content pourvû qu'on parlât de lui.

Periclés avoit preſque épuiſé tout le tréſor public à embellir la Ville d'*Athénes*, à faire des ſtatuës, & des ouvrages

vrages magnifiques. Les *Athéniens* le citérent au Sénat, pour toute réponſe il leur dit, que „ s'ils vouloient „ permettre qu'il mît ſon nom ſur „ ces ſtatuës, il rembourſeroit tou„ te la dépenſe, les *Athéniens* s'ap„ paiſérent. Quand on aime la gloire, tout le reſte paroît indifférent.

Alexandre diſoit qu'*Achille* étoit heureux d'avoir eu *Homére* pour parler de ſes Avantures. Un Courrier vint avec empreſſement lui apporter des Lettres: *m'annoncez-vous*, lui dit-il, *la nouvelle qu'*Homére *eſt reſſuſcité?*

Jules Céſar étant en *Eſpagne*, trouva une ſtatuë d'*Alexandre*; il ſoûpira, & dit en ſe plaignant: „ Je n'ai „ encore rien fait de mémorable à „ l'âge que ce Hétos avoit preſque „ conquis tout l'Univers.

Je ne comprens pas comment il eſt poſſible que les perſonnes raiſonnables ſe mettent au deſſus de tout ce qu'on peut dire: (*a*) C'eſt mourir avant le tems, que de perdre la réputation.

La vertu héroïque eſt de tous les païs. C'eſt une erreur aſſez commune aux *Européens* de juger mal des Nations

(*a*) *Quien la fama ha perdida muerte anda en la vida.*

tions éloignées de leur Climat, ils les regardent comme des Sauvages qui n'ont que la figure humaine. *Noradin*, tout Barbare qu'il étoit, fit une action qui marquoit une belle ame, & un bon fonds. Le Roi *Baudouin* venoit de mourir ſubitement ; cette mort inopinée avoit jetté tout le Royaume dans une grande conſternation : *Noradin* ne voulut point tirer avantage d'une avanture ſi funeſte ; il dît avec autant de grandeur d'ame que de modeſtie, „ qu'il faloit com-„ pâtir à une douleur ſi juſte, & don-„ ner la liberté de pleurer la mort d'un „ Prince, qui n'avoit pas ſon ſem-„ blable dans le reſte du monde.

Il eſt plus rare de voir des gens s'élever d'un état médiocre & accommodé, que d'un état très malheureux ; il ſemble que la Fortune prenne plaiſir de tirer des gens de la derniére baſſeſſe pour les mettre dans les plus ſublimes dignitez. *Leon l'Arménien*, qui fut Empereur de l'*Orient*, étoit ſi pauvre avant ſon élévation, qu'il fut contraint de quitter la maiſon de ſon pére, pour aller à *Conſtantinople* chercher de quoi vivre. On dit qu'on vit des préſages de ſa future grandeur : Un aigle, comme il dormoit au Soleil

dans

dans les champs, ſe vint mettre au deſſus de ſa téte, étendant ſes aîles pour le garantir du chaud. Les Grands ſont aſſez aiſes qu'on croye que la Fortune prend un ſoin tout particulier de ce qui les regarde; il ſemble qu'ils ſoient plus ſuperſtitieux que les autres hommes, & qu'ils donnent plus aiſément dans tout ce qui a l'air de prédictions.

Le Connétable de *Bourbon* étant au Siége de *Rome*, dit à ſes amis le ſoir qui précéda ſa mort, qu'un Aſtrologue l'avoit aſſuré que ſon aſcendant le condamnoit à mourir à l'aſſaut d'une grande Ville. Cette prédiction devoit être capable de rallentir ſon courage; mais un grand cœur, qui a formé de grands deſſeins, ne peut être détourné par les obſtacles qui s'y oppoſent.

Avant l'expédition que *Charles V.* fit en *Provence*, on avoit ſemé dans l'*Italie*, dans l'*Allemagne*, & dans les *Païs-Bas*, une certaine prophétie, que la *France* devoit cette année-là changer de Maître. Sur cette ridicule eſpérance, le Marquis de *Saluces*, que *François I.* avoit comblé de biens, & retiré de la derniére miſére, pour le faire Général de ſes troupes

en

en *Piémont*, quitta son service; & par la plus lâche trahison dont on eût jamais ouï parler, fut déserteur de l'Armée qu'il commandoit. *Antoine de Leve* fut averti de la foiblesse du Marquis, qui ajoûta foi à la prophétie que l'Empereur avoit fait courir, & le fit tomber dans le piége qu'il lui dressa.

Les hommes ne sont point équitables; ils ne pardonnent point aux autres les mêmes choses qu'ils se pardonnent à eux-mêmes. *Pompée* avoit possédé pendant une longue suite d'années les plus hautes dignitez que la Fortune peut donner; & il ne pouvoit souffrir l'élévation de qui que ce fût. Un Historien (*a*) dit de lui, „ qu'il „ étoit très modeste, tandis qu'il „ ne craignoit point de Rival; qu'il „ étoit bon ami; qu'il pardonnoit aisément les injures, que de légéres „ satisfactions l'appaisoient. Qui ne „ s'étonnera, *dit cet Auteur*, qu'un „ homme, qui avoit toûjours eu les „ plus grands Emplois de la République, trouvât mauvais que *Cesar* „ eût demandé le Consulat pour la „ seconde fois, & que le Sénat eût „ égard

(*a*) Vellejus Paterculus.

„ égard à ſon mérite? (a) Tant il „ eſt vrai, *ajoûte t-il*, que les hom„ mes ont beaucoup d'indulgence „ pour eux-mêmes, & beaucoup „ de ſévérité pour les autres: ce „ n'eſt pas toûjours la choſe qui „ les chagrine, c'eſt la perſonne, „ & la mauvaiſe diſpoſition où ils „ ſont à ſon égard.

Ceux que la Fortune deſtine aux grandes choſes, ont des qualitez extraordinaires. On a dit de *Céſar*, qu'il étoit le mieux fait de tous les *Romains*, qu'il avoit l'eſprit pénétrant, qu'il étoit libéral juſqu'à la prodigalité, qu'il avoit plus de courage que les hommes n'en ont naturellement, qu'il ne rouloit que de grands deſſeins, qu'il avoit une rapidité incroyable dans le combat, qu'il s'expoſoit aux périls comme *Alexandre* quand il étoit ſobre; il ne mangeoit & ne dormoit que pour la pure néceſſité; il n'avoit encore que dix-huit ans quand on l'éleva aux premiers Emplois de la République. Peut-être que le commerce qu'il eut avec des eſprits ſéditieux, lui fit naître

(a) *Adeò familiare eſt hominibus omnia ſibi ignoſcere nihil aliis remittere, & invidiam rerum non ad cauſam ſed ad voluntatem, perſonamque dirigere.*

naître les premiers desirs d'opprimer la liberté de *Rome*. Il étoit proche parent de *Marius*, & fut Collégue de *Sylla*.

Pour plaire il ne faut rien négliger ; il faut soûtenir son caractére dans les petites choses comme dans les grandes. *Paul Emile* traitoit magnifiquement ses amis, & les Etrangers qui venoient le voir ; il avoit coûtume de dire, „ qu'il faut autant „ de prudence pour bien disposer „ un festin, que pour ranger une „ Armée, afin de rendre l'un agreable aux amis, & l'autre épouvantable aux ennemis.

La nature fait un grand présent quand elle donne un bel extérieur ; il faut se consoler quand elle le refuse, & supporter cette disgrace avec courage. Un homme d'un grand mérite étant arrivé le premier dans un logis où il devoit dîner ; l'hôtesse qui ne le connoissoit pas, & qui voyoit qu'il avoit une assez méchante figure, le pria de l'aider à aprêter le repas pour un grand personnage qu'on attendoit ; il y consentit. Les Gentilhommes de sa suite survinrent, & l'ayant vû travailler de la sorte, lui demandérent ce qu'il faisoit : *je paye*, leur dit-il en riant, *l'interêt de ma mauvaise mine*.

Les

Les Princes ſe flatent, s'ils croyent qu'ils ne ſont Princes que pour avoir du repos & du plaiſir. L'Empereur *Veſpaſien* étant malade de la maladie dont il mourut, vouloit avoir connoiſſance de tout ce qui ſe paſſoit dans l'Empire, & s'appliquoit aux affaires de conſéquence ; ſes Médecins l'en reprenoient, & diſoient que cette application étoit nuiſible à ſa ſanté. *Il faut*, répondoit-il, *qu'un Empereur meure debout*. Voila de belles paroles ; il ſeroit à propos de les répéter ſouvent aux Princes, pour leur faire ſentir que le commandement ſur tant d'hommes n'eſt pas une Charge oiſive, & qu'ils ſont plus obligez de ſe donner de la peine que les perſonnes d'un moindre caractére.

(a) C'eſt une vertu d'un grand mérite, & qui coute peu, que de parler avec douceur à des gens qui vous diſent des impertinences : on eſt ſouvent condamné à vivre avec des perſonnes bizarres, emportées, incommodes ; il faut avoir compaſſion de leur foibleſſe & de leur bizarrerie, ſi l'on veut vivre en repos. *Phocion*

(a) *Mucho vale y poco cueſta a mal hablar buena requeſta.*

parloit en public, un insolent le vint interrompre, & lui dire des injures. *Phocion* s'arrêta, & donna tout le loisir à l'autre d'évaporer sa bile, après quoi il reprit son discours à l'endroit où on l'avoit interrompu. Ce sang froid étoit plus piquant que la plus aigre raillerie.

Pourquoi compter sur les faveurs de la Fortune? Il y a si long-tems qu'elle joüe de mauvais tours aux hommes, qu'ils devroient être accoûtumez à ses inconstances, & s'en défier. *Gaston de Foix* mourut à la bataille *de Ravenne* qu'il gagna, étant Général des Armées de *Louis XII.* sa mort ruina les affaires des *François*, qui ne purent se rejoüir de la victoire. *Sesostris*, Roi d'*Egypte*, étoit si superbe, & sa bonne fortune l'avoit tellement enyvré qu'il faisoit traîner son char par quatre Rois, que le malheur de la guerre avoit fait tomber en sa puissance. Un de ces Rois tournoit souvent la tête pour considérer le mouvement des roues, & il sembloit y prendre plaisir. *Sesostris* lui demanda pourquoi il se retournoit si souvent: *je regarde*, lui dit-il, *cette révolution continuelle, & je l'applique à ma fortune.* Une réponse si

sage

ſage & ſi modeſte, guérit l'autre de ſa folie, & de ſon entêtement; il donna la liberté à tous ces Princes. *Polycrate* fut pendu, *Bajazet* mourut dans une cage de fer; *Denys* le Tyran fut réduit à être Maître d'Ecole; *Boleſlas*, Roi de *Pologne*, fut contraint pour vivre de ſe faire cuiſinier: *Perſée*, après avoir été vaincu par *Paul Emile*, ſe mit à pleurer, & ſe jetta aux pieds de ſon Vainqueur d'une maniére baſſe, & tout à fait indigne de ſon caractére. On le mena en triomphe avec toute ſa famille, il exerça le métier de Forgeron, & mourut de méſaiſes. Leçon importante pour inſpirer aux Grands des ſentimens de modeſtie, & pour empêcher que l'éclat de leur fortune ne les ébloüiſſe.

Les Princes ſont aſſez parez de leur mérite, ſans qu'ils ſe mettent en peine des ornemens extérieurs. *Charles V.*, à ſa premiére entrée dans *Milan*, n'avoit qu'un habit de laine noire: toute la Ville étoit ornée magnifiquement; on croyoit que l'Empereur paroîtroit dans un état qui pût répondre à ſa fortune: les Dames & les jeunes gens demandoient où étoit le Roi, en voyant *Charles V.* vétu de la ſorte.

On ſe rend ridicule par l'affectation

d'une ſotte fierté. *Pallas*, Affranchi de *Claudius*, étoit ſi vain qu'il ne parloit aux gens que par ſigne, ou s'il faloit donner des ordres, il les faiſoit écrire, pour n'avoir pas la peine de parler, ou pour ne ſe point familiariſer. Il ſemble que la tête tourne à ceux que la Fortune tire de la pouſſiére pour les élever ſi haut.

Ce qui eſt de plus incommode dans les Grands; c'éſt qu'ils veulent toûjours primer & l'emporter ſur tout le monde; ils étendent leur autorité & leur juriſdiction ſur tout: on s'expoſe à leur indignation quand on leur réſiſte. L'Empereur *Adrien* diſputoit contre le Philoſophe *Favorin* de l'interprétation de quelque mot; le Philoſophe conſentit à tout ce que l'Empereur voulut, & lui ceda la victoire & l'honneur de la diſpute. Ses amis lui reprochoient ſon trop de complaiſance, & ſe plaignoient de ſa lâcheté: *Vous moquez-vous*, leur dit-il, *voudriez-vous qu'il ne fût pas plus ſavant que moi, lui qui commande à trente Légions? Auguſte* écrivoit des vers contre *Pollion*; *Pollion* gardoit le ſilence, quoi qu'il eût pu repliquer; mais il diſoit fort ſagement, "qu'il ne „ vouloit pas entrer en concurrence

„ de

„ de bel eſprit contre l'Empereur,
„ ni écrire contre celui qui pouvoit
„ proſcrire. *Denys* le Tyran, de dépit de ne pouvoir faire d'auſſi beaux vers que *Polixene*, ni égaler l'éloquence de *Platon*, condamna l'un aux carriéres, & envoya vendre l'autre en l'Iſle d'*Egine*. Tant il eſt dangereux de ſe trouver le rival ou le concurrent d'un Prince jaloux dans les choſes où il croit exceller.

(*a*) Les Grands ſont plus ſuſceptibles d'envie que les autres hommes, leur jalouſie eſt plus délicate & plus dangereuſe, parce qu'ils ſont en état de ſe vanger de leurs rivaux, & de les punir de leur mérite.

Si on dépouilloit certains Princes de leur dignité, & de cet éclat étranger qui les environne, on trouveroit qu'ils ſont les derniers des hommes, lâches, intéreſſez, perfides, ſans foi & ſans honneur. La pourpre couvre leurs vices ou les diminuë; mais de quoi ſert que leurs flateurs les louent, ſi tout le monde les maudit?

Auguſte impoſa ſilence à un un Comédien

(*a*) *Aſſidua eminentis fortunæ comes eſt invidia, altiſſimiſque adhæret,* Vell. Paterc.

médien qui l'avoit appellé *Seigneur* devant le peuple.

Tous les hommes veulent qu'on les louë, ils devroient donc s'étudier à faire des actions qui puſſent mériter de véritables louanges ; je voudrois encore qu'ils ne parlaſſent jamais de ce qu'ils ont fait. Il ne faut pas eſpérer qu'ils puiſſent ſe guérir de la demangeaiſon qu'ils ont de ſe citer à tout propos. Ils trouvent toûjours le moyen de ramener le diſcours ſur leur perſonne, quelque écarté qu'il en ſoit ; c'eſt une foibleſſe & un ridicule dont ils ne s'appercoivent point : ils prétendent en ſe louant s'attirer l'eſtime de tout le monde, & ils ſe rendent mépriſables & importuns : on ſent une double peine en entendant des gens parler à leur avantage, car il ſemble que les louanges qu'ils ſe donnent, humilient en quelque maniére ceux qui les écoutent, & ils ſouffrent la contrainte de n'oſer par benſéance y contredire. A quelle perſecution ne ſont point expoſez ceux qui ſe piquent d'être complaiſant ? Quel ſupplice d'entendre un homme qui vous dit hardiment qu'il eſt ſorti d'une Famille diſtinguée dans l'épée, ou dans la robe,

quoi

quoi qu'il ſoit d'une condition obſc
re, & que ſes ancêtres ayent meſu
le drap & le ruban! Je connois u
femme qui a beaucoup de mérit
mais elle le gâte par l'avidité qu'e
a pour les louanges; elle veut qu'
l'encenſe à tout momens. Elle d
mande aux gens avec beaucoup d'
fectation ce qu'on penſe de ſa figu
& de ſon eſprit, elle entre dans d
détails gênans, elle dit ſans faç
qu'elle a beaucoup d'eſprit, les yé
grands & doux, la taille fine & aiſ
Si elle a quelques défauts dont e
eſt obligée de convenir, elle les
minuë, & les remplace par quelq
bel endroit: que répondre à des g
de ce caractére? on leur rit au n
on fait ſemblant de leur applaud
ſe réſervant le droit de s'en moq
en particulier.

La vanité que font paroître c
qui ſe vantent, rebute tout le m
de; la gloire eſt un bien que cha
prétend lui appartenir. Nous a
tous naturellement une certaine
bition qui ne peut rien ſouffrir au
ſus de ſoi: on prend plaiſir à re
ceux qui s'abaiſſent.

Quand on parle des autres, il
re d'en dire du bien, on a pl

panchant à en dire du mal: tous les hommes ſont portez à ſe critiquer mutuellement. Un Soldat parle de ce que ſon Capitaine devoit faire; le Capitaine des défauts de ſon Meſtre de Camp: un Meſtre de Camp trouve à redire à ſon Général: le Général blâme la conduite de la Cour; & perſonne ne penſe à s'aquiter de ſon devoir.

On ne réüſſit jamais dans de grands deſſeins, ſi l'on n'a de grandes qualitez perſonnelles: c'eſt une réflexion qu'a fait celui qui nous a laiſſé le Portrait du Comte de *Fieſque*: „ il avoit, „ *dit-il*, une ardeur incroyable pour „ la gloire, & beaucoup d'adreſſe pour „ accroître ſa réputation; il vivoit de „ maniere que les grands talens qu'on „ remarquoit en lui, paroiſſoient ve„ nir de ſon fonds, plûtôt que d'une „ conduite étudiée; il avoit un air „ toûjours égal, ouvert, agréable; „ il étoit civil envers tout le monde, „ mais avec des diſtinctions obligean„ tes, ſelon le mérite & la qualité. „ Sa libéralité étoit telle, qu'il alloit „ au devant des beſoins de ſes amis; „ il gagnoit de la ſorte les pauvres „ par ſes largeſſes, & les riches par „ ſon honnéteté: il obſervoit reli„ gieuſe-

„ gieuſement ſa parole ; il avoit une
„ chaleur à obliger qui ne ſe relâ-
„ choit jamais : ſa maiſon & ſa table
„ étoient ouvertes à tous venans : il
„ étoit bien fait de ſa perſonne ; tout
„ ce qu'il faiſoit, il l'accompagnoit
„ d'un air noble & grand qui ſentoit
„ ſa naiſſance illuſtre, & qui atti-
„ roit l'amitié & le reſpect de tout
„ le monde.

Les Princes doivent traiter civilement les perſonnes qui ont recours à eux. Ils ſont obligez de refuſer beaucoup de gens ; mais ils doivent s'étudier à les contenter de paroles & de mines, quand ils ne peuvent les contenter par des effets.

Si les Princes ne donnoient les Emplois qu'au mérite, ils ne ſeroient pas ſi ſouvent payez d'ingratitude ; d'ordinaire ceux qui méritent moins les bien-faits ſont les plus ingrats, & croyent qu'on n'en fait jamais aſſez pour les récompenſer.

Le meilleur moyen pour s'abſtenir de faire des fautes, c'eſt d'éviter les occaſions : il faut moins compter ſur ſa vertu & ſur ſa force, que ſur la fuite du danger : j'approuve extrémement la conduite de ce Prince qui paya libéralement la belle & riche

vaiſſelle qu'on lui avoit préſentée ; mais parce qu'elle étoit trop fragile, il la caſſa incontinent lui-même, pour s'empêcher de ſe mettre en colére contre ceux qui le ſervoient. Il diſoit en parlant de ſoi, *Je m'abſtiens des jeux de hazard, parce que quelque bonne mine que je faſſe en perdant, je ne laiſſe pas d'en avoir intérieurement du chagrin.* *Cyrus* ſe défiant de ſa foibleſſe, ordonna à un autre de garder, & de viſiter l'illuſtre *Pantée* ſa Captive. Ces précautions ſont fort ſages ; on n'en ſauroit trop prendre, quand on veut ne rien avoir à ſe reprocher.

Ceux qui cherchent leur repos dans le monde, ſont toûjours inquiets, parce qu'ils ne ſauroient trouver ce qu'ils cherchent.

Les hommes ne doivent point compter ſur leur bonne fortune, ni ſur leur prudence ; l'une peut tourner & ſe changer dans un moment ; l'autre eſt ſouvent ſurpriſe par la trahiſon, contre laquelle la prévoyance, la force, ni la valeur, ne ſe peuvent défendre. (*a*) Quand les choſes tournent mal,

(*a*) *Quaſi cum ludas teſſeris, ſi illud quod eſt maximum opus jactas non cadit, illud quod cadit, forte id arte ut corrigas.* Ter.

mal, il faut faire comme dans les jeux qui dépendent du caprice de la fortune ; il faut tâcher de corriger par adreſſe la bizarrerie du hazard.

Les perſonnes les plus éclairées & les plus ſages manquent quelquefois de lumiéres, & n'ont pas de peine à l'avouër ; les eſprits médiocres ſont moins timides, & veulent décider de tout. Les Juges de l'*Areopage* ſe trouvant embarraſſez dans une cauſe qu'ils ne pouvoient développer, ordonnérent que les parties viendroient en cent ans. Des Juges moins habiles auroient jugé l'affaire bien ou mal.

La préſomption eſt une marque de peu de mérite ; ceux qui valent beaucoup s'eſtiment moins. On demanda à deux eſclaves qu'on avoit mis en vente avec *Eſope*, à quoi ils étoient propres : ils répondirent qu'ils ſavoient tout ; *Eſope* avoua qu'il ne ſavoit rien.

Si les gens bizarres & querelleux ſavoient combien ils ſont incommodes & inſupportables, peut-être s'appliqueroient-ils à ſe corriger d'un vice qui gêne tout le monde. Ce n'eſt pas vivre que de paſſer ſa vie avec des perſonnes qui grondent ſans ceſſe & ſans ſavoir pourquoi. Le Senat de *Mar-*

ſeille permit à un homme de ſe tuer pour éviter la mauvaiſe humeur de ſa femme ; car ce mal eſt ſans reméde.

On ne perſuade jamais dès-là qu'on paroît intéreſſé, pour amener les gens au point que l'on veut, il faut leur faire entrevoir que c'eſt leur intérêt d'y venir, & que ce parti les accommode. Les *Eſpagnols* allant à la conquête des *Indes* abordérent dans un port fort agréable & bien peuplé. Ils dirent d'abord à ces peuples, qu'ils n'avoient nulle envie de les inquiéter; qu'ils venoient de loin, envoyez par le Roi de *Caſtille*, auquel le Pape qui tenoit la place de Dieu en terre, avoit donné la Principauté de toutes les *Indes* ; que s'ils vouloient lui être tributaires, on les traiteroit fort doucement ; qu'on ne leur demandoit que des vivres, & de l'or pour la compoſition de quelques médecines. Ils ajoûtérent à cette harangue qu'il faloit croire un ſeul Dieu & une ſeule Religion, & finirent ce diſcours par quelques menaces. Ces peuples repondirent ſagement, que des gens qui parloient de la ſorte, ne ſongeoient qu'à troubler la paix dont on jouïſſoit depuis ſi long tems ; que puisque leur Roi demandoit, il étoit dans la néceſſité ;

ceſſité ; que celui qui lui avoit donné ſi liberalement l'Empire des *Indes* paſſoit ſon pouvoir, & allumoit la guerre contre les anciens poſſeſſeurs. Que pour des vivres, ils leur en fourniroient, qu'ils avoient peu d'or, & qu'ils ne l'eſtimoient nullement, qu'ils ne ſongeoient qu'à paſſer agréablement la vie ; que le diſcours d'un ſeul Dieu leur plaiſoit aſſez, mais qu'ils ne vouloient rien changer dans leur Religion, dont ils s'étoient toûjours bien trouvez ; que leurs menaces ne les épouventoient nullement, & que s'ils ne ſortoient promptement de leur païs, ils auroient peut-être lieu de s'en repentir. Une réponſe ſi ſage & ſi ferme, prouve aſſez que le Bon Sens & le Courage, ſe rencontrent parmi les Barbares, comme parmi les peuples les plus polis.

(*a*) On a une demangeaiſon naturelle de parler des ſervices qu'on rend aux autres, & une ſecrette confuſion d'avouër ceux qu'on nous a rendus. Il faudroit au contraire ne parler jamais du bien qu'on a fait, & parler toûjours du bien qu'on a reçû.

C'eſt être trop intéreſſé que de ne

(*a*) *Calle el que dio habla el que tomo.*

s'attacher qu'aux Grands, & aux perſonnes puiſſantes, plûtôt qu'aux perſonnes de mérite, qui ne ſont point en place. *Flaminius* ſe donnoit à ceux qui avoient beſoin de lui, plûtôt qu'aux autres qui pouvoient lui faire du bien.

Pourquoi compter ſur les amis de table? leur amitié ne dure qu'antant que le feſtin.

A quel excès ne portent point leur complaiſance, des gens qui ſe dévouent à tous les caprices des Princes? *Mitridate* ſe piquoit d'être bon Médecin; ſes Flateurs lui permettoient de faire des opérations violentes ſur leurs corps, pour éprouver la force de ſes remédes.

On n'a nulle peine à obliger des perſonnes honnêtes & reconnoiſſantes; mais il faut avoir l'ame belle & beaucoup de généroſité pour faire du bien à des ingrats. Sous le régne d'*Andronic Palcologue* les *Scythes* déſolérent la *Gréce*, & enlevérent pluſieurs eſclaves; une femme *Scythe* ſort touchée de la beauté d'un jeune *Thrace*, l'acheta & l'épouſa; il avoit une autre épouſe en ſon païs: dans un ſeconde courſe que firent les *Scythes* long tems après, ils enlevérent cette femme; ſon époux la reconnut, l'amour

mour, qu'il avoit pour elle, ſe raluma, il pleura, & en dit la cauſe à ſa femme *Scythe ;* elle ne s'en fâcha point, elle acheta cette *Thracienne*, & la mit dans ſa maiſon, afin que ſon mari eût le plaiſir de la voir ; mais cette perfide abuſa de toutes ces bontez, & fit tous ſes efforts pour perdre ſa bienfaictrice ; elle l'accuſa devant le Juge ; la *Scythe* ſe défendit d'une maniére qui faiſoit voir ſa généroſité : *Si mon époux*, dit-elle, *aime encore ſa premiére femme, qu'il la garde, je lui donne ſa liberté, & tous ſes enfans qui m'appartiennent, puis qu'ils ſont mes eſclaves.*

Des enfans ſans mérite perdent par leur lâcheté ce que leurs péres ont aquis avec beaucoup de peine. *François Sforce*, de ſimple Soldat ſe fit Duc de *Milan ;* ſes enfans qui étoient Princes, ou Ducs, devinrent ſimples Gentilshommes par leur peu de courage.

Les violentes paſſions ſont toûjours dangereuſes, quelque légitimes qu'elles ſoient. La Comteſſe *Marie*, niéce de *Philippe Auguſte*, apprenant que *Baudouin* ſon époux avoit conquis l'Empire de *Conſtantinople*, s'abandonna tellement à la joye que lui cauſa

cauſa cette nouvelle, & cette avanture fit une telle impreſſion ſur ſon eſprit & ſur ſon corps, qu'elle en mourut ſur le champ,

(*a*) Les ſervices que nous rendent nos ennemis, ne nous touchent guéres, & nous doivent être ſuſpects.

Deux perſonnes ne s'aiment jamais également; les bons cœurs en ſont toujours les duppes.

Il eſt naturel de ſe flater dans les choſes que l'on ſouhaite; ces préventions & ces préjugez, ont ſouvent des ſuites dangereuſes, & font faire bien des fautes.

La bizarrerie des hommes eſt extrême; ils ne ſe mettent point en peine de cacher leurs vices, ils ne font que rire quand on les leur reproche, & ils ſont au déſeſpoir quand on les raille ſur quelque défaut naturel. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

Il eſt dangereux de donner de la jalouſie aux Grands, & de vouloir ſe meſurer à eux. *François I.* voulut être le parain d'un fils du Connétable de *Bourbon*; le feſtin fut ſi ſuperbe & magnifique, que le Roi en eut du dépit; il en conçut une haine ſourde contre le Con-

(*a*) *Timeo Danaos & dona ferentes.* Virg.

Connétable. Il y avoit cinq cens Gentilshommes habillez de velours, ce qui étoit assez rare en ce tems-là, ils avoient tous une chaîne d'or au cou : le reste de la fête répondoit à cette magnificence ; à peine le Roi eût-il pû en faire autant. Combien de gens se sont perdus pour vouloir trop bien faire, & paroître trop magnifiques devant leur Souverain ?

Les personnes les plus sages s'oublient aisément dans une grande fortune ; leur bonheur les aveugle, les éblouït, & leur fait faire des fautes dont ils ne se relévent jamais. *Pompée*, avant la bataille de *Pharsale*, se croyoit si assuré de la victoire, qu'il désignoit déja les Consuls de l'année suivante, & confisquoit les biens de ceux qui avoient suivi le parti de *César*. Il ne parloit que de triomphes & de vangeance ; il ne pensoit pas tant à vaincre, qu'à jouïr du fruit de la victoire. Il se vanta en plein conseil qu'il déféroit *César* avec sa seule Cavalerie. *Pompée* jura de ne retourner au camp que victorieux ; ses Capitaines firent le même serment : cette présomption est ridicule. Ce que *Crastinus* dit à *César* le jour de cette même bataille étoit bien plus raisonnable : on avoit tâché

tâché de rendre *Craſtinus* ſuſpect, on l'avoit même accuſé de peu de courage; il ne voulut point ſe juſtifier de tous ce reproches; il ſe contenta de dire à *Céſar*, *Tu me loueras aujourd'hui vif ou mort.*

Pour faire taire la médiſance, il faut faire du bien aux médiſans. Un homme ſe déchaînoit par tout contre ſon Prince, & en diſoit beaucoup de mal; ſes Courtiſans lui conſeilloient de l'éxiler, pour le punir de ſon inſolence: *Je n'ai garde de le faire*, répondit-il; *car il me décrieroit trop par tous les païs où il paſſeroit; il vaut mieux éxaminer s'ils n'a point raiſon de ſe plaindre*: on trouva effectivement que c'étoit un pauvre Gentilhomme qui avoit beaucoup ſervi, & qu'on n'avoit point récompenſé, le Prince ordonna qu'on en eût ſoin, & cet homme changeant de langage & de ſentimens, donnoit mille louanges à ſon bienfaicteur: *Voyez*, dit-il à ſes Courtiſans, *qu'il ne dépend que de nous d'avoir une bonne réputation.*

Ceux qui veulent donner des avis, & s'ériger en cenſeurs ne doivent pas faire eux-mêmes ce qu'ils reprochent aux autres. Un Citoyen de *Corinthe* vint trouver *Philippe* qui étoit brouil-

lé

lé avec ſa femme *Olympias* & ſon fils *Aléxandre* ; *Philippe* lui demanda en riant, quand ſeroit-ce enfin que les *Grecs* s'accorderoient: *Il vous ſied bien*, reprit le Corinthien, *de parler des troubles des autres, à vous qui n'avez pas la paix dans vôtre maiſon.* Cette réponſe plut au Roi, il ſe réconcilia avec ſa femme & avec ſon fils.

La ſévérité n'eſt pas toûjours le meilleur moyen de punir les fautes ; il faut que les Princes diſſimulent quelquefois, & qu'ils ne prennent pas les choſes à la derniére rigueur, quand les ſuites ne ſont pas à craindre. Deux ſentinelles parloient mal du Roi ; ils étoient fort près de ſa tente, & il les entendoit diſtinctement ; ſans ſe faire connoître, il les avertit de parler plus bas, de peur que le Roi ne les entendit. *Pyrrhus* ne ſe facha point contre de jeunes gens, qui dans un feſtin parloient avec trop de liberté de ſa conduite : ils furent citez le lendemain ; il leur demanda s'il étoit vrai qu'ils euſſent dit tant de choſes contre lui : *il eſt vrai*, dit l'un de la troupe, *& nous en euſſions bien dit d'autres. ſi le vin ne nous eût pas manqué* : cet aveu ingénu fit rire le Roi.

Il ne faut que borner ſes deſirs pour être heureux.

LEs Grands, pour être élevez au deſſus du reſte des hommes, ne ſont pas plus heureux ou plus contens : (*a*) les chagrins, les ennuis, les inquiétudes, croiſſent avec la faveur ; on a plus de douceur & plus de repos dans une fortune médiocre.

Les malheureux & les imprudens attribuent à la Fortune les cauſes de leurs miſéres, & les effets de leur mauvaiſe conduite.

Si les hommes étoient toûjours dans la proſpérité, ils deviendroient trop orgueilleux ; l'adverſité leur apprend à vivre, & les rend plus doux, plus ſouples & plus complaiſans.

(*b*) Les malheureux ſont naturellement bizarres, chagrins, ſoupçonneux, ils ſe fachent de tout ; les plus legers ſujets les aigriſſent, ils ſe plaignent éternellement de tout le monde, ils croyent toûjours avoir raiſon

(*a*) *Como me creſcieron los favores creſcieron los dolores.* (*b*) *Omnes quibus res ſunt minus ſecundæ, magis ſunt, neſcio quidammodo, ſuſpicioſi: ad contumeliam omnia accipiunt magis.* Ter.

raiſon de ſe plaindre ; & ſi l'on n'eſt pas de leur avis, ils le trouvent mauvais.

Les gens de Cour changent de ſentimens ſelon que les Princes ſont heureux ou malheureux ; quand la Fortune les apandonne, ceux qui paroiſſent le plus dans leurs intérêts, ſont les premiers à déſerter ; il n'eſt rien de plus héroïque, que de demeurer toûjours attaché à un Prince, quand on n'eſpére plus rien de ſa faveur, & que le malheur de ſes affaires l'a mis hors d'état de faire du bien. Dans le changement qui arriva au Royaume de *Portugal*, Dom *Sanche* fut jugé inhabile au Gouvernement à cauſe de la foibleſſe de ſon eſprit ; on mit à ſa place *Alphonſe* ſon frére, la plûpart des Gouverneurs des places s'oppoſérent à ce changement. Celui qui commandoit dans le Château de *Conimbre* réſiſta à *Alphonſe*, & ſoûtint le ſiége avec tant de courage, qu'il ſe vit contraint avec ſa garniſon de manger des cuirs & des couvertures de coffres. On lui manda que Dom *Sanche* étoit mort ſans enfans à *Tolède*, & qu'il pouvoit rendre la place ſant bleſſer ſon honneur. Il demanda du tems pour aller à *Tolède*, il ſe fit ouvrir le tombeau de ſon Maî-

Maître, il mit entre ſes mains les clefs de la place que ce Prince lui avoit confiée autrefois; étant retourné dans le terme qu'il avoit demandé, il ouvrit les portes au nouveau Roi.

On apprend dans la mauvaiſe fortune à ſe connoître: tel ne ſeroit jamais devenu honnête homme, s'il n'eût été malheureux; les réfléxions qu'on fait durant l'adverſité, détrompent les hommes, & leur font connoître l'inconſtance & la fragilité des choſes humaines. *Créſus* faiſoit parade de ſes tréſors, & les montroit à *Solon* par vanité; il lui demanda s'il y avoit dans le monde un homme plus heureux? *Solon* lui répondit froidement, qu'il connoiſſoit un homme ſimple, qui menoit une vie douce & tranquile, qui ſe contentoit d'un petit bien: il ajoûta, qu'il préféroit cette heureuſe médiocrité à toutes les richeſſes de *Créſus*, qui ne fit que rire, & qui ne fut nullement touché de ce que *Solon* lui diſoit: mais ayant depuis été pris par *Cyrus* qui vouloit lui arracher la vie, on l'entendoit ſoupirer, & prononcer ſouvent le nom de *Solon*: *Cyrus* lui demanda pourquoi il le répétoit ſi ſouvent. *Créſus* lui expliqua ſon aventure; ſon Vainqueur fut attendri,

tendri, il le mit en liberté, & ſe fit ſon ami.

Il n'eſt pas toûjours à propos de ſavoir ce qu'on dit de nous; cependant on peut faire un bon uſage des mauvais diſcours qui ſe débitent contre nôtre réputation: les médiſans peuvent contribuer à nous rendre plus gens de bien; *Philippe* diſoit ſouvent qu'il avoit beaucoup d'obligation aux Orateurs d'*Athenes* qui le déchiroient dans leurs harangues; parce qu'il faiſoit tous ſes efforts pour prouver par ſes actions, que leurs plaintes & leurs reproches étoient mal fondez.

Les ames baſſes & lâches ſe ſervent de leur faveur pour ſe vanger des affronts qu'ils croyent avoir reçû; les bons cœurs oublient dans une haute fortune, les chagrins qu'on leur a cauſé, quand ils étoient dans une autre condition. *Adrien* étant parvenu à l'Empire, dit à un de ſes ennemis qu'il rencontra par hazard: *maintenant que je ſuis Empereur, vous n'avez plus rien à craindre de moi. Louïs XII.* fit à peu près la même réponſe à de certains Courtiſans flateurs qui vouloient lui perſuader de ſe vanger de ceux qui l'avoient chagriné tandis qu'il n'étoit encore que Duc d'*Orleans*;

leans ; le Roi de France, dit ce Prince généreux, *ne vange point les affronts qu'on a faits au Duc d'Orleans.*

Les Princes ne doivent point appréhender d'être trop bons & trop humains : des manières populaires & aisées gagnent l'amitié de leurs peuples ; trop de fierté les rebute. *Trajan* écoutoit tout le monde avec beaucoup de bonté ; ses Favoris lui représentoient que cette facilité faisoit tort à la Majesté Impériale : *Je veux*, leur répondit ce Prince, *que mon peuple trouve en moi un Empereur tel que je en souhaiterois avoir un, si j'étois homme privé.*

On mérite les faveurs de la Fortune, quand on s'en sert pour faire du bien à tout le monde. *Titus* remercioit les Dieux du présent qu'ils lui avoient fait en l'élevant à l'Empire, parce qu'il étoit en état d'assister ceux qui avoient recours à lui. *Alexandre* dit un jour à ses Courtisans, qui lui demandoient où il renfermoit ses trésors ? que les mains de ses amis étoient ses coffres. Les mauvais Princes & les Tyrans ont des sentimens tout contraires, ils ne sont bons que pour eux. *Heliogable* disoit à ceux qui blâmoient la dépense excessive qu'il faisoit, puis-

je

je rien faire de plus raiſonnable, aurai-je jamais un meilleur héritier que moi-même.

Un Prince eſt à ſon Royaume ce qu'un pére eſt à ſa famille. Il y a une eſpéce de commerce entre le peuple & le Prince; le peuple doit le reſpect, l'obéïſſance, le tribut; le Prince doit au peuple ſes ſoins & ſa protection. Un Ancien diſoit autrefois (a) qu'un Prince devoit être debonnaire, prudent, juſte, humain, magnanime, mépriſant l'argent, maître de ſoi-même & de ſes plaiſirs, circonſpect, ſobre, religieux, craignant Dieu, appliqué aux affaires, vigilant pour les intérêts de ſon peuple, libéral. Qu'il ne devoit méditer que de grands deſſeins, & ne ſe vanger qu'avec peine. Qu'il étoit obligé d'aimer ſes Soldats, & de les récompenſer quand ils font bien leur devoir. Un Prince ne doit aimer la guerre, que lors qu'il eſt forcé de la faire. Qu'il préfére la paix à toutes choſes, & qu'il en garde inviolablement les articles. Qu'il ſoit conſtant & infléxible quand il a pris une bonne réſolution; qu'il ſoit vigi-

(a) *Iullius Pollux*, Précepteur de *Commode*

lant à réformer les abus & les mœurs du peuple, qu'il cherche à obliger tout le monde.

Un Tyran, ſelon le même Auteur, eſt cruel, violent, emporté, fier, orgueilleux, difficile à aborder, d'un entretien farouche, turbulent, inquiet; il ſe met en colére ſans raiſon; il eſt eſclave de ſes plaiſirs & de ſes paſſions, leger, inhumain, impie, injuſte, etourdi, faiſant mille choſes qui lui attirent le mépris: ſans écouter la Raiſon il ne ſe rend point aux remontrances, quelque raiſonnables qu'elles ſoient.

Les mauvais Princes ne ſont point aimez pendant leur vie, ni regrettez après leur mort; on redoute leur tyrannie pendant qu'ils régnent; on déchire leur mémoire quand ils ne ſont plus. *Néron* ſurprit deux Soldats qui vouloient le poignarder, il leur demanda pourquoi ils le haïſſoient de la ſorte: je t'aimois, dit l'un de ces Soldats, tandis que tu étois vertueux; mais je te hais, depuis que tu es devenu Comédien & parricide. L'autre ajoûta, qu'il avoit pris le deſſein de le tuer, parce qu'il ne voyoit pas d'autre moyen de finir ſes crimes.

L'amour-propre trouve des prétex-

tes

tes pour pallier les plus grandes injuſtices, & pour juſtifier en ſoi ce que l'on condamne dans les autres. *Céſar* diſoit qu'il n'avoit pris les armes, que pour ſe défendre contre la violence de ſes ennemis, pour rétablir les Tribuns du peuple, qui avoient été chaſſez à ſon occaſion, & pour remettre en liberté le peuple *Romain*, opprimé par la faction des Grands.

(*a*) On regrette inutillement le tems paſſé, & l'on ne s'applique point à profiter du préſent; il eſt toûjours tems d'être vertueux, quand on le veut efficacement.

C'eſt une hiſtoire bien triſte, que celle des plaiſirs paſſez. Si les jeunes gens pouvoient goûter & pratiquer cette maxime, ils auroient moins de peine à réſiſter à leur panchant, & ils ne s'abandonneroient pas avec tant de licence aux vices & aux plaiſirs.

Un grand courage ne ſe dément jamais, ſa force ſe connoît dans un lit comme dans une bataille. Les vrais braves le ſont à toutes les heures du jour; les autres ne le ſont que par intervales; il faut que le

(*a*) *Tiempo paſſado ſiempre es mejorado.*

bruit les anime, & les mette en haleine, parce qu'ils n'ont qu'une valeur empruntée, & comme étrangére.

Il eſt fort aiſé de conſoler les affligez tandis qu'on a l'eſprit tranquile & content ; (a) ceux qui ſe portent bien n'ont nulle peine à donner des avis aux malades.

Un homme affligé n'eſt point en état de donner audience, parce qu'il ne ſonge qu'à ſon malheur ; les triſtes réfléxions qu'il fait ſur ſa fortune, ne lui permettent pas d'avoir aſſez d'application pour écouter des choſes indifférentes

Si les femmes ne s'amuſoient point comme elles font à la bagatelle, elles auroient, comme les hommes, de grands ſentimens & des vertus héroïques ; elles s'occupent trop de petites choſes ; ces objets frivoles épuiſent toute l'activité de leur ame. L'épouſe de *Phocion* diſoit à ceux qui lui reprochoient la ſimplicité de ſes habits, que les belles actions de ſon mari lui ſervoient de parures.

Quelque réſervé qu'on ſoit, & quelque empire qu'on ait ſur les mouvemens

(a) *Facile omnes cùm valemus recta conſilia ægrotis damus.* Ter.

mens de ſon cœur, on ſe laiſſe gouverner par une femme habile, quand elle s'eſt apperçûë qu'on l'aime. *Diogéne* appelloit les femmes qui ſervent aux plaiſir des Princes, les Reines des Rois, parce qu'elles font ce qu'elles veulent, & qu'elles obtiennent d'eux ce qu'elles demandent.

Les hommes meſurent leurs beſoins à leurs cupiditez, plûtôt qu'à la néceſſité, s'ils vouloient ſe borner, ils trouveroient que mille choſes ſont ſurperfluës, dont ils ne croyent pas pouvoir ſe paſſer. Les *Samnites* vaincus par *Marius*, vinrent lui offrir de grands préſens, ils le trouvérent occupé à faire cuire des râves pour ſon dîné; il ne voulut point recevoir ce qu'ils lui offroient: „ un homme, „ *leur dit-il*, qui ſe contente de ſi peu „ de choſes, n'a pas grand beſoin de „ vôtre or, ni de vôtre argent.

Sans faire tant d'apprêts,
La vertu ſe contente, & vit à peu de fraix.

Il faut avoir du diſcernement pour démêler la véritable valeur de la fauſſe. C'eſt être étourdi plûtôt que brave, que de s'expoſer au péril ſans néceſſité. *D'Alviane*, Général de l'Armée des *Venitiens*, étant mort; pour repor-

ter ſon corps à *Veniſe*, il faloit paſſer ſur les terres des ennemis de la République. Les plus prudens vouloient qu'on demandât un paſſeport ; *Trivulce* s'y oppoſa, aimant mieux s'expoſer à donner bataille, pour paſſer à force ouverte, „ parce qu'il n'étoit pas con-„ venable, *diſoit-il*, que celui qui „ pendant ſa vie n'avoit jamais eu „ peur de ſes ennemis, montrât de la „ crainte après ſa mort : cette bravoure tient trop du fanfaron, il ne faloit pas raiſonner du mort comme du vivant.

Les hommes ont un ſecret panchant à paroître habiles dans les choſes qu'ils ne ſont point obligez de ſavoir. *Céſar* décrit fort au long dans ſes *Commentaires* toutes les inventions & toutes les machines dont il ſe ſervit pour faire un pont ſur le *Rhin*, & ne dit que deux mots de ſes exploits militaires ; il eſt vrai que ſes actions en diſent aſſez.

On eſt digne de la gloire quand on n'envie point celle des autres, & qu'on ne ſe met point en état de la leur dérober. Le Prince de *Galles* encore fort jeune, conduiſoit l'avantgarde à la bataille de *Créci* ; il avoit ſur les bras les meilleures troupes de l'Armée ennemie ;

nemie : les Seigneurs qui l'accompagnoient, prierent *Edouard* ſon pére, de venir promptement à ſon ſecours ; il n'en voulut rien faire, diſant que ce ſeroit lui ôter l'honneur de la victoire ; car on n'auroit pas manqué de dire, que tout étoit perdu, s'il ne fût venu ſecourir & dégager ſon fils.

La crainte du deshonneur fait plus d'impreſſion ſur l'eſprit des grands hommes, que la crainte de la mort ; quand on a mené une vie irréprochable, on aime mieux mourir que de ſurvivre à ſa gloire. *Curion*, Lieutenant de l'Armée de *Céſar*, fut battu dans une rencontre ; ſes troupes furent taillées en piéces : un Colonel de Cavalerie pria *Curion* de ſe ſauver avec ce qui lui reſtoit de troupes, lui promettant de ne le point abandonner ; il n'en voulut rien faire, & dit qu'il ne ſe trouveroit point en la préſence de *Céſar*, aprés la défaite de ſon Armée ; il aima mieux mourir en combattant.

L'appréhenſion & la prévoyance de l'avenir, ſont des qualitez auſſi néceſſaires pour la conduite de la vie, que le courage, le mépris de la mort, & la force héroïque dans les combats.

(*a*) Tandis que la Fortune nous rit, il faut prévoir ce que nous ferions, ſi elle nous tournoit le dos; dans le tems qu'elle nous flate davantage, il faut nous apprivoiſer à ſes diſgraces, & à ſes caprices.

Les paſſions exceſſives ceſſent d'ordinaire après avoir été ſatisfaites, ou du moins elles changent d'objet.

Il n'y a rien de plus dangereux dans le commerce du monde, qu'un ami qui ne parle pas ſincérement.

Les bons Princes ne ſongent qu'au bien de leurs Etats; ils s'appliquent à rendre leurs Sujets heureux; ils ſont contens, pourvû que leurs Peuples le ſoient. *Trajan* diſoit au Préfet du Prétoire, en lui donnant l'épée: „ Prenez cette épée, & quand je „ vous commanderai des choſes uti- „ les à tout le monde, ſervez-vous- „ en pour me ſeconder; mais ſer- „ vez-vous-en contre moi, ſi je vous „ commande des choſes contre le „ bien public.

On n'eſt pas digne de régner, quand on ne veut pas ſouffrir les fatigues qui ſont attachées à la Royauté. *Demetrius* re-

(*a*) *Cum ſecunda res ſunt maximè meditari ſecum oportet quo pacto adverſam fortunam ferant.* Ter.

recevoit tous les placets qu'on lui préſentoit; mais comme il n'aimoit pas à ſe gêner, il les jettoit ſans les lire; ſes Sujets indignez de ce qu'il ne vouloit pas leur rendre juſtice, ſe révoltérent, & ſe donnérent à *Pyrrhus*.

Auguſte écoutoit les plaintes de tout le monde, & prenoit la peine d'éxaminer toutes les affaires de conſéquence; quand il étoit incommodé, il ſe mettoit dans ſa litiére, ne pouvant ſe tenir ſur ſon Trône.

Philippe de *Macedoine* étant un jour fort embarraſſé d'affaires, ne voulut point juger le procès d'une Dame, & pour ſe diſculper, il lui diſoit qu'il n'avoit pas le loiſir: *Si vous voulez vous repoſer*, lui dit-elle, *renoncez donc à la Royauté*. Ces paroles le touchérent, il termina ſon affaire ſur le champ.

(*a*) On oublie aiſément les ſervices paſſez, quand ceux qui nous les ont rendus ne ſont plus en état de nous en rendre. Les *Guiſes* avoient été tout-puiſſans ſous *François II.*, cependant ils ne firent aucun honneur à ſa ſépulture, & ne ſe mirent point en peine de

(*a*) *Quis in adverſis beneficiorum ſervat memoriam, aut quis ullam calamitoſis deberi putat gratiam aut quando fortuna non mutat facem?* Vell. Paterc.

conduire ſon corps à *S. Denis*: on attacha un billet au drap mortuaire avec ces piquantes paroles, *où eſt Tannegui du Chatel, mais il étoit François?* Ce ſanglant reproche ne les émut point; ils aimérent mieux qu'on les accuſât d'ingratitude à l'égard du Prince mort, dont ils avoient reçû tant de bienfaits, que de s'expoſer au hazard de gâter leurs affaires en s'abſentant pour quelques jours. *Du Chatel*, Chambellan de *Charles VII.*, en avoit uſé tout autrement; il avoit tué le Duc de *Bourgogne* par l'ordre de ce Prince, qui l'abandonna, lors que la Paix fut concluë à *Arras*. *Du Chatel* ſe réfugia dans ſon païs; mais ſi-tôt qu'il eut appris la mort de *Charles*, ſans ſe ſouvenir de l'injuſtice qu'il lui avoit faite, il accourut du fond de la *Baſſe-Bretagne*, & vint dans le *Berri*, où le Roi étoit décéde; il dépenſa cent ſoixante huit mille francs pour ſes obſéques. C'eſt avoir une reconnoiſſance héroïque que de rendre de bons offices aux gens, dont on n'eſpére rien, après même en avoir été maltraité.

L'ingratitude eſt un vice ſi bas & ſi deshonorant, que pour punir des ingrats, il ſuffit de les abandonner à leur ma-

malignité, ſans ſe ſoucier d'en prendre vangeance. On conſeilloit à un Prince de châtier ſes Sujets, qui après avoir reçû mille bienfaits, ſe déchaïnoient par tout contre lui, & avoient voulu le rendre ridicule dans des jeux publics; les Courtiſans de ce Prince vouloient qu'il en fît une puntion éxemplaire: *ils feroient bien pis*, leur dit-il d'un air tranquile, *ſi je les maltraitois, & ſi je leur donnois ſujet de ſe plaindre*,

De quelque part que viennent les avis, il faut en profiter quand ils ſont utiles, ſans éxaminer le caractére de la perſonne qui les donne. *Alphonſe* avoit un fou à ſa Cour, qui écrivoit ſur ſes tablettes, toutes les folies que les Courtiſans faiſoient chaque jour. Le Roi voulut un jour lire ce qui étoit écrit dans ces tablettes, & fut fort ſurpris de voir ſon nom à la tête des autres, parce qu'il avoit donné dix mille écus à un *More* pour aller en *Barbarie* acheter des chevaux. *Pourquoi m'as-tu mis*, dit le Roi, *dans ce catalogue, quelle folie ai-je faite?* „ Vous „ vous êtes fié, Sire, *repartit le fou* „ à un homme qui n'a ni foi, ni loi; „ il emportera vôtre argent, & ne re„ tournera plus: *Mais s'il retourne*,

repliqua le Roi, *que diras-tu?* „ J'ef-
„ facerai vôtre nom de mes tablettes,
„ & j'y mettrai le ſien.

Les Princes ne ſauroient prendre trop de précautions avant que de donner leurs ordres, qui ont ſouvent de fâcheuſes conſéquences, & qui font des maux irréparables, quand ceux qui les donnent agiſſent par les mouvemens de quelque paſſion. *Sopater* avoit la réputation d'être le plus habile Philoſophe de ſon tems; l'Empereur *Conſtantin* l'eſtimoit tellement, qu'il le faiſoit aſſeoir à ſa droite dans les ſpectacles; cette grande faveur donnoit de la jalouſie à *Ablavius*, quoi qu'il fût premier Miniſtre & Favori. Je ne ſai par quel malheur les Vaiſſeaux qui apportoient le bled d'*Alexandrie* à *Conſtantinople*, tardoient à venir: la famine commençoit à ſe mettre dans la Ville, le peuple murmuroit: on cria en plein théatre à *Conſtantin*, que l'ingrat *Sopater* arrêtoit les vents par ſon art magique. L'Empereur ſans délibérer davantage, & ſans éxaminer la choſe, lui fit ſur le champ trancher la tête, quoi que ce pauvre Philoſophe fût apparemment innocent du crime dont on l'accuſoit ſur de très foibles conjectures.

On

(*a*) On ne fait pas toûjours ſon devoir, quand on veut vivre à ſa volonté, & ne ſuivre que ſon caprice.

Celui qui oublie ſouvent ce qu'il eſt obligé de faire, perd à la fin la volonté de s'en aquiter.

Guſtave diſoit, qu'il eſtimoit heureux ceux qui mouroient en faiſant leurs charges.

Rien ne captive tant l'eſprit qu'un préſent fait d'une maniére obligeante, comme rien ne rebute davantage qu'un préſent fait d'un air grondeur & rebutant. Souvent on deſoblige les gens en leur accordant ce qu'ils demandent, parce qu'on le fait de mauvaiſe grace; un refus bien aſſaiſonné, adoucit le chagrin qu'on ſent naturellement de ne pas obtenir ce qu'on ſouhaite.

Les Princes qui ſont élevez par leur rang au deſſus du reſte des hommes, doivent l'être auſſi par leurs ſentimens; ils tombent dans le mépris quand ils en ont de bas & de rampans, & qu'ils les laiſſent remarquer. Un Roi à qui l'on vint dire que le feu avoit brûlé ſon Palais, demanda ſi la cave au vin avoit été ſauvée; le courrier dit

(*a*) *Quien haze lo que quiere, no haze lo que deve.*

qu'oui, mais que tout le reſte avoit été dévoré par les flames: *Nous n'avons rien perdu*, dit-il, *puis que le bon vin demeure*. Que ces ſentimens ſont indignes d'un Prince!

Le caprice des hommes va juſqu'à ſe faire honneur de certaines vices; un homme ne croit point ſe deshonorer en avouant qu'il eſt galant, qu'il aime à ſe vanger, & à faire bonne chére. Il eſt de certains vices bas & deshonorans, qui donnent un ridicule dans le monde: on eſt convenu qu'il faut en éviter le blâme, ſi l'on veut avoir quelque réputation; l'avarice eſt de ce nombre. Un Duc de là les Monts, donnoit tous les jours audience, non pas par le zéle qu'il eût de rendre la juſtice à ſes Sujets, mais pour recevoir les préſens qu'ils portoient aux Juges ordinaires, il ne rougiſſoit point de prendre d'un païſan deux ou trois écus. Quelle indignité!

Ce n'eſt point par un attachement ſincére pour la perſonne du Prince, que les Courtiſans lui font la cour avec tant d'application; ils n'ont en vûë que leur établiſſement; ils enragent ſouvent dans l'ame contre celui qu'ils font ſemblant d'adorer. *Alphonſe* comparoit les Courtiſans à des oiſeaux de proye,

proy, qui s'envolent quand ils ont attrapé quelque choſe. Ainſi les Courtiſans ne ſont aſſidus auprès des Princes, que pour en avoir des Charges, ils ſe retirent quand ils ont obtenu ce qu'ils ſouhaitent.

Ce ne ſont pas toûjours ceux qui rendent de plus importans ſervices à l'Etat, qui ſont mieux récompenſez: les actions les plus innocentes & les plus héroïques, ſont quelquefois regardées comme des crimes, par les mauvais tours que les perſonnes jalouſes y donnent. *Miltiade* pourrit en priſon, après avoir rendu *Athénes* maîtreſſe de la *Gréce*. Le vieux *Scipion* pour avoir pris un peu d'argent, fut réduit à finir ſes jours dans un pauvre village *Thémiſtocle* fut contraint de ſe réfugier chez le Roi de *Perſe* ſon ennemi. Le jeune *Scipion* fut aſſaſſiné dans ſon lit, après avoir renverſé *Carthage*. Le Connétable de *Bourbon* ſe jetta entre les bras de *Charles V.* & des *Eſpagnols*, & fit bien du mal à la *France*, après l'avoir ſi bien ſervie: la cabale de ſes envieux le rendit ſuſpect à la Cour; il ne pût réſiſter au chagrin de ſe voir ſi mal traité, après s'être ſacrifié mille fois pour ſa Patrie.

Le monde eſt plein de gens qui ſe ré-

réjouïſſent du malheur des autres, quand ils eſpérent en profiter. Un certain faiſeur de biéres ſouhaitoit que pluſieurs perſonnes mouruſſent, pour avoir plus de prâtique. Ce ſentiment eſt fort vilain : on le remarque cependant dans des hommes d'un grand merite & d'un grand caractére ; ils ne ſont pas trop fachez de la mort des autres, quand ils y trouvent leur compte.

Il eſt ridicule de reprocher un bien-fait, ou d'en parler trop ſouvent. C'eſt une perſécution cruelle que d'entendre les gens raconter les ſervices qu'ils nous ont rendus. Je ſerois aſſez de l'humeur de celui qui ayant été ſauvé par ſon ami de la proſcription du Triumvirat, laſſé du reproche continuel qu'il lui en faiſoit, aima mieux ſe remettre entre les mains de Céſar.

(a) L'émulation aiguiſe l'eſprit ; l'envie, l'admiration, inſpirent quelquefois des ſentimens héroïques aux perſonnes les plus indoléntes.

Les gens qui ſe défient de leurs forces, ſe ſervent de ruſes & de fineſſes : ceux

(a) *Alit æmulatio ingenia : & nunc invidia, nunc admiratio incitationem accendit.*

ceux qui ont du courage n'ont point recours à de lâches artifices, parce qu'ils se confient assez en eux-mêmes.

Il faut protéger les peuples; Dieu leur a donné des bras pour gagner leur vie, plûtôt que pour se défendre contre la violence des Grands.

La pauvreté est un grand obstacle à la vertu. Un Magistrat pauvre doit avoir l'ame bien grande, pour ne pas succomber à l'amour de ses intérêts.

Les personnes de basse naissance ne sont guéres propres aux grands Emplois; ils ont toûjours dans l'ame je ne sai quoi de rampant, qui se sent de la bassesse de leur origine.

Il faut songer à bien vivre, sans se soucier de vivre long-tems.

POurquoi s'affliger de ce que nôtre vie est si courte? C'est une pareille foiie de regretter que nous ne serons pas au monde d'ici à cent ans, que de ce que nous n'y étions pas il y a cent ans.

L'indulgence qu'on a pour les enfans dans l'âge le plus tendre, les apprivoise aux plus grands desordres: il est trop tard de remédier aux vices qui

se

ſe ſont fortifiez par le tems & par l'habitude. Une mére ſe divertit quelquefois à voir un enfant tordre le cou à un poulet, bleſſer un chien, ou un chat, battre un païſan, ou un laquais qui ne ſe défend point, tromper ſes compagnons par des malices ingénieuſes; ces fautes qui paroiſſent légéres, ſont les commencemens de la cruauté, de la tyrannie, de la trahiſon. L'infamie du larcin ne dépend pas de la différence des écus aux épingles: un homme qui trompe pour des épingles, trompera pour des écus.

Pourquoi eſtimons nous davantage un homme à cauſe de ſon train, de ſon palais, de ſes équipages, du grand nombre de domeſtiques qui le ſuivent? Tout cela eſt hors de lui & ne contribuë rien à ſon mérite perſonnel. Nous raiſonnons plus juſte ſur les bêtes, que ſur les hommes. On eſtime un cheval à cauſe qu'il eſt vigoureux, non pas à cauſe de ſon harnois; on ne demande que la vîteſſe dans le lévrier; on achéte fort cher un oiſeau à cauſe de ſon chant, ou des uſages à quoi il eſt propre, non pas à cauſe de ſes longes, ou de ſes ſonnettes.

On ne devient maître de ſes paſſions que par la patience & par la peine qu'on

qu'on prend à en réprimer les saillies. *Socrate* avoit deux femmes fort bizarres & fort grondeuses; ses amis lui demandoient pourquoi il gardoit chez lui des personnes de si mauvaise humeur: „ C'est pour m'accoûtumer, „ *leur répondit-il*, à souffrir les extravagances de tout le monde; leurs „ plaintes éternelles, & leurs reproches m'inspirent la patience dont „ j'ai besoin en public; le commerce „ que j'ai avec deux femmes si difficiles & si hautaines, fait que je ne „ trouve personne d'incommode.

Rien ne fait mieux connoître le ridicule de l'amour-propre que l'empressement qu'on a pour les louanges; il faut avoir le goût bien dépravé pour trouver bon l'encens que des flateurs gagez, ou des personnes peu sinceres, vous jettent. *Jean XXIII* disoit après son élevation: „ Je suis assez persuadé que je ne mérite point les éloges „ qu'on me donne, cependant ils me „ font plaisir, ces applaudissemens „ ne sont pas des marques de ma vertu & de mon mérite, mais ils flatent „ mon ambition. *Julien* l'Apostat raisonnoit mieux que ce Pape: ses Courtisans le louoient un jour du zéle qu'il avoit pour la Justice: *Ces louanges*

me

me flateroient, leur dit-il, *ſi ceux qui me les donnent, oſoient me blâmer quand je fais des actions blamables.*

Les mauvais Princes pendant leur vie, ſont applaudis & careſſez comme les bons; leurs Sujets leur rendent les mêmes reſpects; s'ils ne les offenſent pas, ce n'eſt nullement une preuve qu'ils ſoient bien intentionnez; leur élévation les ſépare du reſte des hommes, on eſt accablé de leur puiſſance, les adorations qu'on a pour eux regardent plûtôt leur fortune que leur perſonne.

Il eſt ſi aiſé de vivre content, cependant, tous les hommes diſent qu'ils ſont malheureux:(a) de toutes les conditions du monde, il n'y a que la leur qui leur déplaît, ils croyent tous avoir mal pris leur parti; & qu'ils ſeroient plus heureux, s'ils s'étoient tournez d'un autre côté: l'épée charme un homme de robe; il fait des ſiéges & gagne des batailles dans ſon cabinet, au lieu d'étudier le Code ou le Digeſte; il ſe repréſente à ſon imagination tout couvert des lauriers qu'il auroient moiſſonnez, s'il eût pris le parti des armes. Un Guerrier accablé de fatigues ſoûpire

(a) *Ea plerique ingenia ſumus; omnes noſtri naſci poenitet.*

pire après le repos des gens de robe, & cette vie indolente du Barreau. Peut-être qu'il n'y a pas dans le monde un homme qui ſoit pleinement ſatisfait de ce qu'il eſt, de ce qu'il a. Ceux qui poſſédent un bien médiocre, penſent à doubler leur revenu; & ſans ſonger pour qui ils entaſſent, ils n'oſent jouïr de ce qu'ils ont. Une Charge qu'on a éxercée vingt ans avec honneur, commence à déplaire, il faut en acheter une autre plus conſidérable, & s'endetter ſans eſpérance de pouvoir jamais être à ſon aiſe. Ceux qui veulent vivre contens, ne doivent point conſulter leur ambition. Les beſoins de la République firent qu'on pria *Dioclétien* de reprendre l'Empire: *Vous n'entreprendriez pas*, leur dit-il, *de me le perſuader, ſi vous aviez vû le bel ordre des arbres que j'ai moi-même plantez, & les beaux melons que j'ai ſemez.*

(a) La nature a fait tous les hommes égaux; voila pourquoi ils ſouffrent avec tant de peine la différence que la Fortune met entr'eux. Pour ſe dédommager de la contrainte qu'ils ſouffrent en cédant, ils cenſurent la conduite de ceux qui leur com-

(a) *Todos ſomos hijos de Adam y Eva, ſi no que nos diferencia la ſede.*

commandent ; ils veulent qu'on croye que s'ils leur ſont inférieurs en puiſſance, ils les ſurpaſſent en mérite, la peine qu'on ſent à obéïr, n'eſt pas une pure délicateſſe, elle eſt fondée ſur la nature ; les Supérieurs n'y font pas aſſez de réfléxions ; ils devroient tâcher d'adoucir, par des maniéres honnêtes & inſinuantes, les ordres qu'ils donnent, quand ils peuvent rebuter & chagriner ceux qui les reçoivent.

La condition de ceux qui gouvernent, eſt pour le moins autant à plaindre que celle de ceux qui obéïſſent ; s'ils font mal on ſe déchaîne ; s'ils font bien, la malice des hommes en diminuë ſouvent la gloire, & tâche de perſuader qu'on pourroit encore mieux faire.

Les maniéres hautaines & impérieuſes, ne ſont pas le meilleur moyen qu'on puiſſe prendre pour remédier à un deſordre établi : il faut tâcher de ramener doucement les eſprits, pour les apprivoiſer à leur devoir, ſans paſſer d'une extrémité à l'autre ; c'eſt à dire, qu'il ne faut pas que la ſévérité prenne trop bruſquement la place de l'indulgence & de la facilité.

Un Chef qui a du mérite, & qui ſait commander, obtient ſans peine tout

tout ce qu'il veut de ceux qui lui obeïſſent; il peut les mettre à telle épreuve qu'il voudra, & compter ſur leur docilité. Les Soldats de *Céſar* ne s'amuſérent point à piller le camp de *Pompée* après l'avoir forcé; il leur dit ſeulement, qu'il ne faloit pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion de mettre fin à leurs travaux; & qu'il faloit ſuivre *Pompée* qui avoit pris la fuite; il les trouva prêts à faire tout ce qu'il voulut, quoi qu'il y eût dans le camp de *Pompée* des richeſſes immenſes, & qu'on vît par tout des buffets remplis de vaiſſelle d'or & d'argent. La bonté que *Céſar* témoignoit à ſes Soldats, lui avoit aquis leur eſtime, & pour ainſi dire leur tendreſſe. Il les inſtruiſoit comme un maître d'eſcrime qui apprend de jeunes gens à faire des armes, en leur montrant quel pied il faloit avancer ou reculer, la maniére de lancer le javeloit, & comment il faloit ſe ſervir du bouclier.

Etre ſage & heureux n'eſt pas toûjours la même choſe; cependant, le meilleur moyen qu'on puiſſe prendre pour n'être pas malheureux, c'eſt de ſuivre les voyes, que la Prudence & la Raiſon enſeignent.

On ſe repent ſouvent à loiſir de ce

que

que la paſſion a fait faire avec trop de précipitation, on ne ſe repent jamais de ce que l'on fait par des conſidérations raiſonnables.

Ceux qui ne ſont point d'une affaire, tâchent de la ruiner, pour faire croire qu'ils ſont néceſſaires, par la même raiſon ils ſont au déſeſpoir quand les autres réüſſiſſent ſans leur ſecours. Parler beaucoup n'eſt pas une marque de grand ſens, ni une voye bien ſûre pour ſe faire eſtimer, les plus habiles écoutent, & laiſſent parler les autres. On demandoit un jour à *Alphonſe*, pourquoi les petits génies étoient naturellement de grands parleurs, & pourquoi les vrais Sages aimoient à garder le ſilence: „Les gens „d'un eſprit médiocre, *répondit ce „Prince*, cherchent à ſe dédommager, „en faiſant accroire au monde qu'ils „en ont beaucoup; voila pourquoi ils „ont tant d'empreſſement de ſe produire; les vrais Sages ſe contentent „du témoignage de leur conſcience; „les uns font tout pour l'oſtentation, „les autres raménent tout à eux-mêmes.

Pour n'être jamais trompé, il faut toûjours faire ce que l'on doît & ce que l'on peut, ſans ſe promettre rien

des

des événemens. Cependant, l'injuſtice des hommes eſt telle qu'ils ne jugent d'une action que par le ſuccès. C'eſt ce qu'un bel Eſprit a exprimé d'une maniére fort fine: ayons toute la bonne conduite qu'on peut avoir, ſi l'événement n'eſt pas heureux, la mauvaiſe fortune tient lieu de faute, & ne ſe juſtifie qu'auprès d'un petit nombre de gens.

Il eſt rare de vivre long-tems avec les mêmes perſonnes, & de les trouver toûjours agréables, parce qu'on n'eſt pas toûjours d'humeur à ſe gêner pour cacher ſes défauts, ſes foibleſſes, & ſes paſſions; cette connoiſſance détruit l'eſtime qu'on avoit de leur mérite; l'indifference ſuccéde à l'empreſſement qu'on avoit pour eux. C'eſt pour cela qu'on voit ſi peu de mariages bien aſſortis; on ſe dégoûte l'un de l'autre, par l'habitude qu'on a de ſe voir trop ſouvent. Un habile homme diſoit, que pour faire un bon mariage, il faloit que l'époux fût ſourd & l'épouſe aveugle, afin qu'elle ne pût voir les mauvais tours & les infidelitez de ſon mari; car comme les femmes ſont naturellement jalouſes, les moindres ſoupçons les gendarment, & excitent leurs plaintes & leurs reproches; mais

ſi les maris étoient ſourds, ils ſeroient délivrez de l'ennui d'entendre crier leurs épouſes.

Tout le monde ſe plaint des ingrats & de l'ingratitude, & perſonne ne ſonge à ſe corriger d'un vice ſi bas & ſi infame. Les hommes perdent facilement la mémoire des bienfaits ; lors qu'ils en ſont accablez, le deſir d'en avoir de plus grands les rend ingrats.

Pluſieurs ont de fort bons ſentimens dans le tems qu'on les oblige, mais leur naturel les emporte ; ils oublient aiſément ce qu'ils doivent aux autres, parce qu'ils ne s'attachent qu'à eux-mêmes.

(*a*) *Terence* a dit qu'on gagne l'amitié des gens en leur faiſant du bien, ou par la complaiſance qu'on a pour eux, & qu'on la perd en leur diſant la vérité. Il me ſemble que ce n'eſt pas tant la vérité qui les bleſſe, que la maniére aigre & déſobligeante, avec laquelle on la dit. Les mêmes choſes prononcées d'un air inſinuant, ou impérieux adouciſſent, ou révoltent ceux à qui elles s'adreſſent.

Il eſt honteux & aſſez ordinaire d'enſévelir

(*a*) *Obſequium amicos, veritas odium parit.* Andria.

ſevelir les amitiez dans les mêmes tombeaux où l'on renferme les amis.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que de certaines gens ſont toûjours accompagnez de petits chiens, de ſinges, de *Mores*; c'eſt qu'ils ſe défient d'eux-mêmes, & qu'ils ne ſavent que dire: ces ſortes de choſes fourniſſent la matiére de leurs entretiens, qui deviennent fort fatigans, après le premier quart-d'heure; s'ils ont de la voix, ou quelque teinture de Muſique, ils chantent pendant toute la converſation, parce qu'ils ne ſauroient parler, & qu'il eſt déſagréable d'être hors d'œuvre, & de ne faire aucun rôle. *Alcibiade* qui aimoit les plaiſirs exquis banniſſoit la Muſique des tables, de peur qu'elle ne troublât la douceur de la converſation, il diſoit que ceux qui faiſoient venir des Chantres & des Muſiciens aux repas qu'ils donnoient, n'avoient rien de bon à dire pour réjoüir les conviez.

On ne mérite les louanges, que quand on a les vertus qui conviennent à ſon état & à ſa profeſſion: ce ſeroit ſe moquer d'un Médecin de lui dire qu'il eſt beau & bien fait, qu'il a de grandes richeſſes, qu'il danſe, & qu'il chante bien, qu'il joüe proprement à la paume; il n'eſt digne que de mépris,

s'il eſt ignorant dans ſon Art. Quelque belles qualitez qu'ait un Prince, il n'aquérera jamais de gloire, s'il gouverne mal ſon Royaume.

Les Princes ſe décrient quand ils ne ſont pas libéraux, mais il faut que leur libéralité ſoit raiſonnable & proportoinnée au mérite & aux ſervices: il faut qu'ils donnent avec métode & à propos, qu'ils diſtinguent les honnêtes gens d'avec les flateurs, ou les perſonnes inutiles. Un Courtiſan avide & prodigue demandoit tous les jours de nouveaux bienfaits à un Prince; mais il lui répondît fort ſagement, *ſi je continuë à vous donner, je deviendrai pauvre, & je ne vous enrichirai point, puis que vous diſſipez tout ce qu'on vous donne.*

On perd bientôt ſon autorité, quand on manque de fermeté; les Princes timides & qui ont trop de ménagemens, trouvent rarement leurs ſujets dociles. *Charles IX.* haranguant le Parlement qui refuſoit de vérifier quelques Edits, dit d'un ton fort fier, *c'eſt à vous à obéir à mes Ordonnances, car je ſai mieux que vous ce qui eſt utile à mon Royaume.* Il étoit encore fort jeune quand il parloit de la ſorte devant ces illuſtres Senateurs.

Des

Des gens qui ſe ſont abandonnez à leur peur ne peuvent être ranimez que par quelque choſe de fort piquant, ou par l'image de quelque grande confuſion. Mr. de *Guiſe* voyant des Gendarmes qui faiſoient mal leur devoir, & qui fuyoient devant l'ennemi, s'écria, *ah! Gendarmes de* France, *laiſſez le Pique & prenez la Quenouille!* cette parole & ces reproches les ramenérent au combat.

(*a*) Pour ſavoir parfaitement ce que les gens ont dans l'ame, il faut les ſonder dans le tems qu'ils ſont chagrins, ou que quelque choſe leur fait plaiſir. La joye & la douleur font parler; on eſt plus maître de ſoi, quand on eſt tranquile & ſans paſſion.

Les gens d'épée pour l'ordinaire mépriſent les Savans, ils croyent que la Science & le courage ſe trouvent rarement enſemble: ce ſentiment eſt injuſte, on a vû dans tous les ſiécles des Héros fort curieux des belles Lettres, & des Savans auſſi intrépides que les plus grands Capitaines. Sans parler d'*Alexandre*, de *Céſar*, de *Scipion*: *Socrate* étoit auſſi brave que ſavant; ce

(*a*) *Si ſecretos quieres ſaber, buſca los en el peſar con el plazer.*

fut lui qui entre tant de vaillans hommes de l'Armée courut le premier au secours d'*Alcibiade*, accablé d'une foule d'ennemis, & le retira de la presse. Dans une autre battaille, il releva *Xenophon* abattu de son cheval. Une autre fois il eut la hardiesse d'arracher *Théramene* des mains des trente tyrans qui le faisoient conduire à la mort par leurs satellites à la vûë du peuple d'*Athénes*, touché & indigné d'un si pitoyable spectacle.

Les Grands sont accoûtumez à faire toûjours tout ce qu'ils souhaitent, & à voir tout le monde aller au devant de leurs volontez, ils s'abandonnent à de furieux emportemens, pour peu qu'on les contrarie. *Valentinien* se mit tellement en colére contre quelques-uns de ses Sujets qui s'étoient révoltez, & il leur reprocha cette perfidie avec tant de chaleur, qu'il se rompit une veine par la violence de cette action: il tomba entre les mains de ses Officiers, jettant le sang par la bouche, & mourut quelques heures après.

Les hommes genereux ne doivent jamais être ni confidens, ni complices d'une lâche action. Le Duc de *Guise* eût tort de vouloir bien entrer dans la confidence du poison qu'on donna à

Gen-

Gennare tout malheureux qu'il étoit, & quoi qu'il méritât la mort. Cette maniére de punir un miſérable étoit trop baſſe pour un homme du caractére du Duc de *Guiſe*.

De quoi n'eſt point capable une honnête femme, qui a un amour tendre & ſincére pour ſon époux ? Durant le régne de *Veſpaſien* il y eut de grands troubles dans les *Gaules*, *Julius Sabinus* étoit à la tête des revoltez, il fut pris après la défaite des *Gaulois* : on vouloit le faire mourir, il s'echapa, ſe cacha dans une caverne, & fit ſemer le bruit de ſa mort ; deux affranchis avertirent ſécrettement *Eponine* ſon épouſe du lieu où il étoit : elle s'enferma avec ſon mari dans cette caverne : elle y eut pluſieurs enfans pendant neuf ans qu'elle y fut. La choſe éclata, ils furent pris & menez à *Rome* ; *Eponine* ne pouvoit ſe conſoler du malheur de ſon mari ; elle préſentoit à l'Empereur ſes enfans qu'elle avoit eus en priſon ; *voila*, lui diſoit-elle, *ce que j'ai nourri moi-même, afin d'avoir plus de gens qui puſſent vous prier d'avoir pitié de nos malheurs. Veſpaſien* fut inexorable, il fit mourir *Sabinus*, & ne fut nullement attendri des larmes & de la douleur d'*Eponine*. Les

Rois qui ne veulent jamais pardonner, ne méritent pas d'être Rois, on les regarde comme des tyrans.

Un homme qui ne garde pas la fidélité qu'il doit à ſon Prince légitime, eſt à tous momens expoſé à de terribles mortifications. *Charles V.* ordonna au Marquis de *Villane* de loger chez lui le Connétable de *Bourbon* qui s'étoit révolté contre la *France*, pour ſuivre le parti de l'Empereur : le Marquis lui dit qu'il le feroit, puis qu'il le lui ordonnoit ; mais qu'il ne trouvât pas mauvais qu'il mit le feu à ſa maiſon, après que le Connétable en ſeroit ſorti ; *car*, ajoûta-t-il, *je ne veux pas qu'il me ſoit reproché, que ma maiſon a ſervi de retraite à un traître & à un infidele à ſon Roi.*

Celui qui offenſe eſt le premier à haïr, à cauſe du mal qu'il fait aux autres, il faut ajoûter qu'il ne leur pardonne jamais de bonne foi.

On a du mépris ou de l'eſtime pour les hommes, autant qu'ils ont de malheur ou de bonne fortune. C'eſt en mal juger, il ne faut les eſtimer que pour leur mérite perſonnel.

Il eſt plus difficile de ſe bien gouverner durant une grande proſpérité, que dans l'adverſité ; la proſpérité nous en-

endort, & nous rend oiſifs; la néceſſité nous réveille & nous fait chercher les moïens de nous remettre.

C'eſt une injuſtice commune à tous les hommes de crier toûjours contre les malheureux; comme s'ils n'étoient pas déja aſſez accablez de leur mauvaiſe fortune, on les accable encore de continuels reproches, qui ſont ſouvent très injuſtes & très mal fondez.

Les Princes autoriſent les déſordres, quand ils n'en font que rire, au lieu de les punir ſevérement. Un des Capitaines de *Louis XI.* avoit pillé pendant les guerres beaucoup de Calices dans les Egliſes, & des perles, dont il s'étoit fait un riche collier. Des Courtiſans voulant manier ce collier en la préſence du Roi, *ah! n'y touchez pas*, leur dit-il, *vous ſeriez excommuniez, ce ſont des choſes ſacrées!*

Rien ne marque davantage la foibleſſe de l'homme que la fierté & l'inſolence qu'il témoigne dans l'excès de ſa bonne fortune. *Valerien*, Empereur des *Romains*, fut vaincu par *Sapor*, Roi des *Perſes*; cette victoire l'enfla tellement, qu'il ne gardoit nulle bienſéance avec *Valerien*, qui tomba vif entre ſes mains; il ſe ſervoit de ſon dos,

comme d'un marche-pied pour monter à cheval. Ce faſte étoit ridicule, & deshonoroit ſa victoire.

Il y a des Princes qui paroiſſent inſupportables tandis qu'ils régnent : on les regrette après leur mort, parce que leur ſucceſſeur eſt encore plus cruel & plus inſupportable. Les *Romains* maſſacroient leurs Empereurs, pour ſe délivrer de leur tyrannie, & ils tomboient ſous une ſervitude encore plus rude.

Il y a bien des Gouverneurs de Province de l'humeur de *Varus Quintilius*, ils regardent leur emploi comme un moyen infaillible de s'enrichir & de ſe dédommager des dépenſes qu'ils ont faites au ſervice du Prince. *Quintilius* fut fait Gouverneur de *Syrie* : (a) cette Province étoit fort riche quand il y entra, & il étoit fort pauvre ; mais quand il quitta ce Gouvernement il étoit fort riche, & laiſſa la Province dénuée de tout. Il reſſembloit un peu à ce Gouverneur de la *Lorraine*, qui diſoit, *j'ai vexé le* Lorrain, *mais c'étoit pour le ſervice du Roi* ; cependant, il en ti-

ra

(a) Varus Quintilius Syriam *divitem pauper ingreſſus eſt, dives pauperem reliquit.* Vell. Pat.

ra plus de deux millions, qui n'entrérent point dans les coffres du Prince.

Les Grands ne doivent point abuſer de leur puiſſance pour commettre des injuſtices, & pour opprimer les peuples qui ſont accablez du poids de leur grandeur.

On a vû des Princes, qui pour conſerver leur argent, ont perdu leur argent & leurs Etats : ceux qui l'employent à regret, en dépenſent ſouvent plus que les autres & plus inutilement, parce qu'ils le font trop tard, & quand ils n'ont plus de reſſource. C'eſt ce reproche qu'un grand Capitaine fit un jour à un Prince avare & trop paſſionné pour l'argent ; il venoit de perdre une Place importante, parce qu'il n'avoit pas voulu la munir des choſes néceſſaires : celui qui prit la place, y trouva de grands tréſors. *Si vous aviez voulu*, dit-il, *employer à faire des ſoldats la moitié de l'argent que vous me laiſſez, je n'aurois jamais pû prendre vôtre Ville.*

Les Princes qui aiment la gloire doivent être ſincéres en leurs paroles, fidéles à s'acquiter de leurs promeſſes ; s'ils y manquent, ils perdent leur réputation, & tombent dans le mépris.

Pour s'empêcher de faire des fautes, ils devroient être bien aiſes qu'on leur donnât de bons avis: ils ne ſauroient s'y réſoudre, ils croiroient que cette liberté diminueroit quelque choſe de leur autorité & du reſpect qui leur eſt dû: les remontrances quelque modeſtes qu'elles ſoient, les aigriſſent, & changent leur amitié en haine.

Parlerai-je, Monſieur, ſelon ma conſcience,
Ou comme auprès des Grands on le voit uſité?
Faut-il dire la vérité?
Ou bien uſer de complaiſance?

Je ne ſai ſi c'eſt une maxime bien ſûre que celle de celui qui diſoit que la liberté réſpectueuſe d'un homme de bien produit toûjours un bon effet ſur le cœur d'un Prince, qui ayant l'ame auſſi grande que ſa fortune, ſe ſoûmet avec joye à la Raiſon, auſſi-tôt qu'on la lui fait voir.

Si tous les hommes étoient à leur aiſe, on verroit bien moins de vertus héroïques, la néceſſité les anime, leur donne du courage, les rend ingénieux, pour ſe tirer de l'état malheureux où ils ſont: Un ſimple Soldat, pour ſes bel-

belles actions, devint favori de son Prince, qui le combla de biens, & de dignitez; depuis ce tems-là il s'exposoit moins hardiment au péril. Le Prince lui demanda qui l'avoit changé de la sorte: *Vous, Seigneur, en me tirant de la misére où j'étois, qui faisoit que je me soucios fort peu de la vie.* Les lâches font quelquefois d'aussi belles actions que les braves, ils prodiguent également leur vie, mais par des motifs différens: les uns, parce qu'ils sont malheureux, les autres, parce qu'ils aiment la gloire.

Le courage des hommes illustres redouble à l'approche du péril; ils surmontent, par leur générosité, la foiblesse de l'âge, & de leur compléxion. La nuit qui précéda la bataille de *Drèux*, le Connétable de *Montmorenci* fut fort tourmenté de la gravelle, & d'une colique néphretique: on ne croyoit nullement qu'il pût être en état d'agir le lendemain. Le Duc de *Guise* lui envoya donner le bon jour, & lui demander l'état de sa santé: *Je me porte bien*, répondit le Connétable, *une bataille est une excellente médecine, sur tout quand on la donne pour le service de Dieu & du Roi, & pour sauver la Religion & l'Etat.*

On n'eſt point touché des ſoûmiſſions d'un homme diſgracié, qui faiſoit le fier & l'inſolent durant ſa bonne fortune. Le Landgrave de *Heſſe*, après ſa défaite, fut pris lors qu'il s'enfuyoit à *Wittemberg*. Il avoit long tems inſulté à *Charles V.* qu'il ne daignoit pas appeller Empereur, ſe contentant de l'appeller par dériſion, *Charles de Gand*. Ce Landgrave changea bien de ton après ſon malheur; il commença ſon compliment par des paroles très-reſpectueuſes & très-ſoûmiſes, lors qu'on le préſenta à l'Empereur: *Très-puiſſant & très-debonnaire Empereur, puis qu'il a plû à la Fortune de me mettre entre vos mains. Bon*, lui répliqua l'Empereur en l'interrompant: *vous parlez à cette heure autrement que vous ne faiſiez, lors que vous trouviez bon de ne m'appeller que* Charles de Gand.

Le merite des Héros ſeroit achevé, s'ils avoient autant de prudence & de ſang froid, que d'intrépidité & de courage. Il ſemble que ces deux vertus ſe faſſent tort l'une à l'autre, & qu'elles demandent des diſpoſitions contraires. *Gaſton de Foix* avoit gagné la bataille, & une pleine victoire devant *Ravenne*, le Chevalier *Bayard* l'avoit prié de s'arrêter, pour rallier ſes gendarmes,

& de laiſſer à d'autres le ſoin de pourſuivre les fuyards ; mais deux compagnies *Eſpagnoles* venant à paſſer près de lui: ce Prince intrépride & bouillant dit à ceux qui l'accompagnoient, *qui m'aime me ſuive* ; & ſans regarder ſi on le ſuivoit, il ſe lance impétueuſement ſur les ennemis, les jambes de ſon cheval furent coupées, lequel tomba avec le Cavalier qui reçut quatorze coups dont il mourut. Il ſemble qu'il y ait une eſpéce de fatalité dans la vie & dans la mort des grands hommes.

La Cour eſt toûjours pleine de gens qui pour ſe rendre néceſſaîres donnent de faux avis aux Princes, & rempliſſent leurs eſprits de ſoupçons & d'inquiétudes ; les perſonnes de ce caractéres ſont les plus dangereux ennemis que puiſſent avoir les Grands, & ceux dont ils ſongent le moins à ſe défier, parce que leur malignité ſe cache ſous les dehors d'un faux zéle. Pendant les brouilleries de *Charles VII.* & de *Louïs XI.*, on fit accroire au Roi que ſon fils vouloit l'empoiſonner, ce pauvre Prince allarmé par ce diſcours, fut ſept jours ſans manger, & mourut miſérablement de la ſorte.

Il en coûte beaucoup pour être Héros, ceux qui aiment la gloire, doivent

vent ſe réſoudre à de grandes fatigues, il faut renoncer à la vie indolente & douce, quand on veut faire fortune, & aquérir une grande réputation. Que n'a point ſouffert *Alexandre* pour rendre ſon nom immortel? Dans quelle agitation *Céſar* a-t-il uſé ſa vie, avant que de parvenir à l'Empire? à peine peut-on égaler en courant la viteſſe de ſes victoires; après avoir dompté les *Gaulois*, il ſe mit aux trouſſes de *Pompée*, & ſe rendit maître de l'*Italie* en 18. jours, il vint ſe montrer à *Rome*, de *Rome* il vola juſqu'au fond de l'*Eſpagne*, où il dévora de grandes difficultez dans la guerre de *Petreius* & d'*Affranius*, auſſi-bien qu'au ſiége de *Marſeille*. De-là il paſſa dans la *Macedoine*, battit l'Armée *Romaine* à *Pharſale*, ſuivit *Pompée*, qui fuyoit en *Egypte*, *Céſar* la ſubjugua en peu de jours; d'*Egypte* il vint en *Syrie* & dans le Païs de *Pont*, où il battit *Pharnace*. Il paſſa en *Afrique*, il y défit *Scipion* & *Juba*, il rebrouſſa encore par l'*Italie*, pour aller en *Eſpagne*, c'eſt là qu'il acheva de vaincre, en triomphant des Enfans de *Pompée*.

Les hommes les plus ſauvages & les plus inhumains, ont toûjours quelque retour vers l'humanité; il faut

faut ſavoir les prendre pour les ramener à la compaſſion, en leur faiſant pitié, ou en leur donnant du plaiſir. Le Baron *des Adrets* étoit l'homme du monde le plus cruel & le plus féroce; pour ſe divertir, il obligeoit les priſonniers qu'il avoit pris en guerre, de ſe précipiter d'un lieu très élevé: un Soldat condamné à ſauter, ſauva ſa vie par une action qui tenoit plus du ridicule que de la préſence d'eſprit; il courut deux fois d'un bout de la plate-forme à l'autre, comme s'il eût eu deſſein de s'elancer; cependant, il s'arrêta tout court ſur le bord du précipice. *Des Adrets* indigné de ce qu'il avoit fruſtré ſon attente, lui dit d'un ton aigre, qu'il perdoit le tems, & qu'il ſuffiſoit d'avoir deux foit ſondé le gué. Le Soldat ſans s'étonner, lui répondit, qu'il le lui donnoit en quatre. Le Baron admira l'intrépidité d'un homme à qui l'approche de la mort n'étoit pas capable d'ôter la liberté d'eſprit néceſſaire à la raillerie, il lui permit de vivre.

On s'expoſe quelquefois à un danger manifeſte de tout perdre, parce qu'on croit que tout eſt perdu.

Les impoſtures ſont pour l'ordinaire auſſi funeſtes aux fourbes, qu'à ceux

ceux mêmes qu'ils trompent par leurs fourberies. On ne gagne ſouvent par ſes tromperies que la honte d'avoir fait une action tout à fait indigne du caractére d'un honnête homme. *Agéſilas* diſoit qu'il iroit punir les fourbes & les traîtres, juſques ſur les Autels des Dieux.

C'eſt à tort que les Princes ſe plaignent du déréglement de leurs Sujets, ils n'ont qu'à leur donner de bons exemples, pour les rendre vertueux & honnêtes-gens. Du tems de *Veſpaſien* tout l'Empire s'étoit abandonné à toutes ſortes d'excès; les débauches, le jeu, les feſtins, le luxe, cauſoient d'effroyables déſordres; les ſages Réglemens de l'Empereur, ni les Loix, n'avoient pû y remédier; le Prince guérit ce mal par ſa ſobriété, ſa retenuë, ſa modeſtie; d'abord les Courtiſans s'habillérent & vécurent comme le Prince; le Peuple s'accoûtuma inſenſiblement à vivre comme la Cour.

Quand un Prince s'imagine être condamné par le ſecret jugement de la conſcience des gens de bien, il entre contr'eux dans une furieuſe colére; ayant honte d'avouer ſes crimes, il entreprend de les défendre. Voila ce qui fait les Tyrans, & ce qui expoſe

poſe les gens de mérite à leurs emportemens & à leur haine.

S'il étoit poſſible, il ne faudroit fréquenter que de bons eſprits & d'habiles gens; leur entretien eſt une école, où l'on peut apprendre avec plaiſir ce qu'ils ont appris avec peine.

IL faut étudier, non pas pour apprendre ce que les autres ſavant; mais pour s'en ſervir mieux qu'ils ne font. Il n'eſt plus tems dans la vieilleſſe de ſe repentir d'avoir négligé les Sciences quand on étoit jeune. *Charles V.* entendant à *Gênes* un Orateur qui le haranguoit en Latin, eut de la peine à comprendre ce qu'on lui diſoit, il dit en ſortant qu'il payoit maintenant la peine de la négligence qu'il avoit euë dans ſa jeuneſſe.

Si les jeunes gens évitent le commerce des vieillards, c'eſt la faute de ceux-ci, ils ſont trop chagrins & trop impérieux; quoi qu'ils ayent long tems vécu, ils ne ſavent pas vivre, ils veulent aſſujettir tout le monde à leurs caprices & à leurs bizareries. Le vieux *Caton* vouloit qu'un vieillard s'étudiât à ſe rendre agréable & honnête, parce que, diſoit-il, la vieilleſ-

ſe

ſe n'a que trop de défauts & de déſagrémens, ſans y ajoûter le chagrin & la mauvaiſe humeur.

Si ceux qui affectent des ſingularitez pouvoient comprendre combien toute ſorte d'affectation eſt choquante, ils ſe donneroient bien de garde d'affecter rien. Pour plaire, il faut s'apprivoiſer aux mœurs, & aux manieres des autres, ſans ſe faire regarder par des airs de ſingularité. Il y avoit des Hommes à *Rome* qui apprenoient à mâcher comme à marcher de bonne grace; cette affectation étoit ridicule.

Il ne faut jamais chagriner perſonne; mais il y a des gens ſi facheux qu'on en eſt accâblé, ſi on les ménage trop, & ſi l'on a pour eux trop de complaiſance. *Gratien* ſe défit agréablement d'une femme qui l'obſédoit, & qui l'importunoit par des plaintes éternelles; elle lui faiſoit de grands diſcours mêlez de reproches ſur la conduite de ſon mari, & la dureté qu'il avoit pour elle: *que m'importe*, dit *Gratien*, *cela ne me regarde point*; elle ajoûtoit, qu'il avoit dit beaucoup de choſes contre le reſpect qu'il devoit à l'Empereur: *que vous importe*, repliqua le Prince, *cela ne vous regarde nullement*.

Ceux

Ceux qui ſont deſtinez à périr, trouvent leur diſgrace au milieu de la proſpérité; ils ſe perdent par des avantures qui ſembloient devoir être les plus heureuſes de leur vie.

Il eſt rare de réüſſir dans les entrepriſes de longue haleine, quand en les commençant, on croit être aſſuré du ſuccès. Cette préſomption empêche qu'on ne prenne bien toutes ſes ſûretez.

Quand un mal eſt ſans remède, il ne faut point s'opiniâtrer, il faut céder à la Fortune, qui n'eſt pas toûjours favorable, & ſe conſoler du mieux qu'on peut dans ſon pis aller.

Il n'eſt point honteux d'avoir peur dans des occaſions qui le méritent; c'eſt être fanfaron plûtôt que brave de faire l'intrépide mal à propos. *Henri IV.* qui n'étoit pas aſſurément poltron, trembloit toûjours au commencement d'une bataille : s'il eſt permis de faire comparaiſon d'un autre genre de combat moins perilleux, *Ciceron* paroiſſoit tout interdit & mal aſſuré quand il étoit ſur le point de haranguer: de petits Orateurs & de petits Capitaines ſont les fiers, il n'en faut rien conclure pour leur mérite; c'eſt qu'ils ne voyent pas tout le danger où ils s'expoſent.

La

La douceur ſied infiniment aux grands hommes & aux grandes Fortunes; les Barbares & les hommes de rien ſont cruels quand ils ont du pouvoir. La clémence ſert autant à immortaliſer un Prince, que les actions les plus héroïques. *Périclès* mourant entendoit ſes amis qui le pleuroient & qui faiſoient un long recit de ſes vertus & de ſes admirables qualitez, de ſa prudence, de ſon éloquence, de ſes victoires. *Pourquoi ne me louez-vous pas*, leur dit-il, *de ma clémence: je me ſai un meilleur gré de n'avoir jamais chagriné perſonne, que d'avoir gagné tant de Batailles.*

Il y a dans l'Etat de certains hommes qui ne ſemblent être nez que pour entretenir les diſſenſions, & pour ruiner les familles: pourquoi les ſouffre-t-on, & pourquoi ne les punit-on pas comme des perturbateurs du repos public? *Galeace*, Duc de *Milan*, entendant parler d'un Avocat, qui étoit ſi fin, & ſi entendu dans toutes les ruſes de la chicane, qu'il rendoit bonnes les cauſes les plus déſeſpérées, ou qu'il les faiſoit durer ſi long tems qu'on ne voyoit jamais la fin du proces: *Galeace* fit venir cet homme; *je dois*, lui dit-il, *cent piſtoles à mon Boulanger*,

je

je voudrois bien ne le point payer, pouvez-vous trouver des expédiens pour me tirer d'affaire ? „ Il n'eſt rien de „ plus aiſé, *repliqua l'Avocat ;* je vous „ promets, *ajoûta-t-il,* de faire languir „ vôtre Créancier pendant dix ans. *Galeace* indigné de ce diſcours, ordonna qu'on fît mourir publiquement l'Avocat.

Que peut-on penſer d'un homme qui employe tout ſon tems à ſe peigner, à ſe mirer, à laver ſes bras, s'ajuſter, jouer, danſer, acheter des nippes, inventer de nouvelles modes: quelle vie! J'amerois autant faire ce que faiſoit *Domitien,* qui employoit pluſieurs heures à enfiler des mouches : Voila un bel emploi pour un grand Empereur! On croyoit qu'enfermé dans ſon cabinet, il s'occupoit à régler la deſtinée de l'Univers.

Comment peut-on ſouffrir dans le commerce, des gens qui ne ſavent rien, & qui veulent parler de tout, ou des demi ſavans qui jugent de travers pour contrefaire les bons critiques ; ils admirent ce qu'il y a de moins bon dans un Ouvrage ; ils ſont inſenſibles à ce qui y eſt de plus touchant ; ils ne diſent pas une parole qui ne faſſe connoître leur ignorance.

Il y a dans l'homme une certaine ardeur, & une impétuoſité naturelle qui ſe rallume par le mouvement, il faut tâcher de l'entretenir plûtôt que de la laiſſer éteindre.

Pour bien inſtruire les jeunes gens, il faut bannir l'auſtérité des préceptes qu'on leur donne, il faut reprendre leurs fautes avec douceur ſans les effrayer; ſi l'on pouvoit trouver le ſecret d'aſſaiſonner de quelqud plaiſir les choſes qu'on veut qu'ils apprennent, ils deviendroient habiles en peu de tems.

Trop de ſévérité dans les châtimens rebute les jeunes eſprits : (a) une indulgence trop molle les gâte; il faut excuſer les premiéres fautes, mais il faut punir les ſecondes.

Quand un homme ſait faire la charge à quoi il eſt appellé, il ſait tout ce qu'il faut ſavoir. On ne réüſſit pas toûjours mieux avec des connoiſſances trop étenduës, parce qu'on ne ſait à quoi ſe fixer.

Il eſt de certains emplois où l'on ne réüſſit pas mieux avec beaucoup d'eſprit, qu'avec un eſprit médiocre. *Ludovic Sforce* diſoit qu'un bel eſprit eſt une

(a) *Il que yerra perdonna le una vez no le ſegunda.*

une mauvaiſe qualité pour un Soldat, & qu'il ne recevoit pas aiſément à ſon ſervice ceux qui s'en piquoient.

Les plus grands revers ne ſont pas capables d'étonner un homme courageux, qui connoît la malignité de la Fortune, & qui ſait prendre ſon parti, quand elle lui jouë de mauvais tours. La femme de *Socrate* ſe tourmentoit, parce qu'on avoit condamné injuſtement ſon époux à la mort: *Voudriez-vous que ce fût juſtement*, lui dit-il, ſans paroître inquiet de ſon malheur, & de l'injuſtice qu'on lui faiſoit?

Monſieur de *Guiſe* dit en parlant de ſoi: „ Dans ma retraite, ni dans ma „ priſe, ni dans tout le tems que j'ai „ été à Naples, l'on n'a remarqué ſur „ mon viſage ni changement ni alté- „ ration: les différens accidens de ma „ bonne & de ma mauvaiſe fortune, „ ne m'ont donné ni inquiétude ni „ embaras; ayant toûjours agi avec „ autant de ſang froid, que ſi je n'y „ euſſe eu nul interêt.

Les hommes d'un courage médiocre s'allarment aiſément, les plus legéres diſgraces ſuffiſent pour les déconcerter. Celui qui étoit hier ſi généreux eſt aujourd'hui ſi timide. La colére, la néceſſité, la compagnie, le

bruit d'une trompette, lui donnoient un courage emprunté; il eſt devenu un autre homme depuis que les circonſtances ont changé. Un homme eſt inſolent, modeſte, chaſte, débauché, laborieux, délicat, chagrin, de belle humeur, avare, prodigue, il parle peu, ou beaucoup, ſelon la ſituation où il ſe trouve. Une belle action ne doit point faire conclurre qu'un homme ſoit vaillant; il eſt tel dans la ſolitude, que devant le monde; quand il eſt vertueux par habitude, & non point par ſaillie, il ne craindroit pas plus la mort dans ſa maiſon, que ſur la brêche.

Ce ne ſont pas les belles armes qui font le bon Soldat, c'eſt le courage. *Scipion* dit un jour à un Soldat *Romain*, qui faiſoit parade d'un beau bouclier; *il eſt beau à la vérité, mais un Soldat* Romain *doit avoir plus de confiance en ſa main droite qu'en ſa main gauche.*

La malignité des hommes peut faire un mauvais uſage de ce qu'il y a de meilleur au monde; plus ils ſont habiles, plus ſont-ils dangereux ſi la vertu ne les conduit. Le bon Sens accompagné d'un eſprit ferme & attaché à ſon devoir, vaut mieux que toute

te la Science des Colléges ramaſſée dans un eſprit, qui ne ſe régle pas par les maximes de la vraye probité.

Les fortes paſſions cauſent un étrange aveuglement dans l'eſprit: quelque lumiére qu'il ait d'ailleurs, il ne voit pas ce que les moins éclairez découvrent ſans ſe donner beaucoup de peine.

Ceux qui éxécutent les ordres des Princes, doivent le faire avec beaucoup de circonſpection; s'ils agiſſent avec trop de précipitation & d'impétuoſité, ils font ſouvent des fautes irréparables & très funeſtes aux particuliers. Un Moine étoit un jour au diner de *Louïs XI.* auprès d'un Capitaine de *Picardie* que le Roi haïſſoit: il fit ſigne de l'œil à *Triſtan l'Hermite* ſon Grand Prevôt, de ſe ſaiſir de ce Capitaine, le Grand Prevôt crut que le ſignal regardoit le Moine, il le fit prendre & mettre dans un ſac, pour le jetter dans la riviére. Le Capitaine qui avoit remarqué le ſignal, ſe douta de quelque choſe, il ſortit de la ſale, monta à cheval, & s'enfuit en *Flandres*. On dit le lendemain au Roi qu'on l'avoit vû ſur les chemins; le Roi fit venir *Triſtan*, & lui demanda pour quoi il n'avoit pas éxécuté ſes ordres; *Triſ-*

tan répondit qu'il l'avoit jetté dans la riviére: *Qui?* demanda le Roi: *Le Moine*, repartit *Triſtan*, *que vous me montrâtes.* „ Hélas! qu'avez-vous „ fait? C'étoit le meilleur Moine de „ mon Royaume. Hé bien, il faut lui „ faire dire une douzaine de Meſſes de „ *Requiem*, pour aquiter nôtre con- „ ſcience; car j'avois entendu parler „ du Capitaine de *Picardie*.

Les Princes ne doivent point uſer de détours, ni d'équivoques, ni de rétention mentale, dans les promeſſes & les aſſurances qu'ils donnent; ils perdent toute leur réputation, dès qu'on ne les croit pas ſincéres. On avoit fait un *Paſquin* ſur le Pape *Sixte*; on le répréſentoit vétu d'une chemiſe ſale, & l'on ſe plaignoit de ce que ſa blanchiſſeuſe s'étoit fait Ducheſſe; c'étoit ſa ſœur, qui étoit effectivement blanchiſſeuſe, & qui devint Princeſſe à l'éxaltation de ſon frére. Le Pape promit à l'Auteur de ce *Paſquin* dix mille écus & la vie ſauve: celui qui l'avoit fait, fut aſſez imprudent pour ſe préſenter: *Sixte* lui donna à la vérité les dix-mille écus, mais il lui fit couper la main.

La malignité de l'homme eſt ſi grande, qu'il faut pour lui plaire qu'on devienne malheureux. On ne peut ſouf-

ſouffrir les favoris pendant leur faveur, on les plaint quand ils ſont diſgraciez. Tout le monde haïſſoit *Séjan* favori de *Tibére*, on le chargeoit de malédictions; on diſoit dans ſon malheur, qu'on l'avoit trop mal traité: il eſt vrai que perſonne n'a mieux connu le haut & le bas de la Fortune.

L'ambition, la jalouſie d'Etat, la politique purement humaine qui n'a pour but que ſon agrandiſſement, étouffent quelquefois dans les hommes tous les ſentimens raiſonnables, & leur font faire des choſes dont ils auroient honte, ſi ces paſſions ne les aveugloient, & ne les empêchoient d'en voir la difformité.

On ne gagne point un ambi[illegible]eux à force de préſent; parce que ce ſont des marques de grandeur dans celui qui les fait; ils ne ſervent qu'à rendre la paſſion de l'autre plus chagrine.

On ne fait pas toûjours fortune en ſervant les Grands ſelon leur goût; ils ſont trop capricieux, ce qui leur plaît dans un tems les choque dans l'autre, il faut être bien habile & bien ſouple, pour deviner ce qu'ils aiment, & pour s'y façonner.

Ce ne ſont pas les plus criminels qui ſont plus ſévérement punis, ce ſont

les plus malheureux. La volonté du Souverain met de la différence entre les fautes que la Loi soûmet à de semblables peines ; l'un eſt diſgracié, l'autre eſt excuſé & careſſé.

Les grands bienfaits allarment les eſprits foibles, au lieu de les attacher indiſpenſablement à la fortune de leur Bienfaiteur ; ils veulent s'affranchir du joug qu'ils leur impoſent ; mille gens ne ſont ingrats, que parce qu'on leur a trop fait de bien.

On ſe plaint ſouvent des Grands, lors même qu'ils accordent des graces, parce qu'il y a de l'irrégularité dans les biens qu'ils diſtribuent ; la faveur entre en concurrence avec la vertu & le mérite.

On ne pardonne point à un homme qui ſe vante, ou qui ſe louë, à moins qu'il ne le faſſe d'une maniére plaiſante. *Bruſquet*, plaiſant de la Cour du tems de *Henri II.* étoit maître des Poſtes, & il avoit environ cent chevaux : & pour ſe donner un tître éclatant, il s'intituloit, *Capitaine de cent Chevaux-legers* ; cette maniére de ſe vanter ne révolte perſonne ; on ne peut ſouffrir ceux qui le font plus ſérieuſement, & avec plus de deſſein.

Un ſujet révolté & perfide, eſt l'objet

jet le plus odieux qui puiſſe tomber ſous les yeux d'un Prince qui a du courage. De tous les crimes qui ſe commettent contre l'Etat, la perfidie eſt celui que les Rois pardonnent la moins, parce qu'elle les regarde perſonnellement. Après la bataille de *Pavie*, qui fut ſi funeſte à la *France*, *François I.* ſe retiroit vers un pont, mais ſon cheval percé d'une bale, tomba : on fit appeller le Connétable de *Bourbon*, afin que le Roi ſe rendit à lui ; mais le Roi frémiſſant de colére dit, qu'il aimoit mieux mourir, que de ſe rendre à un traître. *Lanoy* ſe préſenta pour donner la main au Roi, & pour lui aider à ſe relever.

On ne voit guéres de gens qui ne changent de ſentimens dans le changement de leur fortune ? ils s'oublient eux-mêmes, & ils oublient leurs meilleurs amis ; il ſemble qu'ils ſe reprochent de les avoir connus, parce que la Fortune qui a changé, a mis entr'eux de l'inégalité & de la différence. *Etourville* d'auprès de *Chartres*, fort amoureux d'une Demoiſelle, avant la grande faveur où elle ſe vit depuis, vint un jour la demander ; elle feignit de ne le pas connoître ; quoi qu'ils fuſſent ſur le point de s'épouſer ; il en

conçut tant de dépit qu'il en mourut.

On a naturellement tant d'envie d'obliger les Princes, & de faire toutes leurs volontez, on eſt ſi fâché de n'y pas réüſſir, & de faire quelque choſe qui les choque, qu'ils devroient avoir compaſſion de ceux qui les chagrinent quelquefois contre leur volonté; au lieu de les accabler par des paroles aigres & mortifiantes, en leur montrant un viſage courroucé. Des Courtiſans chaſſoient avec le Roi*, un d'eux ayant pris une branche d'arbre, la laiſſa échapper, ſans regarder derriére lui, elle donna dans l'œil du Prince, il devint tout livide & s'enfla prodigieuſement: tous les Courtiſans parurent effrayez de cette avanture, & en témoignoient leur douleur au Roi avec beaucoup d'empreſſement: il leur dit d'un air tranquile, qu'il ne ſentoit point de mal, mais que le chagrin & l'inquiétude de celui qui l'avoit bleſſé lui faiſoit beaucoup de peine.

Ce n'eſt point pour gagner des batailles, pour renverſer des Villes, pour deſoler des Provinces, pour porter le fer & le feu par tout, pour faire trembler l'Univers, que les Princes ſont établis; c'eſt pour rendre les hommes heureux: c'eſt par cet endroit que leur

* *Alphonſe.* ſort

ſort me paroît digne d'envie ; je n'ambitionnerois point leur magnificence, leur bonne chére, mais de pouvoir eſſuyer les larmes d'un malheureux, de mettre à ſon aiſe un homme qui ſouffre, de tirer de l'oppreſſion des gens qu'on veut accabler : voila ce qui me charme le plus dans la condition des Princes ; c'eſt peut-être à quoi ils penſent le moins: comme ils ne ſont point accoûtumez à ſouffrir, ils ne ſentent guéres les peines des autres. L'Intendant des Finances avoit apporté au Roi *Alphonſe* une grande ſomme d'or & d'argent ; cet objet éblouït un des Courtiſans : il dit qu'il ſeroit heureux & à ſon aiſe, s'il avoit cette ſomme : *Emportez-la*, répondit le Prince, *vivez heureux & content puis que vous pouvez l'être à ce prix.*

Il y a trop de fierté à refuſer les préſens des Princes de quelque nature qu'ils ſoient ; c'eſt mal payer l'honneur qu'ils font à un homme de ſe ſouvenir de lui : ces maniéres dédaigneuſes les irritent avec raiſon, & font perdre leur amitié. *Denys* offrit un jour à *Platon* une robe à la Perſienne, damaſquinée, & parfumée : *Platon* la refuſa, & dit qu'il ne vouloit pas s'habiller comme une femme ; *Ariſtippe*

l'accepta, & ne fit point de façon de la mettre, disant que les habits ne pouvoient corrompre la vertu des Sages.

On ne peut obliger par la force les Princes à tenir ce qu'ils promettent, parce qu'il n'y a point de Tribunal au dessus d'eux ; mais ils doivent être à eux-mêmes des Juges fort sévéres. Les *Espagnols* disoient de *Charles V.* qu'il ne violoit jamais sa parole, que pour éxercer la clémence, & pour pardonner à ses ennemis, dont il avoit juré la ruine.

Les Princes aquiérent plus de gloire en pardonnant qu'en se vangeant ; rien ne marque mieux la grandeur de leur ame que la généroſité qu'ils ont pour des ingrats qui ont abuſé de leur clémence. Ce que fit le Duc de *Guiſe* au Marquis de *Monteſylvano* me paroît admirable ; ce Marquis étoit en priſon à *Naples*, *Gennare*, devoit le faire mourir, le Duc de délivra de la priſon & de la mort, le jour de ſon entrée ; cependant, *Monteſylvano* conſpira contre le Duc, & prêta des armes aux conjurez : le Chef fut pris, & chargea le Marquis. Le Duc de *Guiſe* ſe contenta de lui faire un petit reproche, disant que la honte qu'il auroit

roît, & le remords de ſa conſcience, étoit le plus grand ſupplice que l'on pût faire endurer à un homme généreux comme lui & de ſa qualité.

Les reproches d'un homme qu'on eſtime font plus de peine, & ont plus de force pour ramener les gens à leur devoir, que tous les châtimens qu'il pourroit prendre. Les Soldats d'*Alexandre* étoient ſur le point de ſe mutiner, & de l'abandonner: *Allez lâches*, leur dit-il, *allez ingrats, dire en vôtre païs, que vous avez laiſſé* Aléxandre *avec ſes Amis, travaillant pour la gloire de la* Gréce, *parmi des Peuples qui lui obéiront mieux que vous.*

Un excès d'honneurs éblouït les hommes, & leur eſt ſouvent funeſte; ils n'ont pas la force de ſoutenir le poids de leur bonne fortune, quand elle les accable de ſes faveurs. *Marius* perdit à ſon ſeptiéme Conſulat toute la gloire qu'il avoit aquiſe pendant les ſix autres. Les Hiſtoriens de ſa vie diſent qu'il ne pouvoit durer en repos; c'étoit un homme redoutable à ſes ennemis pendant la guerre, & à ſes Citoyens pendant la Paix; il ne pouvoit monter plus haut; les efforts qu'il fit pour s'élever encore davantage, le précipitérent dans le dernier malheur.

La plus délicate de toutes les louanges eſt celle qui accompagne la vertu; peu de gens ſe gêneroient à faire de belles actions, s'ils n'eſpéroient d'en être récompenſez, ou s'ils ne s'appercevoient que tout le monde les regarde, & qu'on les en eſtimera davantage. On a dit de *Caton*, que ſa vertu l'approchoit plus des Dieux que des hommes, (*a*). & qu'il ne faiſoit pas le bien pour être vû, mais parce qu'il ne pouvoit faire autrement.

Ce qui fait que la plûpart des converſations ſont ennuyeuſes & dégoûtantes, c'eſt qu'on ne s'applique pas aſſez à connoître la ſituation d'eſprit où ſont ceux avec qui l'on s'entretient: dire des choſes agréables à un homme qui eſt noyé d'ennuis, raconter de longues hiſtoires à des gens qui n'ont pas le loiſir de les écouter, parler d'affaires à de jeunes gens qui n'aiment que le plaiſir, c'eſt le moyen de les ennuyer; les contre-tems empoiſonnent la douceur du commerce: c'eſt ce que fit ſentir un jour le Duc de *Guiſe* à un *Eſpagnol* qui lui faiſoit de

(*a*) *Numquam rectè fecit, ut facere videretur, ſed quia aliter facere non poterat.*

de longs discours sur la profonde politique de la Cour d'*Espagne*. „ Il me „ semble, Monsieur, *lui dit il*, que „ nous nous entretenons bien sérieu„ sement pour des gens qui n'ont pas „ dîné; je meurs de faim, vous me „ ferez plaisir de me faire donner à „ manger. Les gens accoûtumez „ comme moi à courir le monde, ne „ sont pas honteux, & demandent li„ brement leurs nécessitez.

Les grand hommes ont dans le fonds de leur cœur des sentimens de générosité, que n'ont point des gens d'un caractére médiocre, qui préférent l'utile à l'honnête, & qui ne craignent point de se deshonorer, pourvû qu'ils y gagnent quelque chose. On avoit permis à *Henri* le Grand de faire entrer dans *Gênes* trente-cinq mille *François*, lors qu'il assiégeoit le Fort de *Ste. Catherine*. Ses Capitaines lui représentoient que c'étoit une belle occasion de s'emparer de la Ville. „ Vous me donnez-là un bon conseil, „ *leur dit-il ?* Ce seroit une action „ bien infame de payer par une si lâ„ che infidélité, la confiance que les „ *Génois* ont eu en moi.

L'amour excessif de l'argent étouffe dans le cœur des hommes les se-

mences des vertus qui y ſont naturellement : le plus honnête homme du monde ne réſiſte guéres à la tentation de s'enrichir ; & l'on ne conſulte pas aſſez, ſi les moyens dont on ſe ſert ſont défendus ou légitimes. On ne trouve plus de gens de l'humeur de *Periclès*, qui mania fort long-tems les Finances, & qui n'augmenta pas d'une drachme le petit bien que ſon pére lui avoit laiſſé.

Il n'eſt pas permis de ſe déclarer contre un homme dont on a reçû de grands bienfaits, quand même on n'eſt plus de ſes amis ; il faut toûjours reſpecter l'amitié, quoi que le tems & les conjonctures qui ont changé l'ayent éteinte. *Auguſte* ſollicitoit *Pollion* de prendre les armes, & de venir à la bataille * qu'il alloit donner à *Marc-Antoine*, que *Pollion* n'aimoit plus depuis ſon honteux attachement pour *Cleopatre* : „ les ſervices que j'ai „ rendus à *Antoine*, *dit Pollion*, ſont „ trop connus, les bienfaits que j'en „ ai reçû ſont trop grands ; (*a*) „ je ne me battrai ni pour vous, ni „ pour

* Auprès d'*Actium* Promontoire d'*Epire*.

(*a*) *Diſcrimini veſtro me ſubtraham & ero prædæ victoris.*

„ pour lui ; & je ſerai la proye du
„ vainqueur.

Il ne faut qu'une belle action pour effacer la honte de pluſiéurs lâchetez qu'on avoit faites. Ceux qui ont parlé de la mort de *Marc-Antoine*, diſent qu'il ſe tua avec beaucoup de généroſité, & que la force d'eſprit qu'il témoigna dans la derniére action de ſa vie, diminua l'impreſſion qu'on avoit de ſon peu de courage. Le Chevalier *des Eſſarts* priſonnier avec le Duc de *Guiſe*, appréhendoit de mourir, & lui en parloit avec aſſez d'inquiétude : le Duc lui dit avec un éclat de rire, qu'il étoit bien fou de contribuer à divertir des gens qui étudioient toutes leurs grimaces, pour ſe moquer des foibleſſes qu'ils remarqueroient dans leur conduite.

Il y a de la lâcheté à inſulter à un malheureux, quand même il ſeroit criminel ; ſi l'on ne peut le ſoulager, il faut l'abandonner à ſa mauvaiſe deſtinée, ſans l'affliger encore davantage par des reproches accablans.

La légéreté de la Fortune dont on ſe plaint ſi ſouvent dans le monde, eſt utile aux heureux & aux malheureux, pour réprimer l'inſolence des uns dans la proſpérité qui les éléve, & pour

pour relever l'eſpérance des autres dans l'adverſité qui les abat.

Il n'y a point d'état de vie ſi heureux, qui ne ſoit accompagné de beaucoup de chagrins ſecrets, qui empêchent qu'on ne puiſſe jouïr tranquilement de ſon bonheur. Voila ce qui fait que la plûpart des hommes qui ne voyent que ce qu'il y a de plus éclatant dans la fortune des autres leur portent envie; c'eſt qu'ils ne connoiſſent pas leurs peines ſecrettes. *Auguſte* devoit être l'homme du monde le plus heureux, la Fortune avoit oublié ſon inconſtance pour lui; mais il avoit dans ſon domeſtique (*a*) des ſujets de chagrins qui balançoient toutes les faveurs de la Fortune; il aimoit tendrement ſa fille *Julie*, qui le deshonoroit par les déréglemens de ſa conduite. On ne vit jamais une femme plus emportée ni abandonnée à de plus honteux deſordres. Elle voulut goûter tous les plaiſirs que la débauche & le liber-

(*a*) Julia Auguſti *filia, per omnia tanti parentis ac viri immemor nihil quod facere, aut pati turpiter poſſet fœmina, luxuria, & libidine infectum reliquit, magnitudinemque fortunæ peccandi licentia metiebatur, quidquid libuerat pro licito judicans.*

libertinage purent inventer; meſurant la licence qu'elle ſe donnoit de tout faire à la grandeur de ſa fortune, elle croyoit que tout ce qui flatoit ſon amour-propre lui étoit permis.

Il n'y a rien de plus aiſé que de gagner l'amitié des hommes; il ne faut que de la complaiſance; on réüſſit toûjours auprès des gens quand on fait ſemblant d'avoir les mêmes inclinations, quand on approuve leur méthode, & qu'on leur applaudit à propos: les plus ſévéres ſont toûjours bien aiſes d'être flatez. On reçoit comme un tribut légitime les flateries les plus outrées; parce qu'il y a peu de gens qui ne croyent avoir beaucoup de mérite; & naturellement on ſe ſent porté à croire que ceux qui ne nous flatent pas, ne ſont point de nos amis.

Pour vivre en repos, il faudroit ſe mettre au deſſus des bruits du peuple, ſans s'inquéter de la médiſance, ni des louanges; on hait naturellement ceux que la Fortune ou le Mérite éléve, & l'on prend un plaiſir malin à en dire du mal, & à donner de mauvaiſes interprétations à tout ce qu'ils font.

Il y a peu de ſûreté dans les affaires du monde; un inſtant peut détruire

re ce qui n'a pû croître au point de ſa perfection, qu'avec beaucoup de peines & de tems; combien de réputations & de fortunes bien établies ont été flêtries & renverſées par une fauſſe démarche ? Ce qui eſt de plus ſurprenant, c'eſt que les hommes qui connoiſſent ſi bien l'inconſtance de la Fortune, & qui ont tant d'expérience de ſa légéreté, ne laiſſent pas d'en être toûjours les duppes.

Les mauvais naturels ne ſe gagnent point par les bienfaits; ſemblables à certains animaux farouches qu'on tâche d'apprivoiſer en les careſſant, ils étranglent à la fin ceux qui prennent le ſoin de les nourrir. *Titus*, l'amour & les délices du genre humain, mit tout en œuvre pour adoucir l'eſprit aigre & révolté de *Domitien* ſon frére; quoi qu'il eût découvert les intrigues qu'il avoit employé pour débaucher l'Armée, il lui pardonna; & pour ſe réconcilier entiérement, il le nomma ſon Collégue à l'Empire & ſon Succeſſeur; tous ces bienfaits ne firent aucun effet ſur le cœur envenimé de *Domitien*, il empoiſonna *Titus*.

La plûpart de ceux qui ont l'autorité au deſſus des autres, ſont durs & ſévéres: cependant, la dureté & la ſevérité

vérité rebutent tout le monde : (*a*) la bonté & la clémence font plus d'affaires qu'une grande rigueur, parce qu'on fait tout par dépit quand on ſe voit trop maltraité.

Un homme habile & courageux ne hazarde point une entrepriſe téméraire, & ne ſe laiſſe point abattre par une crainte déraiſonnable : il délibére avant que de prendre ſon parti ; mais quand il l'a pris, les plus grandes difficultez ne ſont pas capables de l'arrêter : les hommes foibles & timides tremblent à tous les pas qu'ils font ; le péril redouble le courage d'un homme généreux. L'Empereur *Othon* ayant réſolu de ſe tuer, mit ordre tranquillement à toutes ſes affaires domeſtiques, partagea ſon argent à ſes ſerviteurs, affila lui-même le poignard dont il vouloit ſe percer, & pour attendre que ſes amis ſe retiraſſent, ſe mit à dormir profondément ; ſes valets de chambre l'entendoient ronfler ; à ſon réveil il ſe perça le ſein. *Caton* d'*Utique* ſe mit au lit & dormit long tems la nuit qu'il ſe poignarda. *Alexandre* dormit plus qu'à ſon ordinaire le jour d'une grand bataille.

Les

(*a*) *Reipſa reperi facilitate nihil homini eſſe melius, neque clementia.* Ter.

Les belles ames ne travaillent que pour la gloire, & ne ſongent point à s'enrichir dans les grands Emplois qu'on leur confie : c'eſt un honteux trafic que de faire ſervir à amaſſer des richeſſes, une Charge éclatante, où l'on doit être aſſez content de l'honneur qui y eſt attaché. *Attilius Regulus*, Général de l'armée *Romaine* en *Afrique*, au milieu de ſa gloire & de ſes victoires, écrivit à la République, qu'un valet qu'il avoit laiſſé au maniment de ſon bien qui conſiſtoit en ſept arpens de terre, s'étoit enfui, & avoit emporté tous les meubles néceſſaires au labourage. *Regulus* demandoit permiſſion au Sénat de s'en retourner pour y pourvoir, de peur que ſa femme & ſes enfans ne ſouffriſſent. Le Senat prit ſoin du bien de *Regulus*, & rendit autant qu'on avoit dérobé, ordonnant que ſa femme & ſes enfans, ſeroient nourris aux dépens de la République.

Ce n'eſt pas aſſez de paroître homme de bien, il faut l'être en effet ; on ſe contente des dehors & des apparences de la vertu, ſans ſe mettre en peine d'en avoir la réalité. De peur d'être apperçû dans un lieu où l'on vendoit du vin publiquement, *Demoſthéne* ſe ca-

cachoit dans l'endroit le plus reculé du logis: *Diogene* le lui reprocha, & lui dit, *plus tu te caches, plus tu t'y enfonces; ſi tu as honte de ce que tu fais, pourquoi le fais-tu?*

Il ne faut point flater ou ménager une paſſion qu'on veut détruire; ces ménagemens l'entretiennent; au lieu de guérir le mal, on l'aigrit par cette réſerve. Les anciens *Romains* qui avoient tant d'eſprit, & qui étoient ſi politiques, défendirent l'uſage du vin aux Dames *Romaines*, perſuadez que c'étoit un bon moyen de conſerver leur modeſtie & leur chaſteté: mais pour adoucir le chagrin que cette défenſe eût pû leur cauſer, ils leur permirent de porter des habits magnifiques, de choiſir les étoffes les plus rares, de les enrichir d'or & d'argent, de ſe charger de diamans & de pierreries, de friſer & de parfumer leurs cheveux, de ſe baigner plus ſouvent & plus voluptueuſement: la politique des *Romains* étoit fauſſe; le luxe n'eſt guéres moins contraire que le vin à la pudeur & à l'honnêteté des femmes.

La plûpart des hommes ſe rebutent & perdent courage quand on ne rend pas juſtice à leur merite: mais ce n'eſt pas à la multitude qu'il faut s'efforcer de

de plaire ; on doit être plus content de ſoi, quand on plait à cinq ou ſix honnetes gens, qu'à une infinité de ſots, qui ne jugent que de travers. Un excellent joueur de Lut apprit toutes les fineſſes de ſon art à l'un de ſes éléves : mais quoi qu'il jouât parfaitement, il n'étoit eſtimé de perſonne : *joüe pour moi & pour les Muſes*, lui dit ſon Maître en le conſolant, *& ne joüe point pour ce peuple, qui n'a pas aſſez de délicateſſe, pour connoître ce que tu vaux.*

Rien ne marque mieux le courage & le mérite d'un homme de cœur, qui demeure toûjours attaché à ſon maître, quelque avantage qu'il pût eſpérer, en changeant de parti. Un Capitaine d'Infanterie de l'Armée d'*Auguſte* étant tombé dans une embuſcade, fut pris & conduit à *Marc-Antoine*, Général de l'Armée ennemie : *comment prétendez-vous qu'on vous traite ?* demanda ce Général. *Faites-moi mourir*, lui repartit le priſonnier ; *car quelque grace que je reçoive de vous, ou quelque ſupplice que vous me faſſiez ſouffrir, je ne quitterai jamais le parti de mon Maître, pour embraſſer le vôtre.* *Antoine* fut touché d'une réponſe ſi noble & ſi fiére, il donna à ce Capitaine la vie & la liberté.

La

La complaiſance que l'on témoigne à ceux qui font de faux rapports, redouble leur malignité : le moyen le plus ſûr pour faire taire un médiſant, c'eſt de lui faire ſentir, que ſes médiſances ne plaiſent point. Un homme mal-intentionné voulant brouiller *Platon* avec un de ſes Diſciples, lui dit que ce Diſciple avoit tenu des diſcours deſavantageux de ſon Maître : „ Je n'en crois rien, *repliqua Platon*, „ & l'on auroit bien de la peine à me „ perſuader qu'un homme que j'aime „ de ſi bonne foi, ait l'ame aſſez lâ„ che pour me décrier, comme vous „ le dites: mais voyant que l'autre appuyoit par de grands ſermens ce qu'il avoit avancé : „ Il faut, *reprit Pla„ ton* que j'aye effectivement les dé„ fauts dont vous me parlez ; & celui „ que vous voulez me rendre ſuſpect, „ a jugé à propos qu'on m'en aver„ tiſſe.

La médiſance marque toûjours je ne ſai quoi de bas & de lâche ; je ne puis comprendre comment les jeunes gens de ce ſiécle qui ſont des Héros dans l'Armée, s'amuſent à parler mal des femmes, quand la Campagne eſt finie ; ils les raillent brutalement ſur les défauts de leur perſonne ou de leur

voit des gens ſi fiers & ſi délicats que la moindre choſe les bleſſe, quoi qu'on ait raiſon de les reprendre. Un Cordonnier ayant envie de ſe faire peindre, s'adreſſa à un fameux Peintre, & le pria de faire ſon portrait; il y conſentit: le Cordonnier voulant faire l'habile, dit au Peintre que les ſouliers du portrait étoient mal faits: le Peintre ne repliqua point; mais voyant que cet Artiſan vouloit encore trouver à redire à la jambe; *Ah! mon ami*, lui dit ce Peintre, *il faut que chacun ſe mêle de ſon métier.*

Les Princes pour l'ordinaire attribuent à leur bonne fortune les bons ſuccès qui leur arrivent; mais quand les affaires tournent mal, ils en rendent reſponſables ceux qui ſont chargez de l'éxécution de leurs deſſeins; il ne faut qu'être malheureux pour encourir leur indignation.

L'argent eſt une grande tentation à un homme qui eſt né dans l'indigence, & qui ſe ſent preſſé par des beſoins domeſtiques; mais un homme d'honneur ne fait jamais rien contre ſon devoir pour accommoder ſes affaires. Je me ſouviens toûjours avec plaiſir de la réponſe généreuſe que fit un jour un grand Capitaine à ceux qui tentoient

toient ſa fidélité par des largeſſes : „ Si „ ce que le Roi demande eſt raiſon- „ nable, je le ferai pour rien ; mais ſi „ c'eſt une choſe injuſte, il n'a pas „ aſſez de tréſors pour me ſéduire.

Un homme qui mépriſe l'argent & les richeſſes ne trouve guéres d'obſtacles à ſa vertu ; le déſintéreſſement eſt la marque infaillible d'une belle ame : les autres marques ſont équivoques. Peut-on aſſez admirer le refus que fit d'une grande ſomme celui à qui on l'offroit de la part du Roi ? comme on le preſſoit de recevoir cet argent pour le diſtribuer à ſes enfans qui en avoient beſoin : „ s'ils me reſſemblent, „ *répondit-il*, le peu de bien que j'ai „ leur ſuffira ; s'ils ne me reſſem- „ blent pas, je ne veux point four- „ nir de la matiére à leurs débauches „ & à leur luxe.

L'économie bien entenduë eſt peut-être une des choſes de la vie d'un plus grand uſage. Ce n'eſt pas, dit un bon Auteur, une qualité qui brille, mais il n'y en a guéres de plus ſolide ; elle tient le milieu entre l'avarice & la prodigalité. C'eſt un abus de croire que l'avarice faſſe les bonnes maiſons : les avares ne peuvent ſe défaire de leur argent qu'avec une violence extrême ;

la peur de dépenſer mal à propos une ſomme modique, leur fait manquer aſſez ſouvent des affaires de conſéquence.

Un des plus grands ſecrets pour conſerver ſon repos, c'eſt d'entendre raillerie: c'eſt avoir une fauſſe délicateſſe, que de ſe facher pour des ſujets qui ne méritent pas qu'on ſe fache. Quand la raillerie eſt innocente, il faut être brutal pour s'en plaindre: mais ſi elle eſt trop piquante; il ſuffit de témoigner qu'on la ſent; & ſi le railleur après cela ne change de ſtile, c'eſt un mal-honnête homme, qui manque d'eſprit ou d'éducation.

Il eſt fort difficile de parler beaucoup ſans ennuyer ceux qui écoutent; ſi l'on dit de tems en tems de bonnes choſes, il en échape d'inutiles & de fatigantes, qui étouffent ce que l'on dit de bon. La loi du commerce eſt que chacun doit parler & écouter à ſon tour.

On n'aime point à être repris; & ce n'eſt pas un bon moyen de ſe faire des amis, que de s'ériger en cenſeur public. D'où vient donc que l'on voit tant de gens qui ſont toûjours tout prêts à donner des avis, gens inquiets & dégoutez, qui ne ſont jamais con-

tens

tens de perſonne, & dont perſonne n'eſt content. Pour vivre en Paix avec tout le monde, donnez la liberté aux autres de vivre ſelon leur caprice, ſi vous n'avez pas à répondre de leur conduite: il faut tout voir, en profiter, & ne rien dire.

Pourquoi ne louez-vous pas ce qui mérite d'être loué? Tout le monde applaudit à une belle action qu'on vient de faire; vous ſeul paroiſſez inquiet & allarmé; vous laiſſez entrevoir du chagrin ou du dépit: eſt-ce foibleſſe, eſt ce malignité? Croyez-vous qu'on vous dérobe quelque choſe, en donnant aux autres les louanges qu'ils méritent?

C'eſt un manége que de déguiſer quelquefois les bonnes qualitez qu'on a: Il y a de l'eſprit à cacher ſon eſprit; c'eſt le moyen de n'être jamais la dupe des autres; le ſavoir-faire devient inutile à un homme qui paſſe pour fin, & qui eſt ſur ce pied-là dans le monde, on le craint comme un eſpion.

Parler de tout d'un air déciſif eſt la marque d'un eſprit médiocre, ou ſuffiſant: rien ne rend un homme plus ridicule, ou plus mépriſable que ce ſot orgueil; on voit aſſez le mauvais effet que cette préſomption fait dans les au-

tres; on devroit donc s'en corriger par leur exemple.

La régularité eſt d'une pratique difficile; le plaiſir & le devoir ne ſont pas toûjours compatibles; mais un homme qui préfére ſon plaiſir à ſon devoir, ne réüſſira jamais dans le monde; j'eſtime heureux celui qui trouve ſon plaiſir à s'aquiter de ſon devoir.

C'eſt un défaut de vouloir briller toûjours, & d'être applaudi ſur tout ce qu'on dit; mais c'eſt une vanité mépriſable de vouloir à quelque prix que ce ſoit, que les autres remarquent ce qu'on a dit de fin & de piquant: ce n'eſt pas en voulant faire le bel eſprit qu'on aquiert la réputation d'un homme de mérite.

On voit mille gens dans le monde qui n'ont ni vices, ni vertus; on ne ſait à quoi employer des perſonnes de ce caractére, qui ſe croyent cependant capables de tout, parce qu'ils ne voyent rien en leur conduite qu'on puiſſe cenſurer.

Après avoir tout fait ce qu'on étoit obligé de faire pour ſatisfaire le public, pour mériter ſon eſtime, & pour ſe procurer un établiſſement par ſon propre mérite; ſi on n'y a pas réüſſi il y a encore une reſſource: c'eſt de ſe con-

contenter d'avoir fait ſon devoir, & de n'avoir rien à ſe reprocher.

Les Régles générales ne ſont pas toûjours d'un grand ſecours pour la Politique; tout dépend des conjonctures & des circonſtances particuliéres.

(a) LE bonheur ou le malheur d'un Etat dépend du Prince qui le gouverne: tout réüſſit ſous la conduite d'un Monarque éclairé, vigilant, laborieux, prudent, ſage, ſecret, courageux. Tout périt entre les mains d'un Roi lâche, fainéant, voluptueux, incapable de ſecret, & de former de grands deſſeins. Il ne faut pas philoſopher long tems pour découvrir pourquoi l'*Eſpagne*, du tems du *Charles V.* étoit ſi floriſſante, & pourquoi la *France* eſt dans la ſituation où nous la voyons ſous le régne de *Louis* le Grand.

Ce Prince poſſéde dans un ſouverain dégré toutes les vertus morales, politiques, & chrêtiennes; il joint à la Science de commander une application continuelle & des ſoins infatigables.

(a) Maximes Politiques.

Son courage, ſa prudence, ſa pénétration, le bonheur de ſes Armes, l'ont mis au deſſus de tous les Héros de l'Antiquité: ſa vertu, ſa piété éxemplaire, ſon zéle pour la Religion, l'horreur qu'il a des impies, les ſoins qu'il prend pour faire craindre Dieu dans tout ſon Royaume, l'égalent aux Héros du Chriſtianiſme. Il ne faut point d'autre Livre que ſon Hiſtoire, pour apprendre à régner & à bien vivre.

A quelque point d'élévation que ſoit parvenu un Etat par la prudence d'un Conquérant ſage & magnanime, il peut tomber en décadence par la foibleſſe de ſon Succeſſeur. *Rome*, du tems d'*Auguſte*, commandoit à tout l'Univers; elle perdit beaucoup de ſon éclat dès le tems de *Tibére* & de *Néron*. La mauvaiſe conduite d'un Prince lâche & peu entendu dans le gouvernemant, ruine en peu de tems ce que le courage & la vigilance de pluſieurs grands hommes n'avoient établi qu'avec de grands ſoins & bien de la peine.

Un Prince ne peut pas tout faire dans ſon Etat, il a beſoin de Miniſtres, mais il ne doit confier l'adminiſtration des affaires importantes, qu'à des gens qui n'ont point d'autre régle de leur con-

conduite que la conſcience, le bon ſens, l'honneur, le bien public, & le véritable intérêt de leur Maître. Un homme de ce caractére ne ſe trouve pas aiſément; quand on l'a trouvé, c'eſt un tréſor dont on ne ſauroit aſſez remercier le Ciel.

Les Princes qui ne ſont pas aſſez les maîtres d'eux-mêmes & des mouvemens de leur cœur, font bien du mal. Comme ils ont un pouvoir abſolu, & que rien ne réſiſte à leurs volontez s'ils agiſſent par paſſion, on en ſentira ſouvent les effets, & on les regardera comme des Tyrans.

Les Rois ſont heureux, au ſentiment (*a*) d'un des plus grands génies qui ait jamais été, s'ils ne commandent que des choſes juſtes & équitables, s'ils n'ont point un orgueil ridicule, s'ils ſe ſouviennent qu'ils ſont hommes, s'ils ſe ſervent de leur autorité pour faire craindre Dieu, s'ils le craignent eux-mêmes, & s'ils le ſervent. S'ils ſont prompts à pardonner, & lents à ſe vanger: (*b*) s'ils n'ont en vûë que l'intérêt de la Ré-

(*a*) S. Aug. (*b*) *Si vindictam exerceat pro Rep. non pro ſe; ſi veniam non ad impunitatem iniquitatis, ſed ad ſpem correctionis indulget; ſi luxuriæ cupidæ eſt caſtigator, quanto poſſet eſſe liberior.*

publique, plûtôt que leur intérêt particulier, lors qu'ils ſe vangent : ſi lors qu'ils pardonnent, ils le font dans l'eſpérance qu'on ſe corrigera, & non pas pour laiſſer le crime impuni ; ſi lors qu'ils ſont comme forcez d'ordonner des choſes dures & chagrinantes, ils les adouciſſent par des maniéres inſinuantes & par des bienfaits. S'ils ſont d'autant plus réguliers & plus modeſtes, qu'ils ont plus de liberté & plus de licence, s'ils apportent autant de ſoins à gourmander leurs paſſions, qu'à gouverner les peuples qui leur ſont ſoûmis.

Quelque ſages & quelque grands que ſoient les Princes, ils ont toûjours beſoin qu'on les conſeille, & qu'on les ſeconde ; parce que tout eſt borné dans l'homme, la prudence, la ſageſſe, la force, le courage. *Alexandre* n'eut jamais tant remporté de victoires ſans *Epheſtion*, *Parmenion* & *Clitus*. Le conſeil de *Mecéne*, & la vaillance d'*Agrippa*, aidérent *Auguſte* à ſe faire Empereur de l'Univers. *Juſtinien* a triomphé de la *Perſe*, il a détruit les *Vandales* en *Afrique*, & les *Gots* dans l'*Italie*, par le ſecours de *Beliſaire* & de *Narſes*. Le Comte de *Dunois*, *Poton*, & la *Hire*, la Pucelle *Jeanne*, ont dé-

livré

livré la *France* de la tyrannie des *Anglois*. *Louïs XI.* ne ſe trouva pas trop bien de n'avoir ſuivi de conſeil que le ſien, & d'avoir toûjours voulu tout faire à ſa tête.

L'amour du bien public eſt une des principales vertus de ceux qui gouvernent; pour l'ordinaire ils s'aiment mieux qu'ils n'aiment l'Etat; ſans ſonger au bonheur des autres, & à leur procurer leur avantage, ils ne ſongent qu'à eux-mêmes, & à ce qui les accommode. *Brutus* ayant appris que ſes enfans vouloient remettre les Rois ſur le Trône, les cita au barreau, il les fit fouetter & décapiter. Peut-être qu'il y a dans ce procédé quelque choſe de trop *Romain*; mais cela marque un grand déſintereſſement, & un grand zèle pour la Patrie.

Quelque mérite qu'ayent les grands hommes, on ne leur rend pas toûjors juſtice à la Cour dans la diſtribution des Emplois; il faut qu'ils diſſimulent par politique les chagrins qu'ils peuvent avoir; & ils aquiérent une gloire infinie s'ils continuent de rendre à l'Etat les ſervices qu'ils avoient accoûtumé de lui rendre. Un homme d'un fort petit mérite fut préféré pour commander l'Armée à un des plus fa-

meux Capitaines de la *Gréce* : il ne s'émut point pour cet affront, il prit parti dans les troupes comme ſimple ſoldat, & ſervit ſous ſon Compétiteur ; comme il manquoit d'adreſſe, d'expérience, & de courage, il engagea l'Armée mal à propos. On étoit ſûr le point de périr par l'imprudence du Chef. L'extrémité du danger où l'on étoit, fit qu'on eut recours à l'autre dont on connoiſſoit la valeur & le mérite ; il ſauva l'Armée & le Commandant, ſans faire ſemblant d'être chagrin de l'injuſtice qu'on lui avoit faite.

Rien n'eſt plus capable de raſſurer des ſoldats timides que la bonne contenance du Chef ; comme rien ne les abat davantage que lors qu'ils voyent ſur le viſage de leur Général la grandeur du péril où ils ſont. *Charles V.* étoit campé à *Ingolſtad* ; les Proteſtans faiſoient grand feu ſur ſon Armée, en ſorte qu'ils tuérent des gens juſques dans la tente de l'Empereur ; ſes Courtiſans vouloient abſolument qu'on s'éloignât davantage des coups. *Charles V.* ne fit que rire, & leur dit qu'on n'avoit point encore vû d'Empereur que le Canon eût tué.

Il eſt très important à la guerre que les ſoldats ayent tant de confiance en leur

leur Chef, qu'ils croyent que ſa fortune, ſa valeur, & ſa haute capacité; leur répondront toûjours du bon ſuccès de tout ce qu'il entreprendra.

Il faut qu'un Prince modére tellement les vertus qu'il doit avoir, que l'une ne nuiſe pas à l'autre par ſon excès. Que ſa juſtice & ſa bonté s'accordent, ſans que l'une detruiſe l'autre; que pour vouloir être juſte, il ne devienne pas ordieux à ſes Sujets, & qu'il ne ſe rende pas mépriſable, pour vouloir être trop bon & trop indulgent.

On trouve par tout des gens qui par une certaine malignité de naturel, ſont toûjours ennemis du gouvernement préſent, quel qu'il ſoit: on ne peut les ſatisfaire, ils grondent, & murmurent ſans ceſſe; il faut les abandonner à leur chagrin, & à leur mauvaiſe humeur, ſans ſe mettre en peine de leurs plaintes.

Un homme habile, & qui a des vûës plus étenduës que le vulgaire, quand il a pris ſon parti ne ſe détourne non plus de ſon chemin, pour tous les diſcours qu'on fait de ſa conduite dont on ne voit pas les ſecrets reſſorts, que le Soleil de ſa courſe, pour le bruit des orages, & des tempêtes que les

vents excitent dans une région de l'air bien inférieure à ſa ſphere.

La précipitation eſt un des plus dangereux écueils de ceux qui gouvernent; la multitude des affaires dont ils ſont accablez, empêche qu'ils ne puiſſent deſcendre dans tous les détails de chaque choſe; ils devroient du moins ſe donner le loiſir d'éxaminer les plus importantes. *Théodoſe* ſignoit toutes les requêtes qu'on lui préſentoit, & il ne prenoit pas la peine de les lire. *Pulcherie* avoit du chagrin du peu d'éxactitude de ſon frére; elle uſa d'un aſſez plaiſant artifice pour le rendre plus circonſpect: elle fit préſenter un placet à l'Empereur dans lequel elle demandoit qu'on lui livrât l'Impératrice. *Théodoſe* ſouſcrivit le placet ſans l'éxaminer; ſur cet ordre on arrête l'Impératrice, qui ne comprenoit rien à ce myſtére: *Théodoſe* la demande on la lui refuſe, on lui montre l'ordre qu'il avoit ſigné. Cette leçon fut très utile; il eut à l'avenir plus de circonſpection à éxaminer les dépêches.

On ne doit plus ſe fier à un homme qui nous a manqué de parole, & qui a tâché de nous ſurprendre: quelque beau ſemblant qu'il faſſe, c'eſt le plus ſûr de ſe défier toûjours de ſes artifices.

tifices. *Ptolomée*, pour régner plus ſurrement, avoit tenté pluſieurs fois de ſe ſaiſir de ſa ſœur *Arſinoé*, & de ſes deux fils *Lyſimaque* & *Philippe*. Cette femme adroite, qui connoiſſoit l'humeur ambitieuſe de ſon frére, & la crainte qu'il avoit que ſes neveux ne le dépoſedaſſent, ſe tenoit toûjours ſur ſes gardes, par ce moyen elle évita pluſieurs piéges que ſon frére lui avoit dreſſez. Il lui fit propoſer de l'épouſer; cette coûtume étoit aſſez en uſage parmi les *Orientaux*: *Arſinoé* ſe laiſſa ebloüir de cette propoſition qu'elle crut ſincére; elle conſentit à épouſer ſon frére, parce qu'il lui promit que ſes deux fils régneroient après lui. Pour la mieux tromper, il fit des ſermens éxécrables devant les Autels. *Arſinoé* ne doutant plus de la bonne foi de ſon frére, le vint trouver avec ſes deux enfans; il l'épouſa avec toutes les cérémonies, il la fit couronner, tout le peuple la reconnut pour Reine. Elle livra à ſon frére les tréſors immenſes qu'elle poſſédoit, & une ville très forte où elle étoit avec ſes enfans. Voila tout ce que le Tyran demandoit; il immola ſes deux neveux à ſon ambition, il les fit égorger dans le ſein de leur mére, qu'il fit enfermer dans une étroi-

etroite priſon où elle eut tout le tems de ſe repentir de ſon imprudence.

C'eſt la foibleſſe ordinaire de la plûpart des hommes de ne connoître ce qu'il faloit faire, que lors qu'on s'apperçoit que tout eſt perdu, & qu'il n'y a plus de remède à ſon malheur.

Les Princes doivent prendre de grandes précautions, quand la néceſſité de leurs affaires les oblige de traiter avec des gens qui n'ayant point de fidélité pour Dieu, n'en gardent point aux hommes; il ne faut guéres compter ſur la ſincérité, & ſur la bonne foi de tous les ſermens qu'ils font.

C'eſt une illuſion de croire qu'on ſe faſſe mieux reſpecter, & plus eſtimer par la fierté & par les maniéres hautaines: le peuple eſt naturellément porté à honorer les Grands; pour peu qu'on lui témoigne de bonté il en eſt charmé; s'il s'apperçoit qu'on le mépriſe, il ſe rebute. L'Empereur *Rodolphe* de la Maiſon d'*Autriche*, voyant que ſes Gardes repouſſoient de petites gens qui faiſoient leurs efforts pour s'approcher & pour voir le Prince: *laiſſez tout le monde venir à moi*, dit-il à ſes Gardes, *je ne ſuis pas Empereur pour être renfermé dans une boëte.*

Celui qui fait une Loi ne doit pas

être

être le premier à la rompre, s'il veut que les autres s'y soûmetteut ; car comment oſera-t-il condamner & punir en autrui ce qu'il pratique lui-même ? Un Prince avoit ordonné qu'on créveroit les yeux aux adultéres ; ſon propre fils tomba peu après dans ce crime ; le peuple touché de compaſſion vouloit qu'on lui pardonnât, parce qu'il étoit unique, & que le pére l'aimoit tendrement. Le Prince voulut abſolument qu'on le punît ; *mais j'ai trouvé*, dit-il, *un expédient pour ſauver la Loi, & adoucir la peine que mon fils a méritée : nous ne ſommes pour ainſi dire qu'une perſonne, qu'on me créve un œil, & à lui l'autre*, ce qui fut éxécuté. Il y a dans ce procédé je ne ſai quoi de bizarre ; mais cela fait voir du moins qu'un Prince ne doit pas ſe diſpenſer aiſément d'une Loi qu'il veut que tout le monde obſerve.

Mahomet II. fit mourir ſon fils aîné *Muſtapha* qui avoit violé la femme du Bacha *Achmet* ; elle étoit belle & fiére, *Muſtapha* en étoit fort amoureux, il la ſollicitoit depuis long-tems ſans qu'elle y voulût répondre : il la força dans le bain : *Achmet* ſe plaignit de cet outrage à l'Empereur ; il aimoit la juſtice, il fit étrangler ſon fils.

Les

Les perſonnes les plus importantes de l'Etat, ce ſont celles qui ont le ſoin de rendre la juſtice aux peuples : il ne faudroit choiſir pour ces Emplois que des gens intégres & déſintéreſſez. Un Roi d'*Egypte* faiſoit dépeindre les Juges ſans mains, les yeux voilez, pour marquer leur déſintéreſſement & leur probité ; c'eſt profaner ce qu'il y a de plus auguſte dans le monde, de ne prendre une Charge que par intérêt, & pour y gagner de l'argent.

La politique des *Turcs* eſt aſſez bonne en cette matiére ; on va devant le Cadis qui fait l'Office de Juge, on raconte ſon affaire, on dit ſes raiſons ſans le ſecours des Avocats ; ſi l'on a des témoins, on les produit ; il éxamine l'affaire, & il juge ſur le champ ſans différer davantage. Que cette métode épargne de ſoins & d'argent.

La parole des Princes doit être inviolable ; rien ne les décrédite, ou ne les décrie davantage, que de laiſſer croire qu'ils n'ont point de bonne foi. Les Politiques conſeilloient à *François I.* d'arrêter *Charles V.* lors qu'il paſſoit par la *France* ; le Roi n'en voulut rien faire, ajoûtant que quand la bonne foi ſeroit bannie de toute la terre, les Rois devoient toûjours la con-

conſerver, parce que la punition ni les loix ne les retenoient point.

Le peuple *Romain* ayant fait la paix avec *Porſenna*, donna en ôtage beaucoup de jeunes gens de l'un & de l'autre ſéxe. *Clelie* qui étoit du nombre, paſſa le *Tibre*, & ſe ſauva avec toutes les filles; le Sénat, pour montrer qu'on agiſſoit de bonne foi, les renvoya.

Quand un Prince a fait une action d'un grand éclat, & qui peut révolter les eſprits, il ne la peut jamais mieux juſtifier, que lors qu'il s'eſt mis par les armes en état de faire trouver ſes raiſons bonnes.

Le manifeſte d'un Roi contre des Sujets rebelles, ne devroit être qu'une bonne Armée pour les mettre à la raiſon.

(*a*) Il faut toûjours ſe défier d'un ennemi qu'on a trompé, quelque beau ſemblant qu'il faſſe de s'être réconcilié de bonne foi. L'Empereur *Copronyme* avoit été long tems en guerre avec le Roi des *Bulgares*, qui fit la paix pour ſe délivrer de l'oppreſſion de l'autre. Il avoit dans ſa Cour des gens qui le trahi-

(*a*) *De amigo reconciliado guarte del como del diablo.*

hiſſoient, & qui mandoient tout à *Copronyme* ſon ennemi : pour le faire tomber dans le piége, il feignit d'être mal content de ſon peuple, & fit accroire à l'Empereur qu'il vouloit lui livrer ſon Royaume à la premiére occaſion pour ſe vanger de ſes ſujets. Il le ſupplioit, s'il avoit des amis parmi les *Bulgares*, de les lui faire connoître, afin qu'il ſût à qui il pouvoit ſe fier dans une affaire de cette importance. *Conſtantin* ébloui de ces offres, ſans pénétrer plus avant dans un point ſi délicat, & où il devoit craindre qu'il n'y eût de l'artifice, écrivit très imprudemment les noms de ceux qui étoient de ſon intelligence ; le Roi s'en ſaiſit, & les fit tous périr ſur le champ par d'horribles genres de ſupplices.

Il eſt du devoir de parler des Princes avec beaucoup de reſpect, quand même on ſeroit d'un parti contraire ; leur perſonne ſacrée ne doit jamais être en butte à la raillerie. Les Huguenots ne voulóient plus reconnoître l'autorité Royale, & diſoient avec une extrême inſolence, en parlant de *François II*, qu'ils donneroient des verges à cet enfant qui oſoit ſe dire leur Roi, & qu'ils lui feroient apprendre un métier pour gagner ſa vie.

Les

Les particuliers ſont obligez de ſacrifier leur vie & leurs biens pour le Roi & pour l'Etat ; mais les Rois ſont obligez de ménager la vie & les biens de leurs Sujets. *Metellus* avoit fort envie de ſe rendre maître d'une Place ; un Capitaine lui dit qu'il l'emporteroit ſans qu'il en coûtât plus de dix ſoldats : *Voudrois tu bien*, lui demanda Metellus, *être un de ceux qui périront ?* On ſait bien qu'on ne prend pas les Villes ſans qu'il en coûte des hommes ; mais il ne faut pas les ſacrifier brutalement. M. de *Turenne* diſoit qu'il faloit vingt cinq ans pour faire un ſoldat, auſſi ne les expoſoit-il que fort à propos.

Rien ne contribuë davantage à la gloire d'un Général que la bonne diſcipline qu'il fait obſerver à ſes troupes ; pour peu qu'on leur donne de licence, elles deſolent & ravagent tout : ce n'eſt pas pour opprimer les peuples qu'on a les armes à la main ; c'eſt pour empêcher qu'on ne les opprime. Quelques Païſans ſe plaignoient à un Capitaine que ſes ſoldats les avoient volez : il demanda s'ils leur avoient laiſſé quelque choſe ; ils répondirent qu'oui : *ce ne ſont donc pas*, dit-il, *mes ſoldats, ils auroient aſſurément tout emporté.* C'eſt

C'eſt une étrange choſe que l'ambition, on ſe deshonore quelquefois, & l'on fait des démarches trés-honteuſes pour la contenter. *Céſar* diſoit, que ſi les plus méchans hommes du monde euſſent pû lui être utiles pour ſes projets, il les chériroit & les avanceroit comme les plus gens de bien.

L'ambition eſt la plus vive de toutes nos paſſions, & celle qui dure plus long tems; elle triomphe de l'amour, & elle arrête le panchant qu'on a pour le plaiſir. *Céſar* aimoit les plaiſirs avec beaucoup d'emportement; il avoit ſoin de ſa perſonne, juſqu'à ſe farder & à ſe parfumer le corps, quoi qu'il fût naturellement beau & bien fait; il avoit la taille belle, le viſage plein, les yeux bruns & vifs; il changea quatre fois de femmes; il fut amoureux de *Cléopatre*, dont il eut un fils nommé *Céſarion*. Il aima *Eunoé*, Reine de *Mauritanie*, *Poſthume*, femme de *Sulpice*, *Lollie*, femme de *Gabinius*, *Tertulle*, femme de *Craſſus*, *Mutie*, femme du grand *Pompée*, qui la répudia: les *Curions* lui reprochérent depuis, lors qu'il épouſa la fille de *Céſar*, qu'il ſe faiſoit gendre d'un homme qui l'avoit deshonoré. Il entretint encore *Servilie*, ſœur de *Caton*, & mére de *Brutus*.

Quel-

Quelque amoureux que fût *Céſar*, il étoit encore plus ambitieux, l'ambition chaſſa l'amour, qui n'eut jamais la force de lui faire perdre une occaſion où il pouvoit aquérir de la gloire.

On ne peut trop ſe tenir ſur ſes gardes quand on a affaire à des gens diſſimulez & vindicatifs. *Jules II.*, avant que d'être Pape, étoit fort brouillé avec *Alexandre VI.* qui voulut le faire venir à *Rome*, & qui lui fit offrir un ſauf conduit, dont l'Empereur, le Roi de *France*, le Roi d'*Eſpagne*, & les Princes d'*Italie*, ſeroient garants. *Jules* s'en moqua, diſant, que s'il alloit à *Rome*, & qu'*Alexandre* lui fit ôter la vie, tous ceux qui l'auroient aſſuré de le conſerver, ne le reſſuſciteroient pas.

Henri IV. en uſa tout autrement dans une rencontre où les Politiques diſoient qu'il faloit prendre ſes ſûretez. Les vieux Capitaines Huguenots qui ſe ſouvenoient encore de la *S. Barthélemi*, ne vouloient point que le Roi de *Navarre* ſe fiât à *Henri III.* quand ils s'unirent contre la Ligue, *Henri IV* vint le lendemain de l'entrevûë ſuivi d'un ſeul Page, rentra dans *Tours*, & alla donner le bon jour

au

au Roi, qui fut ravi de cette générosité, & vit qu'il pouvoit absolument se fier à la parole d'un Prince qui en usoit avec tant de franchise.

Les hommes les plus éclairez qui pouroient éviter, s'ils vouloient prendre les moyens qu'ils en ont, ce qu'on appelle leur destinée, s'y laissent entraîner comme par force, malgré toutes leurs lumiéres & leur prévoyance, que leur témérité rend inutiles.

Quand on est abandonné de la Fortune, un malheur en attire d'ordinaire un autre.

Il ne faut pas toûjours compter ni sur sa bonne fortune, ni sur sa prudence; l'une peut tourner & se changer dans un moment; l'autre est souvent surprise par la trahison, contre laquelle il n'y a ni prévoyance, ni force, ni valeur qui puisse se défendre.

Un Prince doit se défier de son bonheur, puis qu'il ne dépend pas de lui de le faire durer toûjours. Sa prospérité peut être suivi d'une longue chaîne de malheurs, qui rendent sa chute d'autant plus funeste, qu'ils le font tomber de plus haut.

C'est être mauvais serviteur d'un

Prince, que de le ſervir ſelon ſon goût, quand il s'abandonne à ſon déſeſpoir. *Domitius* tenoit un poſte pour *Pompée* durant la guerre que *Pompée* faiſoit à *Céſar*; ſes Troupes ne pouvant plus tenir ce poſte, réſolurent de ſe rendre: *Domitius* qui craignoit la colére de *Céſar* voulut s'empoiſonner; mais ſon Médecin le trompa, & au lieu de poiſon, il lui donna un breuvage pour le faire dormir. Le lendemain *Domitius* voyant que *Céſar* traitoit tout le monde avec beaucoup de bonté, ſe repentit de ſa précipitation: mais ſon Médecin le raſſura en lui avouant la tromperie qu'il lui avoit faite.

Le ſuccès d'une grande journée dépend quelquefois d'une action qu'on hazarde contre les régles de l'Art. Le Duc de *Savoye*, Lieutenant-Général du Roi d'*Eſpagne*, commanda au Comte d'*Egmont* d'aller reconnoître la ſituation de l'Armée *Françoiſe*, le jour de la bataille de *S. Quentin*, & de l'amuſer tandis que le gros de l'Armée *Eſpagnole* arriveroit. Le Comte voyant les *François* mal en ordre, ne voulut point temporiſer, ni leur donner le tems de ſe connoître; il les chargea ſi à propos, quoi qu'il n'eût point

dre de donner, qu'il mit toute l'Armée *Françoise* en déroute; il avoit presque remporté une victoire entiére, lors que le gros de l'Armée *Espagnole* arriva. Ce sont des irrégularitez heureuses: les *Romains* qui étoient grands observateurs de la discipline, ne l'auroient pas pardonné.

Quand on ne croit pas pouvoir réüssir dans un Emploi que le Souverain présente, il ne faut point s'y embarquer; ou quand on s'y est embarqué mal à propos, il faut tâcher de s'en retirer, avant que les choses soient entiérement desespérées. Le Connétable de *Bourbon* qui avoit tant de mérite & tant de courage, demanda à être déchargé du Gouvernement du *Milanez*, parce qu'il en prévoyoit la perte inévitable faute d'argent. *Lautrec* accepta ce Gouvernement; mais il ne put le garder, parce qu'on ne put lui envoyer les secours dont il avoit besoin.

Un Vainqueur ne doit rien tant appréhender que le desespoir des gens qu'il a vaincus. Il doit se contenter de vaincre, sans en vouloir à la vie de ses ennemis, si ce n'est quand ils lui disputent encore la victoire. *Clotaire* ne voulut jamais accorder la

Paix

Paix aux *Saxons* qui la lui demandoient inſtamment, & qui ſe ſoûmettoient à tout; ils ne purent le fléchir. Le déſeſpoir leur inſpira tant de courage, dans la néceſſité de ſe défendre ou de périr, qu'ils ſoûtinrent courageuſement le premier effort des *François*. Après avoir combatu quelque tems avec un ſuccès égal, ils firent un dernier effort ſi à propos, qu'ils jettérent l'épouvante dans l'Armée de *Clotaire*: elle fut toute taillée en piéces; ſon camp fut entiérement pillé: peu s'en falut que *Clotaire* même ne ſe trouvât envelopé dans ce malheur. Ce qui doit apprendre aux Rois de ne réduire jamais à l'extrémité un ennemi qui ſe ſoûmet à leur puiſſance.

Les amis intéreſſez ſe déclarent toûjours du parti le plus fort, c'eſt une mauvaiſe politique, que de vouloir les gagner en leur faiſant compaſſion quand on eſt malheureux; il faut tâcher de ſe mettre par la force en état de n'en rien craindre. *Henri III.* étoit fort chagrin d'avoir été excommunié par le Pape après la mort des *Guiſes*. *Henri* le Grand lui dit d'une maniére fort agréable, qu'il y avoit à cela un bon reméde: *Hâtons-nous de vaincre au plûtôt, car ſi nous battons nos enne-*

mis, vous aurez assurément vôtre absolution ; mais si nous sommes battus, nous serons toûjours excommuniez, agravez & réagravez.

Le rang & la qualité ne sont pas des dispenses légitimes contre la rigueur des Loix; cependant, les mêmes fautes sont punies différemment selon les différens caractéres des coupables. L'Empereur *Leon* faisoit punir sévérement les crimes de quelque rang que fussent les criminels. Sortant un jour de son Palais, il s'arrêta pour écouter la plainte d'un homme de mediocre condition, qui accusoit un Sénateur de lui avoir enlevé sa femme; il ajoûtoit que s'étant adressé au Préfet de la Ville, pour en avoir justice, il la lui avoit refusée: le Prince les fit venir; ils se défendirent fort mal; il dépossa sur-le champ le Gouverneur, & fit punir l'adultére selon la rigueur des Loix.

Il n'y a rien de plus capable de faire périr une Armée, que la présomption d'un Chef qui se croit invincible, & qui néglige de prendre les précautions, & les mesures necessaires pour faire réüssir ce qu'il entreprend. *Julien* l'Apostat fit mettre le feu à sa flotte, après avoir remporté quelques

avan-

avantages ſur *Sapor*, Roi de *Perſe*, à qui il faiſoit la guerre. Il réſolut d'aller aſſiéger *Ecbatane*, & pour traverſer la *Médie*, il s'abandonna lui-même & toute l'Armée à la diſcrétion d'un Transfuge *Perſe* qui le trahit, & qui au lieu de le conduire par un païs abondant en toutes choſes comme il l'avoit promis, alla le livrer aux ennemis dans des détroits que les *Perſes* avoient ravagez, & où l'on ne pouvoit trouver ni vivres, ni fourages.

L'orgueil & la témérité d'un Chef rendent la force & la valeur inutiles contre un ennemi même beaucoup plus foible, quand il n'obmet rien, pour profiter de la mauvaiſe conduite de ſon adverſaire.

La précaution & la prévoyance de l'avenir eſt autant néceſſaire à la gloire d'un Général, que le courage, la hardieſſe, & le mépris de la mort.

Les *Suiſſes* firent une faute irréparable lorsqu'ils abandonnérent leur païs pour ſe rendre maîtres des *Gaules*, ſans ſonger qu'ils avoient affaire à *Céſar*; ils mirent le feu à douze de leurs Villes, & à quatre cens Villages, ſans compter les maiſons des particuliers. Leur Armée étoit de quatrevingt mille combattans, *Céſar* les bat-

battit par tout, & les contraignit de retourner en leur païs qu'il furent obligez de rebâtir.

Les plus habiles Politiques font des fautes contre la prudence qu'on ne pardonneroit pas à des eſprits médiocres; ils ne conſultent que leur courage quand ils ſe jettent dans le péril; il ſeroit plus à propos de conſulter leur Raiſon. Ce fut une extrême témérité au Duc de *Guiſe*, de venir ſe mettre entre les mains d'un Prince qu'il avoit ſi cruellement offenſé; en paſſant au travers des Gardes *Françoiſes & Suiſſes*, une frayeur ſoudaine le ſaiſit, tout intrépide qu'il étoit; ſon courage s'enflamma à la vûë de ce péril; & ſans ſonger où il étoit, il mit la main ſur la garde de ſon épée par un mouvement naturel de ſon grand cœur.

La bonne foi eſt toûjours néceſſaire, mais principalement dans les Traitez, il en faut garder inviolablement toutes les conventions; il eſt impoſſible d'excuſer celui qui ayant fait une tréve pour ſept jours avec ſes ennemis, les ſurprit la troiſiéme nuit, diſant pour toute raiſon, que dans la tréve, on n'avoit pas fait mention des nuits.

C'eſt

C'eſt une erreur de croire qu'on puiſſe bien gouverner les troupes quand on leur donne trop de licence, ou trop de liberté ; on les tient mieux dans le devoir, quand on leur fait obſerver une éxacte diſcipline. Un pommier chargé de pommes s'étant trouvé au milieu du camp des *Romains*, toute l'Armée décampa le lendemain, ſans qu'on eût pris aucune de ces pommes ; c'eſt peu de choſe, mais cette circonſtance marque aſſez avec quelle ſévérité les troupes *Romaines* obſervoient la diſcipline militaire. Les *Turcs* ſont inéxorable ſur ce chapitre ; ils donnent cinquante coups de bâton à un ſoldat qui auroit pris un œuf ; on les empale, ou on les décapite, quand ils prennent des choſes qui ne ſe mangent point. Lors que *Selim* ſe rendit maître de *Damas*, les plus beaux jardins du monde, chargez de beaux fruits, ne furent point endommagez, parce qu'il ne donna point à ſon Armée permiſſion de piller.

Un Conquérant doit traiter avec douceur les Peuples qu'il a vaincus, ou qui ſe ſont ſoûmis volontairement à ſa puiſſance. Ceux de *Vannes* s'étant rendus à diſcrétion, *Céſar* jugea à propos d'en faire une punition exemplai-

re, pour rendre à l'avenir les *Barbares* plus retenus, & pour les obliger à avoir de la bonne foi dans leurs paroles. *Céſar* fit mourir tous les Sénateurs, & vendit le reſte à l'encan: cette punition étoit trop grande pour la clémence de *Céſar*; les plus grands hommes s'oublient quelquefois.

Il n'y a pas de meilleur moyen pour empêcher le Peuple de ſe mutiner, que de l'amuſer par des ſpectacles; la vie oiſive l'endort, le plaiſir qu'on lui fait goûter de tems en tems l'empêche de ſentir ſon joug, & de ſonger à ſes peines. Les *Romains* qui étoient ſi bons politiques, n'épargnoient rien dans les fêtes qu'ils donnoient au public. Quelle dépenſe ne faloit-il point faire pour tranſporter une prodigieuſe quantité de gros arbres verds, repréſentant une belle forêt plantée avec beaucoup d'artifice? Le premier jour du ſpectacle on jettoit dans cette forêt mille Autruches, mille Cerfs, mille Sangliers & mille Daims, qu'on abandonnoit au Peuple. Le lendemain on faiſoit aſſommer cent gros Lions, cent Leopards, trois cens Ours. Le troiſiéme jour on voyoit combattre plus de ſix cens Gladiateurs. Le Peuple étoit aſſis ſur des Amphithéatres revêtus de marbre,

bre, & enrichis de ſtatuës; cent mille perſonnes pouvoient y être à leur aiſe; on voyoit dans le fonds qui s'ouvroit, des antres, d'où ſortoient les bêtes deſtinées au ſpectacle, on y voyoit une mer couverte de vaiſſeaux, & une infinité de monſtres marins. Le haut de cette place étoit couvert de voiles de pourpre travaillées à l'aiguille; pour finir la fête, on donnoit un repas magnifique à tous les ſpectateurs.

On peut étouffer une faction naiſſante, en abattant le Chef; parce que la faction eſt foible en ſon commencement, & que ceux qui y ſont entrez, ſont encore irréſolus, & qu'ils balancent entre leur premiére fureur, & la crainte d'un maitre juſtement irrité, qu'ils voient armé pour les punir auſſi-bien que leur Chef. Cette politique n'eſt pas ſûre, quand la faction eſt trop forte & trop enracinée.

Une paix faite à contretems eſt plus funeſte que la guerre; elle deſarme les Princes, ils ſe fient à un ennemi caché qui ne ſonge qu'à les ſupprendre: le Prince d'*Orange* chargea nos Troupes, quoi qu'il ſût fort bien que la Paix étoit concluë, cette ſupercherie coûta la vie à une infinité de braves hommes.

Il eſt dangereux de s'aſſurer ſur la bonne foi des Princes, qui n'en ont qu'autant que leurs interêts le demandent, & qui ſont toûjours prêts à faire des perfidies, quand ils y trouvent leur compte.

Quand la Paix n'eſt que l'ouvrage d'une fine politique, elle ne dure qu'autant de tems qu'il en faut pour reprendre haleine, en ſe préparant à la rompre.

On gâte tout quand on donne dans quelque extrémité, en ſe roidiſſant, ou ſe relâchant avec excès : il faut tâcher de trouver un tempérament entre une extrême rigueur, & une indulgence trop lâche. Les Paix honteuſes faites avec les Huguenots, les Edits en leur faveur, la ſévérité avec laquelle on a voulu les traiter en d'autres tems, le maſſacre de la *Saint Barthelemi*, ont eu des ſuites très-funeſtes. Ces deſſeins ſanguinaires ont été des fruits du Conſeil d'*Eſpagne*, qui vouloit profiter de nos maux ; cette ſanglante tragédie fut l'ouvrage du Duc d'*Albe*, qui conſeilla ce maſſacre pour intimider par là les Huguenots des Païs-Bas.

Il eſt dangereux de ſavoir le ſecret d'un Prince qui peut aiſément ſe défaire

faire d'un témoin, qui a bien voulu être complice d'un crime que le Prince veut désavouer. La disgrace d'*Antoine Perez* en est un témoignage célebre; on ne pouvoit lui reprocher d'autre crime, que d'avoir été confident de son maître, qui l'abandonna à l'Inquisition; & si le Peuple de *Sarragoce* ne l'eût retiré par force, il eut éprouvé combien il est dangereux de garder le secret d'un Grand, & d'avoir été l'instrument d'une action qu'il veut dérober au public. *Perez* avoit fait tuer le Sécrétaire de Dom *Juan d'Autriche* par les ordres de *Philippe II.*, mais ce Prince ne vouloit pas qu'on crut qu'il eût trempé dans cette mort.

Lors qu'une nouvelle Secte se forme, il faut tâcher de gagner les auteurs avant qu'ils se soient déclarez, ou il s'en faut défaire: on ne peut plus arrêter le cours du mal, après qu'ils ont vaincu les premiers obstacles, parce qu'il n'y a point de jalousie plus violente que celle que nous prenons pour nos opinions. Le Cardinal de *Lorraine* fit une faute d'une dangereuse conséquence, en permettant le Colloque de *Poissi*; il produisoit des gens dont la naissance étoit obscure, qui vi-

voient dans des bois ſans oſer paroître; ils déliberoient encore ſur leur nouvelle doctrine; c'étoit les déterminer pour toûjours, que de les faire entrer dans une lice ſi éclatante, où ils avoient pour témoins & pour ſpectateurs, le Roi & toute la Cour: quoi que le ſuccès de cette Conférence ne leur fût pas fort avantageux; cependant, ils en eurent tant de vanité, qu'il fut impoſſible de les ramener dans la ſuite, & de les remettre dans le bon chemin.

Le ſuccès d'une grande entrepriſe dépend d'un certain moment qu'il eſt impoſſible de rappeller, quand on l'a laiſſé échapper par ſa négligence. Le Maréchal de *la Châtre* fit reconnoître l'Armée de *Henri IV.* le ſoir qui précéda la bataille d'*Ivri*, il remarqua qu'elle étoit foible & étonnée; le Maréchal fit tout ce qu'il put pour perſuader au Duc de *Mayenne* de combattre ſur le champ, ſans différer au lendemain; il n'en voulut rien faire, diſant que ſes Troupes avoient beſoin de repos pour ſe remettre de la fatigue du chemin. Trois mille hommes de pied & huit cens chevaux arrivérent au Roi pendant la nuit, qui relevérent le courage & l'eſpérance de ſes ſoldats,

dats, & qui lui firent gagner la victoire, qu'il auroit aparemment perduë le jour précédent.

On perd tout pour peu qu'on ſe néglige devant un ennemi vigilant & laborieux, attentif à épier toutes les occaſions, & à prendre tous les avantages que la Fortune lui préſente. Le malheur de *François I.* devant *Pavie*, vint de ſa négligence, & de l'activité du Marquis de *Peſcaire*, qui étoit un des Chefs de l'Armée de l'Empereur. Ce Marquis ardent & infatigable, étoit dans une action perpétuelle, & fatiguoit nuit & jour l'Armée *Françoiſe*; il enleva tous les Forts qui la couvroient: il vint chercher le Roi juſques dans ſon logement, & le contraignit de donner bataille. *François I.* étoit au milieu de ſon Armée, ſans en ſavoir le nombre, ni l'état, que ſur le rapport de ſes Capitaines; il ne prévit le deſſein de ſes ennemis, que lors qu'il n'étoit plus tems de s'y oppoſer, & de rompre leurs meſures; il s'étoit toûjours flaté qu'ils étoient trop foibles pour l'attaquer. Faute irréparable à la guerre, où il ne faut jamais ſe laiſſer réduire à la néceſſité de combattre. Il faut avoir l'œil à tout, & ne négliger rien; de petits accidens ſont d'or-

dinaire le principe des grandes révolutions, & l'origine du bon ſuccès, ou du malheur des entrepriſes.

Quand l'occaſion preſſoit *Céſar*, il faiſoit des diligences incroyables; il paſſoit les riviéres à la nage, pour ne pas ſe détourner à chercher des ponts; il traverſoit la mer avec un courage intrépide ſur de petits vaiſſeaux, aimant mieux naviger pendant l'orage, que de riſquer ſes affaires; il ſe ſoucioit moins de mettre ſa perſonne en danger que ſa fortune.

Un excès de prudence nuit quelquefois à l'évènement d'une affaire; on s'expoſe à tout perdre, parce qu'on ne veut rien riſquer; quand les beſoins ſont extrêmes, il faut des remédes proportionnez. C'étoit une entrepriſe bien hardie, que de faire paſſer une partie de l'Armée *Françoiſe* dans l'Iſle de *Rhé*, pour y combattre les *Anglois*, expoſer tant de braves gens, & l'élite de nos Soldats, ſacrifier tant de Nobleſſe, des Princes mêmes. Les Politiques diſoient que c'étoit beaucoup hazarder, que de s'abandonner au caprice de la Fortune: ſans cela l'Iſle étoit perduë; le remédе étoit dangereux; mais il n'y en avoit point d'autre: on ne pouvoit ni mieux faire, ni autrement.

Les

Les actions des Princes ſont d'ordinaire des myſtéres que tout le monde ne pénétre pas, & qui échappent aux vûës du Peuple.

Il eſt des momens où une conduite impétueuſe & contre les formes, gagne tout à coup comme par ſurpriſe, ce que la prudence humaine agiſſant de méthode & ſelon toutes les régles, ne pourroit jamais obtenir par la force de ſes raiſons.

On n'eſt jamais plus aſſuré, que lors qu'on agit de la même maniére, que s'il faloit tout craindre.

QUAND on a réüſſi dans quelque affaire, on ſe flate aiſément de pouvoir réüſſir dans des entrepriſes de plus grande conſéquence.

Un Prince aviſé ne doit s'embarquer qu'à l'extrémité dans une affaire qui n'a rien de certain que la dépenſe.

On fait toûjours mal quand on agit contre les ordres qu'on nous donne; les bonnes intentions ſont comptées pour rien en matiére d'affaires d'Etat, ſi les effets ne ſont agréables au Prince. Les ſervices qu'on rend, s'ils ne ſont commandez, ſont des choſes qu'on met à l'aventure. Au Siége de

Dour-

Dourlens, le Comte de *Fuente* fit couper la tête à un Meſtre de Camp, qui dans une attaque étoit allé plus avant qu'on ne lui avoit ordonné; cependant, il s'étoit ſaiſi d'un poſte très important.

L'indulgence n'eſt pas un moyen ſûr pour régner, & pour ſe faire obéïr; mais auſſi une rigueur exceſſive rebute les eſprits.

Les Rois ne ſont pas toûjours obligez de tenir toutes les paroles de leurs Miniſtres, quand ils ont paſſé les bornes de leurs pouvoirs. Les *Suiſſes* ravageoient la *France*; le Duc de *la Trimouille* accourt pour conjurer l'orage; il manie ces eſprits faciles avec tant d'adreſſe qu'il les renvoye en leur païs chargez de butin & pleins d'eſpérances, à cauſe des promeſſes qu'il leur fit. L'artifice étoit groſſier, mais il fut très-utile à la *France*. Le Roi cependant crut qu'il n'étoit nullement obligé de tenir ce que *la Trimouille* avoit promis ſans ordre, ni d'être garant de l'imprudence des *Suiſſes*, qui abandonnérent des avantages certains pour des promeſſes incertaines.

Les hommes extraordinaires ont un certain je ne ſai quoi dans le viſage, & dans leur extérieur, qui inſpire du reſpect

reſpect avec l'amour ; tels ont été *Alexandre*, *Scipion*, *Céſar*, *Germanicus*, *Gaſton de Foix*, Dom *Juan d'Autriche*, *Fernand Gonſalve*, & les deux derniers Ducs de *Guiſe*, dont la préſence charmoit le monde, & emportoit les volontez malgré la Raiſon.

Les *Romains* ne parvinrent ſous leurs Conſuls à ce haut degré de grandeur & de puiſſance, que par leur régularité, & par la rigueur avec laquelle ils puniſſoient les plus petites fautes dans les plus grands hommes, quelque mérite qu'ils euſſent, & quelque importans que fuſſent leurs ſervices. *Caton* le Conſulaire, petits fils du grand *Caton*, fils d'*Emilie* ſœur de *Scipion l'Africain*, fut accuſé de péculat à ſon retour de la *Macédoine*, pour avoir pris injuſtement quatre mille ſeſterces qui valoient environ cent écus ; la ſomme étoit modique, & ne valoit guéres la peine qu'on y fit réflexion ; (*a*) mais ils puniſſoient en cela plûtôt la volonté de pécher que le crime même, dont les ſuites n'étoient de nulle conſéquence.

On perd ſouvent à délibérer, le tems qu'on

(*a*) *Adeo illi viri magis voluntatem peccandi intuebantur quam modum, factaque ad conſilium dirigebant.* Vell. Pater.

qu'on devroit employer à éxécuter. Toutes les affaires ne ſont pas d'une nature qu'on ait toûjours le loiſir de philoſopher long-tems; & quand le moment de l'occaſion eſt échappé, on ne peut plus le ratraper. Le Duc de *Guiſe* prit ſur le champ la réſolution d'aller combattre les Reitres qui avoient leur logement à *Vimori*; le Duc de *Mayenne* lui repréſentoit qu'il y faloit penſer mûrement avant que de s'y embarquer: *ſachez, mon frére*, lui dit le Duc de Guiſe, *que je ne reſoudrois pas en y penſant toute ma vie, ce que je n'aurois pû réſoudre en un quart-d'heure.*

Les Princes ſont ſouvent la cauſe de leurs malheurs & de leur ruine par leur mauvaiſe conduite, & par des brutalitez qui révoltent tout le monde. L'Empereur *Michel* voulant ſe défaire de *Baſile* ſon Collégue à l'Empire, mena en plein Senat un des Rameurs de la Galére Impériale, homme puiſſant & de bonne mine; il le déclara ſon Collégue au lieu de *Baſile*, qui pour ſe vanger de l'affront que *Michel* lui faiſoit, le fit maſſacrer dans ſon lit au milieu de la nuit.

Il y a quelquefois plus d'honneur à fuir le danger qu'à s'y jetter témérairement.

rement. Il eſt glorieux de faire une ſage retraite pour ſauver des Troupes qui périroient en hazardant un combat douteux. *Sylla & Marius*, après avoir remporté une grande victoire, voyant une troupe de gens ramaſſez, qui par déſeſpoir venoient ſe jetter ſur eux en furieux, ne jugérent pas à propos de les attendre. Si le brave Comte de *Foix* ne ſe fut trop emporté à pourſuivre les reſtes de la victoire de *Ravenne*, il n'auroit pas péri malheureuſement. Peut-être que le ſouvenir de cette avanture ſauva Monſieur d'*Enguien* à *Cérizolles*.

Les Juges qui ont le pouvoir de diſpoſer des biens & de la vie des particuliers, ne ſauroient prendre trop de précautions, avant que de décider ſur des matiéres ſi importantes; ils ſacrifient quelquefois des malheureux aux régles de la Juriſprudence. On avoit condamné des gens à la mort fauſſement accuſez d'un homicide; comme on les conduiſoit au ſupplice, les Juges ſont avertis par les Officiers d'une Cour ſubalterne, qu'ils ont entre leurs mains des priſonniers qui avouent l'homicide pour lequel les autres étoient condamnez à la mort. On déliberе s'il eſt à propos de différer l'exécution

cution de l'Arrêt donné contre les premiers. On juge que cette nouveauté ſeroit d'une dangereuſe conſéquence ; & qu'on pourroit ſuſpendre par cette voye l'éxécution de tous les jugemens. On dit que la condamnation eſt juridiquement paſſée, & que des Juges ſouverains ne peuvent ſe rétracter : enfin, ces infortunez ſont immolez aux formalitez de la Juſtice. Quelle étrange bizarrerie !

On ne doit guéres ſe fier à ceux qui ont l'ame intéreſſée, d'autant qu'ils paſſent ſans peine d'un parti à l'autre, éblouïs par l'apparence d'un plus grand avantage qu'ils eſpérent.

Quand les Princes choiſiſſent des gens pour le maniment des affaires, ils doivent ſur tout prendre garde s'ils n'ont point d'intérêt particulier à ménager qui l'emporte ſur le bien public.

Ce n'eſt pas aſſez pour traiter avec ſuccès d'une grande affaire, d'avoir de la ſcience, du zèle, de la probité ; il faut que ces qualitez ſoient ſoûtenuës par la douceur & par la prudence.

Les Généraux ne doivent s'expoſer à d'extrêmes périls que quand tout eſt déſeſpéré, ou qu'il y va de toute leur fortune ; il ne faut quelque fois à la guer-

guerre qu'une belle action d'un vaillant homme pour décider de tout. A la bataille de *Coutras*, *Henri IV* s'exposa de telle sorte, qu'il colleta dans la mêlée ceux que l'ardeur du combat, ou la foule des combattans, pouſſoit par hazard contre lui. Le Baron de *Fumel*, & *Château-Renard*, venoient à lui l'épée haute; il tire à l'un ſon piſtolet, prend l'autre qu'il fit ſon priſonnier, en criant: *Rends-toi Philiſtin.* Il eſt permis de s'expoſer de la ſorte, quand on combat pour une Couronne.

C'eſt une mauvaiſe politique de faire parade devant un ennemi avide & puiſſant, des richeſſes & des commoditez que renferme un floriſſant Etat. L'Empereur *Cantacuzene* fit naître l'envie aux *Turcs* dans un feſtin magnifique qu'il fit à *Orcan* & à ſes principaux Capitaines, de s'emparer de *Conſtantinople.* Dans l'ardeur de la débauche ils furent ſi charmez de la beauté de cette grande Ville, qu'ils prirent le deſſein de s'en rendre les maîtres.

Il ne faut pas ſe déſeſpérer pour un mauvais ſuccès: la guerre a de grandes reſſources: on peut gagner dans une campagne ce qu'on a perdu en

pluſieurs autres. La premiére campagne que fit le fameux Prince d'*Orange* en *Flandre*, ne lui fut guére avantageuſe à cauſe de la mutinerie de ſes ſoldats qu'il ne pouvoit payer. Il fut contraint de vendre ſa vaiſſelle, & d'engager ſon équipage; il congédia ſes Troupes, & s'en retourna en Allemagne, d'où il revint avec de plus grandes forces.

Un Prince qui a éclaté contre un Favori puiſſant doit le perdre, ou il court riſque de ſe perdre ſoi-même. Le jeune *Valentinien* ne pouvant ſupporter le faſte & l'inſolence d'*Arbogaſte* le caſſa, & lui donna un jour un billet par lequel il lui ôtoit le commandement de l'Armée. Quand *Arbogaſte* eut lû ce billet, il dit à l'Empereur avec une extrême inſolence, en ſe retirant & déchirant ce billet: *Comme ce n'eſt pas vous qui m'avez donné ce commandement, ce ne ſera jamais vous qui me l'ôterez.* Il eſt certain que l'Empereur devoit perdre un homme ſi fier & ſi inſolent, & qui s'oublioit de la ſorte. *Arbogaſte* ne ceſſa de cabaler depuis ce tems-là; il fit étrangler l'Empereur à *Vienne* dans ſon lit pendant qu'il dormoit.

Un Prince, quand il fait grace, ne doit

doit jamais mettre en état de lui nuire ceux qui ſe croyent offenſez, & qui peuvent aiſément ſuccomber à la tentation de ſe vanger.

Il eſt dangereux de rétablir un ennemi qu'on a puni; c'eſt lui faire naître l'envie de ſe vanger, & lui en fournir les moyens.

Les Princes riſquent beaucoup quand ils s'abandonnent à la conduite d'un ſeul homme, qui n'ayant point de compagnon dans le miniſtére, peut les trahir ſans qu'on s'en apperçoive.

Quelque importans que ſoient les ſervices qu'on ait rendus aux Grands, ils vous ſacrifient à la premiére occaſion, quand ce ſacrifice eſt néceſſaire à leur fortune, ou à leur ſûreté. *Catherine* de *Medicis* abandonna le Chancelier de l'*Hôpital* aux Triumvirs, ne ſe ſentant pas aſſez forte pour le ſoûtenir. Elle fit ce qu'on devoit attendre d'une Princeſſe ambitieuſe; c'eſt à dire, qu'elle immola le mieux intentionné de ſes Miniſtres à la vangeance de ceux qu'il n'avoit irritez que pour la ſervir.

Il ne faut qu'une belle action d'un homme de cœur pour encourager des eſprits timides & flotans que la grandeur du péril étonne. Lors que *Céſar* voulut

voulut paſſer en *Angleterre*, il falut forcer une multitude infinie de Barbares qui s'oppoſoient à ſa deſcente. Ses Soldats ne témoignent pas en cette occaſion leur ardeur & leur allegreſſe ordinaire. L'Enſeigne Colonelle de la dixiéme Légion, qui étoit la favorite de *Céſar*, aprés avoir prié les Dieux de ſeconder ſon entrepriſe: *ſuivez-moi*, dit-il, *Compagnons, ſi vous ne voulez pas abandonner l'Aigle Romaine aux ennemis; pour moi je m'aquiterai de mon devoir envers* Céſar *& la République*: il ſe jette en bas du vaiſſeau, & porte l'Aigle contre les Barbares; la honte en fait faire autant à ſes Compagnons, & enſuite aux autres à leur exemple.

Les récompenſes doivent être diſpenſées avec économie, & avec juſtice. Souvent des gens de rien obtiennent par la faveur ce qu'on ne peut donner qu'au mérite. *Louïs XI.* traitoit avec trop de mépris les grands Seigneurs du Royaume qui avoient rendu de ſignalez ſervices à l'Etat ſous le régne précédent; il n'élevoit aux plus hautes Dignitez que des perſonnes de néant. Cette mauvaiſe conduite attira ſur lui la haine de tous ceux qui avoient un peu de reſſentiment.

Au

Autant qu'on le peut, il faut tâcher d'adoucir avec des paroles honnêtes les refus qu'on eſt ſouvent obligé de faire. C'eſt une mauvaiſe politique de joindre le mépris au refus. *Henri III.* avoir dit du Comte de *Briſſac*, en lui refuſant l'Amirauté d'une maniére des obligeante, que c'étoit un homme qui ne valoit rien ni ſur terre ni ſur mer. Pour inſulter au Roi, le Comte s'écria, à la journée des Barricades; *au moins le Roi ſaura aujourd'hui que j'ai trouvé mon élément, & que ſi je ne ſuis bon ni ſur terre ni ſur mer, je vaux quelque choſe ſur le pavé.*

C'eſt un malheur ordinaire aux plus grands Princes de ne conſidérer pas aſſez les hommes de ſervice, quand ils croyent être aſſurez de leur fidélité.

Il ne faut jamais faire la moindre démonſtration de colére contre ceux que l'on hait, qu'au moment qu'on eſt aſſez fort pour les abattre; mais il ne faut pas que ce ſoit par un eſprit de vangeance, on ne le peut faire que pour la ſûreté publique.

C'eſt ſe tromper que de prétendre ramener par des remontrances, un Rebelle déclaré qui a les armes à la main, & qui ſe voit le plus fort.

Il ſe trouve aſſez de perſonnes qui ont du courage & de l'ambition, qui roulent dans leur eſprit des penſées générales de s'élever, & de rendre leur condition meilleure; mais on en voit rarement qui après les avoir formées, ſachent faire le choix des moyens qui ſoïent propres à l'éxécution, & qui ne ſe relâchent pas du ſoin continuel qu'il faut avoir pour les faire réüſſir; ou quand ils s'en donnent la peine, c'eſt preſque toûjours à contretems, & avec trop d'impatience d'en voir le ſuccès.

Les grands hommes oublient leurs intérêts particuliers, quand il s'agit du bien de tout le parti. L'Amiral de *Coligni* après avoir eu ſon cheval tué ſous lui, & après avoir été bleſſé à la joüe d'un coup de piſtolet à la bataille de *Dreux*, fut contraint de ſe rendre; mais le Prince de *Portien* ſurvint fort à propos pour le dégager: il le retira genereuſement des mains des Reitres, quoi qu'il fut ſon ennemi particulier; il faut ſacrifier ſes reſſentimens dans de grandes occaſions.

Quand on croit que tout eſt deſeſpéré, c'eſt alors qu'il faut faire de plus grands efforts pour détourner la malignité de la Fortune qui commence à

ſe déclarer. *Pompée* déſeſpéra trop tôt de la victoire; après la défaite de ſa Cavalerie, il piqua droit au camp, & ſe retira dans ſa tente, ou il attendit en patience l'événement de cette grande journée. Un grand Capitaine qui diſputoit de l'Empire du Monde, devoit ſe donner d'autres mouvemens.

On fait ſouvent de grandes injuſtices, quand on n'a pour régle de ſa conduite, qu'une politique purement mondaine, & qu'on ne conſulte pas aſſez les maximes du droit & l'équité. *Vitelli*, un des Généraux de la République de *Florence*, avoit rendu d'importans ſervices à ſa Patrie; ſes envieux le rendirent ſuſpect; on l'arrêta ſur ces ſoupçons, il fit voir ſon innocence & ſa fidélité; au lieu de l'abſoudre, on le condamna à la mort, parce qu'il étoit innocent; on lui auroit pardonné, s'il eût été trouvé criminel. Le motif de cette ſentence ſi cruelle, fut que *Vitelli* ayant beaucoup de courage avoit auſſi beaucoup de reſſentiment pour l'outrage qu'on lui avoit fait en l'arrêtant priſonnier; on eut peur qu'il ne mît tout en œuvre pour ſe vanger de la République qui l'avoit ſi maltraité.

Les grands courages ne ſouffrent guéres les affronts ſans ſe vanger ; il n'eſt pas de la prudence de les pouſſer à bout, & de ſes traiter avec hauteur, c'eſt le moyen d'en faire des Rebelles, & l'on s'expoſe par là à les perdre ſans retour. Le Prince de *Condé* vouloit avoir la Lieutenance générale de l'Armée qu'on lui avoit promiſe aſſez ſouvent. La Reine qui avoit de ſecrets dépits contre ce Prince, lui oppoſa le Duc d'*Anjou*, qui le traita d'une étrange maniére, juſqu'à lui dire d'un ton menaçant, & mettant la main ſur la garde de ſon épée, que s'il penſoit jamais à cette Charge contre le reſpect qu'il lui devoit, il l'en feroit repentir. On peut refuſer les Grands d'une maniére plus douce & plus fine ; ces bruſqueries les aigriſſent, & ils n'en reviennent jamais.

La fierté ne convient guéres aux malheureux ; il faut s'accommoder aux caprices des gens dont on dépend au lieu de les inſulter ; les maniéres hautaines les rebutent ; on les gagneroit par la douceur & par la complaiſance. On lit dans les Annales des *Turcs*, que *Tamerlan* reçut fort bien *Bajazet* après qu'il l'eut défait ; il lui alla au devant, & le conduiſit dans ſa ten-

tente avec beaucoup de civilité, compatissant à sa mauvaise fortune. Ils mangeoient ensemble, *Tamerlan* demanda un jour à *Bajazet* quel traitement il lui auroit fait s'il eût remporté la victoire, & qu'il se fût saisi de sa personne? *Bajazet* qui étoit d'un naturel fier, lui fit une réponse fort brusque, & qui irrita le Vainqueur. „ J'avois résolu, *dit-il*, si le destin „ m'eût donné la victoire, de vous „ enfermer dans une cage de fer, „ de vous mener par tout, & de „ vous montrer dans cet état à toute „ la terre. *Tamerlan* indigné de cette fierté à contre-tems: *il faut*, repliqua-t-il, *vous traiter de la même maniére*; il le renferma dans une cage de fer où il vécut en desespéré pendant trois ans; enfin, enragé de se voir dans un état si malheureux, il se heurta si violemment contre les barreaux de sa cage, qu'il se cassa la tête, & qu'il mourut.

Il n'est pas tems de faire le fier, quand vous dépendez des autres, & qu'ils peuvent vous punir, de vôtre fierté.

La jalousie d'honneur est dangereuse aux hommes de courage, en leur diminuant les forces de l'esprit & du

jugement; à meſure qu'elle augmente leur hardieſſe, elle les précipite dans un malheur inévitable.

On ne peut être véritablement brave, ſi le courage n'eſt conduit & réglé par la prudence. La témérité & la fauſſe bravoure, ſont les écueils ordinaires de ceux qui ſe piquent d'être courageux.

La préſomtion & la précipitation font perdre dans un moment ce que la valeur a aquis par une infinité de belles actions.

Depuis que la terreur & le deſeſpoir ſe ſont ſaiſis du cœur d'un homme, n'eût-il point d'autre ennemi à combattre que lui-même & ſa propre crainte, il ne ſonge qu'à fuir & à ſe ſauver, encore que perſonne ne le pourſuive. Les plus braves hommes ont quelque fois de ces terreurs paniques: on en a vû dans une apparence de défaite qui ont perdu le cœur & le jugement; s'imaginant avoir toûjours l'ennemi à leurs trouſſes, ils fuioient ſans relâche & ſans regarder derriére eux, & rempliſſoient tout d'effroi, de trouble & de confuſion par les fauſſes nouvelles qu'ils apportoient.

Un Général ne doit avoir pour but de ſes deſſeins, que de gagner la victoire

toire dans un jour de bataille ; tous les autres petits accidens doivent être comptez pour rien. La grande prudence de M. de *Guiſe* ſauva tout à la bataille de *Dreux* ; il ne branla point de ſon poſte quelque inſtance qu'on lui fît d'aller à la charge pour ſoûtenir ſes gens qui étoient fort mal menez, & qui fuioient de toutes parts : on lui repréſenta que le Connétable avoit été battu, & qu'on l'emmenoit priſonnier ; mais craignant de s'embaraſſer parmi les fuyards, il attendoit toûjours, demeuroit ferme, & donnoit lieu de ſe rallier derriére ſon bataillon ; enfin, quand il vit que les ennemis ſe croyant victorieux, quittoient leur rang pour aller au pillage, & que le déſordre étoit général, il vint fondre ſur eux avec tant de furie, qu'il leur arracha la victoire.

Les plus habiles Politiques, quelques précautions qu'ils apportent dans les affaires les plus importantes, peuvent être trompez par des perſonnes groſſiéres. *Aſtiage*, dernier Roi des *Medes*, vit en ſonge une vigne qui ſortoit du ventre de ſa fille, & cette vigne dans un moment couvrit toute l'*Aſie*. Les Devins aſſurérent le Prince que cet enfant ſeroit Roi de l'*Aſie*

entiére, & qu'il le dépouilleroit lui-même de ſon Royaume. Pour détourner ce malheur, il maria ſa fille à un homme obſcur; quand elle fut prête d'accoucher, il voulut être preſent pour faire mourir l'enfant à ſes yeux; l'homme à qui il donna ce ſoin le trompa, & envoya le fils de la Princeſſe à la campagne, on l'y nourrit ſecrettement; quand il fut grand il détrôna ſon grand-pére, & transféra le Royaume des *Medes* aux *Perſes*

Les Princes ne doivent pas toûjours traiter à la derniére rigueur ceux qui avouent leurs fautes, & qui marquent un déſir ſincére de ſe corriger. *Auguſte* avoit promis dix mille ſeſterces à ceux qui lui améneroient un inſigne brigand. Cet homme vint lui-même ſe préſenter à *Auguſte*, avouant qu'il étoit digne de toutes ſortes de ſupplices: *Auguſte* fut touché de cette franchiſe, il lui pardonna, & lui fit diſtribuer les dix mille ſeſterces.

Louïs XI. n'étoit pas auſſi ſincére qu'*Auguſte*; il accabla le Connetable de *S. Paul* de tant d'honnêtetez, il lui dit des choſes ſi obligeantes, que le Connétable y fut pris. Le Roi diſſimula ſa haine pendant deux ans, ne ſe croyant pas en état de le châtier

avec

vec ſûreté; enfin, quand il crut le pouvoir faire ſans rien riſquer, il lui fit couper la tête.

Quand *Louïs XIII* voulut faire arrêter le Duc de *Vendôme*, dont on avoit des ſoupçons pour ſon Gouvernement de *Bretagne*, on fit ſemer le bruit qu'on avoit envie de donner la Charge d'Amiral au Grand Prieur frére du Duc, qui voulut avoir quelques ſûretez avant que de venir à la Cour; on fit dire adroitement au Grand Prieur, que ſon frére n'auroit pas plus de mal que lui; cette promeſſe les raſſura; ils futent tous deux arrêtez.

Ceux qui ſavent vaincre ne ſavent pas toûjours profiter de la victoire; on en perd ſouvent le fruit faute d'attaquer l'ennemi par la tête après une grande défaite. La bataille de *Moncontour*, ſi fatale aux Huguenots, fut preſque inutile aux Vainqueurs. Au lieu de pourſuivre les débris de l'Armée ennemie qui étoit en déroute, le Duc d'*Anjou* alla diſſiper la ſienne devant *S. Jean*: il perdit le fruit de ſa victoire qui ne devoit pas ſe borner au gain d'une place; il devoit tâcher de réduire tout le parti. Par ce retardement il donna moyen aux ennemis de reſpirer & de ſe remettre; il manqua à termi-

ner une guerre, qui ne pouvoit finir que par la ruine des vaincus.

Un Capitainne *Carthaginois* dit, après la bataille de *Cannes*, que ſi *Hannibal*, eût ſû ſe ſervir de la victoire, il auroit renverſé *Rome*, & détruit toute la puiſſance *Romaine*. Il aima mieux jouïr des fruits de la victoire & en goûter le plaiſir; ſon Armée ſe débaucha à *Capouë*, qui fut à *Hannibal* ce que *Cannes* avoit été aux *Romains*.

Après la victoire de *Pharſale*, *Céſar* pourſuivit *Pompée* ſans relâche, & ſans lui donner le tems de ſe reconnoître, & de ramaſſer de nouvelles forces. *Henri IV.* n'en uſa pas de la ſorte après la journée de *Coutras*.

On ne peut guéres réſiſter à la douceur de ſa bonne fortune; on ſe laiſſe aller au repos, quand un peu d'action nous mettroit en état de nous repoſer toute nôtre vie.

Un Conquérant eſt obligé, par ſon propre intérêt, d'uſer modérément de ſa victoire, & de bien traiter les vaincus, afin de conſerver par ſa bonté ce qu'il a gagné par ſa puiſſance.

Les eſprits ſubtils ſe font des difficultez dans les entrepriſes, & s'arrêtent eux-mêmes par des obſtacles qui viennent plus de leur imagination, que de la choſe.

Il

Il faut commander avec douceur aux Troupes, ſi l'on veut qu'elles obéïſſent avec affection ; car pour bien diſpoſer des hommes, il faut gagner les eſprits, avant que d'éxiger les devoirs.

De quelque rang qu'on ſoit, quelque mérite qu'on puiſſe avoir, quelque poſte qu'on ait occupé, il ne faut point avoir de honte de ſuivre les régles ordinaires. Le Duc de *Guiſe*, quoi qu'il eût eté Lieutenant-Général du Royaume, voulut bien commander à la bataille de *Dreux* ſous le Connétable, & ſous le Maréchal de *Saint André*, pour rendre l'honneur qui étoit dû à leurs Charges.

Il y a une certaine fatalité dans la deſtinée des Grands que toutes les vûës de la Politique humaine ne ſauroient vaincre ; on ne connoît ce qu'il faloit faire, que quand le mal eſt ſans remède. L'Empereur *Leon* avoit condamné à la mort le Patrice *Michel le Begue* ; on le conduiſoit déja au ſupplice : l'Impératice obtint de l'Empereur qu'on différât cette éxécution de quelques jours. *Michel* qui avoit fait une grande conjuration contre l'Empereur profita de ce délai, & fit avertir tous ſes complices, que s'ils ne ſe hâtoient

d'éxécuter leur deſſein, il les nommeroit; ils maſſacrérent *Leon* dans l'Egliſe au pied de l'Autel dès le même jour; *Michel* fut mis ſur le Trône, tout lié & tout garotté qu'il étoit.

Henri le Grand avoit quelque ſecret preſſentiment du malheur qui lui arriva; il diſoit à Mr. de *Sulli*, *Mon ami, ils me tuëront, hâtons-nous de ſortir de Paris.* L'extrême complaiſance qu'il eut pour la Reine lui fit différer ſon voyage de quelques jours.

L'envie de régner eſt une terrible tentation; on en a vû dans tous les ſiécles des effets bien funeſtes. L'Impératice *Irene*, qui avoit d'ailleurs l'ame ſi bien faite, fit arracher les yeux à ſon propre fils pour gouverner; ce pauvre Prince expira dans cette cruelle opération.

Jules Céſar diſoit ſouvent (*a*) qu'il ne faloit violer la juſtice que pour régner, & pour obtenir la Souveraineté. Cette maxime eſt très injuſte; *Céſar* l'a miſe en pratique, mais elle a été la cauſe de la ruine de ſa Patrie.

Dans une émotion publique, ſi un Commandant fait paroître de la timidité,

(*a*) *Por ſer Rey ſe quiebra todaley.*

dité, il perd tout credit, & ruine ſans reſſource ſes affaires; au lieu qu'une action vigoureuſe appaiſe ſur le champ tout le déſordre. Durant les troubles de *Naples*, un homme de la lie du peuple, ſuivi d'une foule de bandits, traita inſolemment le Duc de *Guiſe*, ſe vantant d'avoir coupé la tête au frére du Duc de *Matalonne*, & qu'il pourroit bien en faire autant à M. de *Guiſe*. Ce Prince indigné de cette brutalité, pouſſe ſon cheval ſur cet inſolent, & lui paſſe ſur le ventre. Tous ceux qui furent témoins de cette action, demeurérent ſurpris de ſon procédé, voyant le danger manifeſte où il s'expoſoit d'être aſſommé par ces brutaux. M. de *Guiſe* leur dit en ſoûriant, que naturellement il ne craignoit point la canaille, que quand Dieu formoit un homme de qualité, il lui imprimoit je ne ſai quoi entre les deux yeux, qu'elle n'oſoit regarder ſans trembler.

Quand ceux qui doivent obéïr ſont convaincus qu'un Prince n'oſe ſoûtenir ſon caractére en commandant abſolument, ils prétendent toûjours obtenir par importunité le contraire de ce qui aura été ordonné par raiſon.

C'eſt une foibleſſe très préjudicible de vouloir trop ménager les gens, &

de n'oſer leur donner des ordres qui ne ſont pas agréables.

Tous les Politiques diſent de concert, qu'un homme habile ne doit donner bataille qu'à la derniere néceſſité, ſur tout dans ſon païs. *Darius* ſe perdit pour avoir tout hazardé contre *Alexandre*. *Fabius* au contraire ruina *Hannibal*, en le mattant & temporiſant. M. de *Turenne* a paſſé des Campagnes entiéres à fatiguer ſes ennemis par des marches & des mouvemens continuels. Une Armée qui eſt en pleine campagne ſans avoir pluſieurs villes où ſe retirer, ſe perd & ſe détruit d'elle-méme. La plus belle des victoires eſt celle qui conſerve la vie des ſoldats: c'eſt vaincre un ennemi, que de le fatiguer de telle ſorte qu'il ſoit obligé de ſe retirer ſans rien faire.

Alphonſe, Roi de *Naples*, dit une belle parole au Duc d'*Aujou* qui le preſſoit de donner bataille: que le devoir d'un bon Capitaine eſt de vaincre, & non pas de combattre.

Il faut ſe tenir extrémement ſur ſes gardes, lors qu'on fait des propoſitions de Paix; car pendant qu'on amuſe les gens par des négociations, il eſt aiſé de les ſurprendre, & de tirer avantage de l'inaction, où cette tréve artificieuſe

cieuſe les jette. Le Pape *Jules* pour avoir le tems de faire ſes préparatifs contre le Duc de *Ferrare*, amuſa *Louïs XII.* par l'eſpérance d'un accommodement. *Ferdinand* d'*Arragon* fit à ce Prince la même ſupercherie; en lui envoyant *Philippe* Archiduc d'*Autriche*, pour conclure avec le Roi un Traité de Paix qu'ils jurérent, & l'empêchérent par ce moyen de faire des préparatifs néceſſaires pour ſecourir ſes Alliez, qui furent contraints d'abandonner le Royaume de *Naples*; car quand il fâlut ratifier le Traité, *Ferdinand* n'y voulut jamais conſentir.

Dans les Calamitez publiques les Princes ne doivent pas ſonger à ſe divertir; il faut qu'ils prennent part aux miſéres des autres, qu'ils en ayent compaſſion, & qu'ils ſacrifient tout pour les ſoulager. Tandis que les *Gots* ravageoient tout l'Empire d'*Orient* juſqu'aux portes de *Conſtantinople*, *Valens* alloit tous les jours au théatre penſant amuſer le peuple par des ſpectacles; mais lors que l'on ſouffre & que l'on craint tout, on n'eſt guéres touché des plaiſirs. L'Empereur eut le chagrin d'entendre tout le peuple crier, qu'on nous donne des armes, nous irons combattre les ennemis, tandis que

vous

vous verrez les jeux; ces reproches pénétrérent l'Empereur juſqu'au vif, & l'obligérent de ſe mettre à la tête de ſes Troupes.

Les grandes entrepriſes ſont comme les grandes machines, elles ſe déconcertent par l'irrégularité des moindres reſſorts. Ce qui fait avorter tant de deſſeins, c'eſt qu'on ſonge plus à la fin qu'aux moyens d'en venir à bout. *Charles VIII.* partant pour la conquête du Royaume de *Naples*, prit ſi mal ſes meſures que l'argent lui manqua à la moitié du chemin, il fut contraint d'emprunter les bagues de Madame la Ducheſſe de *Savoye*, & de Madame la Marquiſe de *Montferrat*.

Depuis que la paſſion s'eſt emparée d'un ame, & qu'elle en a banni la Raiſon, il n'y a rien de ſi irrégulier, de ſi méchant, de ſi monſtrueux dont elle ne ſoit capable. *Valentinien* avoit forcé la femme de *Maxime*, Sénateur *Romain*; cet homme enragé de cet outrage, pour s'en vanger plus ſûrement, fit accoire à *Valentinien* qu'*Aétius* le trahiſſoit. Ce Prince foible & violent, l'ayant fait venir dans ſon cabinet comme pour traiter d'affaires, le poignarda brutalement de ſes propres mains, & par ce coup fatal, il abat-

tit

tit l'iunique appui de ſon Empire.

Un homme poſſedé d'une forte paſſion n'eſt touché que de ce qui peut ſervir à la ſatisfaire.

Pour conſerver ſon autorité un Prince ne doit point ſe commettre, ni trop ſe familiariſer avec ſes ſujets. *Cazimir* Duc de *Sandomir*, jouoit avec un de ſes Courtiſans: ſur la fin du jeu ils pariérent une ſomme immenſe, *Cazimir* gagna; l'autre enragé de cette groſſe perte, perdant le jugement avec le reſpect, donna un ſoufflet à *Cazimir*; tout le monde vouloit qu'on punît cette impudence par le dernier ſupplice: *Cazimir* lui pardonna, & dit à ſes Courtiſans, qu'il étoit plus coupable que l'autre, qu'il ne devoit pas s'expoſer de la ſorte, ni jouer de ſi groſſes ſommes avec une perſonne d'un rang ſi inégal.

Un Etat qui ne ſe ſoûtient que par des forces étrangéres & empruntées, n'eſt guéres en ſûreté, & ne parviendra jamais à une grande puiſſance, parce qu'il n'eſt appuyé que ſur le pouvoir & la fidélité de ſes Alliez, qui ne cherchent que leurs intérêts dans les ſecours qu'ils lui procurent. *Paleologue*, Empereur de *Conſtantinople*, ſe trouva mal d'avoir appelle *Amurath* à ſon ſe-

ſecours: il y avoit long-tems que les *Turcs* ne cherchoient que l'occaſion d'envahir l'Empire des *Grecs*. Il faut ajoûter que les Troupes auxiliaires ſont fort incommodes, parce qu'elles veulent vivre à diſcrétion, & qu'il eſt preſque impoſſible de leur faire obſerver une éxacte diſcipline. On ne doit pas même trop compter ſur leur fidélité & leur bonne foi, qui n'eſt pas toûjours à l'épreuve des offres avantageuſes qu'on leur fait. Peut-être que l'Empereur *Maximilien* auroit recouvert la *Bourgogne* entiére, en reprenant *Dijon*, qu'il avoit réduit à de grandes extrémitez, ſi les *Suiſſes*, qu'il avoit à ſa ſolde, ne l'euſſent abandonné dans le tems qu'il avoit plus de beſoin de leurs ſervices: le Duc de *Wirtemberg* qui les commandoit, quelque effort qu'il fit pour les retenir, ne put jamais leur faire entendre raiſon. Ce qu'il y a encore de plus facheux dans le ſervice des Etrangers, c'eſt qu'ils ne ſont pas aſſez dociles, & qu'ils veulent ſervir à leur mode. Les *Suiſſes* obligérent *Lautrec*, malgré qu'il en eût, de donner bataille devant la *Bicoque* dans un lieu très déſavantageux; quoi qu'il n'y eût aucune néceſſité de combattre, & qu'en attendant trois ou qua-

quatre jours, on auroit pu réduire les ennemis aux derniéres extrémitez.

Seneque disoit, que ceux qui administrent les finances devoient en avoir autant de soin que de leur patrimoine, & ne s'en pas plus servir que du bien d'autrui. Les *Perses* & les *Grecs* ne mettoient dans ces Emplois que des Eunuques, qui n'ayant ni femmes ni enfans, devoient avoir moins d'empressement d'amasser de grandes richesses : les *Turcs* observent encore cette méthode, & ils s'en trouvent bien.

Les Généraux qui partagent avec leurs Troupes, les fatigues, & les périls du métier, n'ont pas de peine à leur faire observer la discipline : les Soldats s'exposent à tout quand leurs Chefs ne se méagent point, & qu'ils leur donnent bon exemple. L'Armée d'*Alexandre* rebutée d'une marche pénible qu'elle faisoit dans des chemins impraticables couverts de neige & de glaçons, vouloit absolument retourner sur ses pas : le Roi ne se mit point en peine de faire punir les plus séditieux, il descend de cheval, & marche à la tête des Troupes : d'abord ses Amis eurent honte de ne le suivre pas ;

pas; les Capitaines & les Lieutenans ſuivirent de méme; enfin, les plus lâches ſoldats n'oſérent ſe diſpenſer de faire ce que le Roi & tous les Officiers faiſoient.

Il faut punir les Rebelles, & tous ceux qui remuênt pour troubler le repos de l'Etat; mais il ne faut point porter les punitions juſqu'à la cruauté. *Clotaire* fit brûler ſon fils tout vif en *Bretagne* dans la maiſon d'un Païſan; de pareilles actions deshonorent les Princes, & rendent leur mémoire odieuſe.

On doit ſe défier des Grands qui briguent avec trop d'empreſſement les ſuffrages du peuple, & qui cherchent à s'en faire aimer; c'eſt d'ordinaire une marque de rebellion, & de l'envie qu'ils ont de diminuer l'autorité du Souverain. L'entrée du Duc de *Guiſe* dans *Paris*, contre la défenſe expreſſe du Roi, étoit un attentat impardonnable; le peuple fléchiſſoit les genoux devant lui, & s'éforçoit de toucher ſes habits avec des chapelets que l'on baiſoit par reſpect: on l'appelloit publiquement le Protecteur de l'Egliſe & de la Foi, & le ſauveur de *Paris*. On entendoit par tout, *Vive Guiſe*; il marchoit à petits pas à cheval

val au travers de cette grande foule, le chapeau à la main, regardant tout le monde avec un ſoûrire obligeant, ſaluant juſqu'aux plus petits, tendant la main aux plus proches.

L'Ecriture nous a donné, dans la perſonne d'*Abſalom*, le Portrait d'un Prince politique, qui ſonge à s'emparer du Gouvernement. Ce Prince étoit beau, bien fait, dans la fleur d'une brillante jeuneſſe, il effaçoit tous ceux de ſon âge, & n'avoit rien dans ſa perſonne qui ne fut agréable & plein de charmes: il ſe fit un train & un équipage magnifique; cinquante Gardes l'accompagnoient par tout. Il avoit une extrême complaiſance pour le peuple; il ſe levoit de fort grand matin, & ſe tenoit à la porte du Roi; il alloit au devant de tous ceux qui venoient demander juſtice; il les abordoit avec des manières & des paroles careſſantes. *De quel Païs êtes-vous*, demandoit-il un jour à un homme qui venoit à la Cour pour des affaires? *Je ſuis Iſraëlite*, répondit cet homme, & le plus dévoué de vos ſerviteurs. „ En „ vérité, *repartit Abſalom*, je trouve „ que vos raiſons ſont bonnes; je ſuis „ faché que mon pére n'a pas eu le „ ſoin de vous donner un Juge, ſi

„ j'é-

„ j'étois nommé pour cela, je ferois „ juſtice à tout le monde, & l'on ſeroit „ content. Ces diſcours gagnoient le peuple, & l'attachoient au parti d'*Abſalom*. Il embraſſoit & baiſoit ceux qui ſe jettoient à ſes genoux par reſpect on ne peut exprimer combien ces careſſes avoient d'empire ſur l'eſprit des peuples, ils crurent qu'ils ne pouvoient mieux faire que de choiſir *Abſalom* pour leur Roi: ſa conduite douce & engageante, leur faiſoit eſpérer que ſon régne ſeroit fort commode; ils ne furent point les maîtres de leur impatience, & ne voulurent pas attendre un moment. *Abſalom* ſe révolta contre ſon pére, & prit les armes: mais le mauvais ſuccès qu'il eut, prouve aſſez qu'il ne faut gueres faire de fonds ſur les cabales, les intrigues, les artifices, & ſur la faveur du peuple, qui aime naturellement les nouveautez, & qui n'eſt pas long-tems à ſe repentir de ſa légéreté.

Ce n'eſt point avec des Sujets révoltez qu'il faut garder des meſures; car quand ils ont manqué au reſpect qu'ils doivent à leur Souverain, & qu'ils ont fait quelque démarche éclatante qui bleſſe ſon autorité, on ne peut plus les ramener par la douceur.

Lors

Lors que le Prince de *Condé* penſa ſurprendre le Roi à *Meaux*, il s'avança à la tête de cinq cens chevaux, demandant à parler au Roi pour lui préſenter une Requête; mais le Roi refuſa tout net de l'écouter, & lui fit dire fiérement en maître juſtement irrité d'une audace ſi criminelle, que ce n'étoit point en poſture de Rebelle, & les armes à la main, qu'un Sujet parloit à ſon Roi.

C'eſt une grande imprudence à un Prince d'expoſer ſa perſonne, & de s'abandonner à la bonne foi des gens dont il n'eſt pas aſſuré: il faut que les Rois ſoient toûjours les maîtres par tout où ils ſont. L'Empereur *Sigiſmond*, & le Pape *Jean XXIII.*, eurent envie de monter ſur le haut de la tour du Palais de *Cremone*, d'où l'on découvroit une vaſte étenduë de Païs fort agréable. Ils y montérent ſeuls avec le Gouverneur qui étoit un grand ſcélérat, & qui fut fort tenté de précipiter le Pape & l'Empereur, pour ſe rendre immortel à la façon de celui qui brûla le Temple d'*Epheſe*. Ce miſérable fut depuis condamné pour des crimes, par *Philippe Marie Viſconti*, Duc de *Milan*, à avoir le cou coupé; il dit au Religieux qui l'exhortoit

hortoit à ſe repentir de ſes crimes, qu'il ſe repentoit à la verité d'avoir manqué un ſi beau coup.

Les Grands n'ont pas toûjours aſſez de vertu pour ſouffrir ſans jalouſie qu'on leur rende d'importans ſervices. *François I.* avoit tenu *Pavie* aſſiégée pendant plus de trois mois ſans la prendre ; *Lautrec* la prit en moins de tems ; le Roi en eut quelque dépit & des mouvemens de jalouſie, comme ſi ſa gloire en eût ſouffert.

La plûpart des hommes raménent tout à eux-mêmes ; ceux qui paroiſſent les plus empreſſez pour la République, ne ſont guéres touchez du bien public. *Montluc* amaſſa plus de cent mille écus pendant les guerres des Huguenots ; il diſoit qu'on auroit eu grand tort de les exterminer entiérement, parce qu'il ne faut pas abattre & déraciner un arbre qui produit de bons fruits. Ceux qui ne s'expliquent pas avec la même franchiſe & la même naïveté, ne laiſſent pas de penſer la même choſe.

Quelles précautions ne faut-il point avoir à la guerre pour s'empêcher de tomber dans les piéges qu'un ennemi fin & ſubtil dreſſe à tous momens pour ſurprendre ceux qui ne ſe tiennent pas

aſſez

assez sur leurs gardes, & qui ne sont pas dans une perpetuelle défiance? Le Vidame de *Chartres* fit un jour un trait assez plaisant: il savoit fort bien l'*Espagnol*, il s'habilla en Batelier, avec quelques soldats, & s'offrit à passer des soldats *Espagnols* qui vouloient passer à l'autre coté de la *Moselle*, leur faisant accroire que le Duc d'*Albe* l'avoit envoyé pour leur faciliter le passage; ils le crurent: il avoit mis ses gens en embuscade aux environs; ayant fait le signal, ils investirent brusquement les *Espagnols*, qui n'étoient nullement en état de se défendre; ils n'en eurent que la peur, car le Vidame les renvoya tous avec beaucoup de civilité au Duc d'*Albe*, qui fut charmé de ce trait, & qui l'en fit remercier.

Le meilleur moyen pour détourner les soupçons, & pour empêcher les habiles gens de pénétrer dans les secrets qu'on veut leur dérober, c'est d'affecter de la tranquilité, & de paroître dans l'*inaction*, lors qu'on se donne de plus grands mouvemens. Quelque tems avant l'entrepriſe que les Calviniſtes firent d'enlever le Roi à *Meaux* avec toute la Cour, la Reine eut quelque preſſentiment que le Prince de

Condé & l'Amiral avoient formé quelque deſſein hardi. Pour s'éclaircir d'une affaire ſi délicate, elle ſe ſervit du miniſtere de *la Roche*, Gentilhomme de *Bretagne*, ſon confident, & le plus adroit de ſes émiſſaires; il prit la poſte, & arriva à neuf heures du matin à *Chatillon*, maiſon de l'Amiral, qu'il apperçut ſur le haut d'un arbre couvert d'une vieille caſaque, la ſerpe à la main, dont il coupoit les branches. Il eut de la peine à le reconnoître ſous cette figure; & pendant que l'Amiral deſcendoit pour le recevoir, il délibera s'il lui parleroit de la défiance de la Reine, tant il la jugeoit mal fondée; il le fit néanmoins de peur de déſobeïr. L'Amiral: pour toute réponſe, le pria de dire à la Reine l'état où il l'avoit rencontré, comme pour lui faire entendre qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme qui méditoit une affaire ſi importante, & qui n'avoit pas de tems à perdre pour l'exécuter, eut toute la liberté d'eſprit, & le loiſir qu'il faloit pour tailler des arbres.

Il y a des affaires qu'il faut abandonner dès qu'on les a commencées, ou parce qu'elles ſont impoſſibles, ou parce qu'elles empêchent qu'on n'en faſſe de meilleures. Il

Il y en a d'autres où il faut donner quelque choſe à la Fortune, hazarder le moins pour ſauver le tout. Avant la bataille de *Garillan*, les Amis de *Fernand Gonſalve* lui conſeilloient de ſe retirer, parce que ſon Armée étoit beaucoup plus foible & moins nombreuſe que l'Armée *Françoiſe*: „ Ce „ que vous me conſeillez, *répondit-* „ *il*, ruineroit ma gloire & les affai- „ res de mon Maître; je ſai de quelle „ importance eſt cette journée; mais „ il faut vaincre ou périr. J'aime „ mieux trouver la mort cent pas au „ de-là que d'alonger ma vie de plu- „ ſieurs années en reculant dix pas, „ & tournant le dos aux ennemis. Les hommes de courage aiment mieux périr, que voir la victoire entre les mains de leurs ennemis, & ſurvivre à leur gloire.

C'eſt la réſolution que prit *Céſar* en *Eſpagne* à la bataille où les enfans de *Pompée* furent défaits, & où les reſtes de la République achevérent de s'éteindre. *Dandelot* en fit autant, lors qu'il défendoit *Orleans* contre l'Armée de M. de *Guiſe*: les ennemis avoient ſurpris une porte, *Dandelot* y courut l'épée à la main, réſolu de mourir s'il ne pouvoit vaincre; les Soldats qui

le virent, ſentirent la même ardeur, & chaſſérent leurs ennemis de la Ville où ils étoient déja entrez fort avant.

La plûpart des grandes entrepriſes avortent par la lenteur de ceux qui doivent les éxécuter ; en temporiſant on donne le moyen aux ennemis de rompre les meſures qu'on a priſes, & de s'oppoſer aux projets qu'on a formez. *Céſar* ſe rendit maître de l'*Italie* en quarante jours : il ſubjugua l'*Eſpagne* en deux mois ; il employa moins de trois ans à conquérir tout ce que *Rome* avoit uſurpé durant d'eſpace de ſoixante dix années.

Il n'appartient qu'aux grands Capitaines de trouver des reſſources, lors qu'il ſemble que tout eſt déſeſpéré. Le feu Roi avoit réduit à une derniére extrémité l'Armée du Prince de *Parme* à *Yvetot* ; tout le monde croyoit qu'il y mourroit de faim, ou qu'il ſeroit obligé de ſe rendre à diſcrétion, ou du moins qu'il ne pouvoit éviter d'être défait, s'il prenoit la réſolution de donner bataille. Il trompa nos Chefs, & leur donna le change ; il fortifia le lieu qu'il vouloit abandonner, afin qu'on crût qu'il s'y vouloit défendre. Son Armée avoit paſſé la riviére, & fait ſa retraite avant que

la premiére nouvelle en vint à la nôtre.

Les Princes qui se laissent gouverner, & qui font entrer dans les mystéres d'Etat des personnes qui ont trop d'empire sur leur esprit & sur leur cœur, ne sont plus les maîtres de leurs résolutions; ils les réglent sur le caprice de celles qui les gouvernent, qui abusent souvent de leur pouvoir, & de la foiblesse qu'on a pour elles. Les *Caraffes*, & Messieurs de *Guise*, avoient tenté inutilement d'engager *Henri II.* dans l'entrepriſe chimérique de la conquête de *Naples*; la Duchesse de *Valentinois* en vint à bout: on n'y reçut que des affronts, au lieu des victoires qu'on se promettoit. L'affaire échoua d'abord; & comme on s'étoit dégarni d'argent & de troupes, on ne pût resister à l'orage qui vint fondre du côté de *Flandres* sur la *Picardie*. Le Connétable fut vaincu, & fait prisonnier devant *S. Quentin*; peu de tems après le Maréchal de *Termes* fut défait prés de *Gravelines*. La *France* se vit sur le bord de sa ruine, après ces deux échecs. Tant il est important de n'avoir point de complaisance aveugle pour des personnes qui ne sont ni assez éclairées, ni assez désintéressées pour donner de bons conseils.

Les Favoris ni les Miniſtres ne doivent point abuſer de la foibleſſe, ou de la bonté des Princes pour tyranniſer leurs Peuples.

LEs Succeſſeurs d'un Miniſtre qui a fait une fin tragique n'en ſont point épouvantez ; leur fortune les aveugle & les empêche de voir le précipice où elle les conduit après ceux dont ils ſuivent les traces, ſans appréhender une fin pareille.

Les Favoris qu'un Maître éléve plus haut qu'il ne faudroit pour ſon honneur & pour le bien de ſon Etat, retombent dans leur premiére obſcurité ſi-tôt qu'il les abandonne.

Des Princes ſe ſont perdus d'honneur, parce qu'ils ont eu trop de complaiſance pour des gens que tout le monde condamnoit, & contre qui le public étoit révolté.

Il eſt dangereux de trop bien faire lors qu'on ſert un ambitieux qui ne peut ſouffrir des vertus qui lui ſont utiles quand elles ont trop d'éclat, & qu'elles lui donnent de la jalouſie.

Avec les Grands il faut de la bonne foi ; il eſt plus à propos de leur avouer

avouer une faute qu'on a faite, que de chercher des détours pour la déguiſer; car quand ils viennent à reconnoître la vérité, ils ne pardonnent guéres à ceux qui les ont trompez, ils n'ont plus en eux de confiance. On ne peut mieux prouver la vérité de cette maxime que par l'Hiſtoire d'*Athenaïs* : c'étoit la plus belle & la plus ſavante fille de ſon Siécle : ſon pére lui voyant tant d'eſprit & tant de mérite, crut qu'il faloit l'abondonner à ſa bonne Fortune, il la desherita pour donner tout ſon bien à ſes deux fils; elle vint à Conſtantinople pour y chercher un azyle auprès de *Pulcherie*, ſœur de l'Empereur; cette Princeſſe fut tellement ébloüe de la beauté & de l'eſprit d'*Athenaïs*, qu'elle prit la réſolution de la marier à *Theodoſe* : il l'aima tendrement; par malheur il lui envoya un jour une pomme d'une rare beauté, l'Imperatrice la donna à *Paulin* qui étoit un bel eſprit, & qu'elle aimoit à cauſe de ſon éloquence & de ſes belles qualitez. *Paulin* fit préſent de cette pomme fatale à l'Empereur, qui reconnut que c'étoit la même qu'il avoit donnée à l'Imperatrice : cette avanture chagrina *Theodoſe*; il vint bruſquement à la chambre de ſon épouſe, & lui deman-

da ce qu'elle avoit fait de la pomme; elle dit qu'elle l'avoit mangée, l'Empereur la presse, elle jure; ce fut un coup mortel à l'esprit du Prince, ses soupçons s'aigrirent, il crut qu'il y avoit là dedans du mystére & trop d'intelligence entr'elle & *Paulin*, il le fit mourir, & renvoya l'Imperatrice qui passa le reste de sa vie dans la *Palestine*. C'est souvent un défaut de politique, que de vouloir trop rafiner.

Dans les affaires de conséquence on ne peut prendre trop de précautions pour guérir l'esprit du peuple, & pour lui ôter les soupçons qu'il peut avoir. Une Comtesse de *Flandre* se trouva grosse à l'âge de cinquante ans : plusieurs bruits coururent de cette grossesse qu'on croyoit feinte. Le Comte fit dresser une tente dans la grande place d'*Aras*, permettant à toutes les femmes de qualité, ou qui étoient distinguées par leurs Charges, de venir voir la Comtesse, elle accoucha en public pour faire cesser la calomnie.

Que la Fortune, ou la naissance, ou le hazard, ou le caprice du peuple, ait mis un Prince sur le Trône, il faut lui obeïr avec la même fidélité : un Etat ne peut se soûtenir sans la bonne intelligence du Prince & des Sujets. *Il y a de certains peuples dans le Perou*

qui choiſiſſent pour leur Roi le plus fort de toute la Nation ; ils prennent une groſſe poutre, celui qui la porte le plus long tems ſans ſuccomber eſt élû ; & apres cette cérémonie, ils lui obéïſſent avec une ſoûmiſſion & des reſpects inimaginables.

Les régles générales ne ſont pas les meilleures pour le bon gouvernement ; car les circonſtances particuliéres changent les faits. La ſcience des détails eſt un myſtére dont les eſprits médiocres ne ſont nullement capables.

On ne peut paſſer d'une extrémité à l'autre, de la douceur à la ſévérité, ſans violer les loix de la prudence.

Ceux qui prétendent en flatant le peuple le contenir dans ſon devoir s'abuſent ; les ſpectacles, les largeſſes, les magnificences, peuvent l'éblouïr & n'aquiérent point ſon amitié ; elles ne ſervent qu'à le corrompre. C'eſt à peu près comme font les maris qui veulent gagner l'amitié de leurs femmes par des préſens, des flateries ; il faut les gagner par la vertu.

Il eſt quelquefois à propos que les grands s'humaniſent, & qu'ils ne paroiſſent pas toûjours environnez de leur grandeur. *Mithridate* ſavoit la

Langue de tous les peuples à qui il commandoit; il y en avoit de vingt-deux ſortes; cette connoiſſance lui aquit l'amitié de tout le monde, parce qu'il s'entretenoit avec ſes Sujets ſans truchement.

Quelque barbares que fuſſent les peuples qu'*Alexandre* vainquit, il s'accommodoit d'abord à leur culte & à leurs manieres, pour gagner leur affection par cette complaiſance. Les *Romains* n'étoient pas tout à fait ſi commodes, car ils obligeoient les vaincus de ſe ſervir de la Langue *Romaine*, & de ſe ſoûmettre aux loix de l'Empire. Les Princes eſclaves de leurs plaiſirs, & qui ne prennent pas la peine de cacher leurs débauches, tombent dans le mépris.

On a eu raiſon de dire que celui qui ne ſait pas diſſimuler, n'eſt nullement capable de régner; la diſſimulation eſt un des premiers reſſorts de la politique; elle eſt également néceſſaire au Souverain & à ſes Miniſtres; le Comte d'*Olivarez*, *Richelieu*, *Mazarin*, ſavoient en perfection l'art de diſſimuler, & de cacher leurs ſentimens. Lors qu'on voulut faire arrêter le Prince de *Condé*, *Mazarin* ſût ſi bien ſe déguiſer pour tromper le Prince, & pour

pour lui ôter tout ſoupçon, qu'il aida lui même à ſa capture, & qu'il fut comme l'inſtrument de ſon malheur; car il mit la Garde au Louvre, ſous prétexte de ſe ſaiſir d'un certain *Des-Coutures*. Le Prince entra dans la chambre du Cardinal, lors que M. de *Lyonne* écrivoit les ordres pour le faire arrêter, avec ſon frére & ſon beau-frére; le Cardinal ne parut point étonné à ſon arrivée; il le reçut & l'embraſſa avec des témoignages d'une grande affection & d'une véritable amitié; *M.* de *Lyonne* écrivoit toûjours l'ordre, & le Prince fut arrêté en ſortant de chez le Cardinal.

C'eſt être digne des faveurs de la Fortune, que de ne ſe point laiſſer ébloüir par les préſens qu'elle fait; mais il eſt rare de ne point changer de ſentimens, en changeant d'état. *Viriat*, ce fameux *Portugais*, qui battit pendant quatorze ans les Conſuls *Romains*, & les Armées *Romaines*, étant parvenu au ſuprême degré de puiſſance par ſon mérite & par ſa valeur, ne changea rien dans ſa forme de vivre & de s'habiller; il parut toûjours dans le même état qu'il étoit, n'étant que chaſſeur & ſimple berger.

Il n'eſt jamais permis d'attenter à

la vie des Princes, quelque ſujet qu'on ait de redouter leur puiſſance. Des aſſaſſins vinrent s'offrir à *Alphonſe* pour maſſacrer *René* Duc d'*Anjou* ſon Compétiteur; il les rebuta, & leur fit de terribles menaces, proteſtant qu'il les feroit punir comme des parricides; & il ajoûta, qu'il ne vouloit point d'une victoire, dont il lui faudroit rougir dans la ſuite. *Auguſte* ne fut pas ſi ſcrupuleux, car il fit mourir le petit *Céſarion* fils de *Céſar* & de *Cleopatre*, pour regner avec plus de tranquilité.

La préſence du Prince eſt le meilleur de tous les remédes pour maintenir dans le devoir un peuple ſéditeux & mutin, qui eſt prêt à ſe ſoûlever. *Henri III.* ne ſe trouva pas bien d'avoir, quitté *Paris* durant la ſédition qui arriva à la journée des Barricades; l'éloignement du Roi fait perdre le reſpect au peuple, & donna du courage aux Chefs des factions.

Bajazet II. fit le contraire durant la rebellion de *Selim* ſon fils; il témoigna tant de courage qu'il ne voulut jamais ſe retirer, quoi que les Janiſſaires de ſa garde euſſent été gagnez; ils eurent honte de l'abandonner, & d'éxécuter leurs trahiſons; ſa préſence les ramena.

Char-

Charles V. en uſa de même pour mettre ordre à la Rebellion des *Gantois*; dès la premiere nouvelle qu'il eut en *Eſpagne* du deſſein qu'ils tramoient, il prit la poſte & ſe rendit en *Flandre*, où il n'eût pas de peine à arrêter le cours de la révolte.

Peut-être que les *Anglois* auroient eu honte d'abandonner leur Prince légitime, ſi le Roi d'*Angleterre* eût tenu ferme à *Londres*, lors que le Prince d'*Orange* y deſcendit. Rien n'eſt plus capable de deſarmer & d'intimider des peuples révoltez, que la préſence du Prince qu'ils ont trahi.

Il ne faut rien négliger dans un Etat; les plus petits commencemens de révolte ont ſouvent des ſuites terribles; une legére étincelle cauſe des embraſemens qu'on ne peut éteindre dans la ſuite. Une foule de petits gueux armez de cannes & de bâtons, guidez par un homme de la lie du peuple, ſans experience & ſans jugement, donna les premiers mouvemens aux troubles de *Naples*. Cette ridicule milice deſarma les Gardes du Duc d'*Arcos* Viceroi, s'empara de ſon Palais, le força de l'abandonner, oſa prendre par les mouſtaches ce pauvre Viceroi, & ſe ſaiſit enfin de la Vil-

le malgré la réſiſtance des *Eſpagnols*.

Ce qui eſt de plus inconcevable, c'eſt qu'un peuple diviſé par tant de factions, trahi par pluſieurs de ſes Chefs, abandonné de tout, ſans argent, ſans pain, ſans diſcipline, ſans aſſiſtance, ſans munitions, ait pu reſiſter à l'un des plus grands Rois du monde; que dans l'aſſaut général que Dom *Jüan d'Autriche* donna à tous les Quartiers de la Ville peu après ſon arrivée, ce peuple ſurpris & conduit par un Chef perfide, repouſſa avec tant de vigueur des troupes diſciplinées, & fit un ſi grand carnage de la Nobleſſe *Eſpagnole*.

Le ſuccès d'une entrepriſe ne dépend pas toûjours de la bonne conduite, de l'habileté, de courage de ceux qui la conduiſent; les conjonctures, les occaſions, les hazards la ruinent, ou la font réüſſir. *Hannibal* fait tous les devoirs d'un bon Capitaine, il commande à des troupes aguerries, diſciplinées, accoûtumées à la victoire, cependant il eſt vaincu par *Scipion*.

Pourquoi compter ſur la proſperité & ſur les faveurs de la Fortune? Le bonheur ne dure pas toûjours; il y a du haut & du bas dans la vie des Princes

ces, comme dans celle des particuliers. *Charles V*, après avoir pris *Rome*, mis en prison un Pape & un Roi de *France*, donné la chasse à *Soliman*, vaincu l'*Allemagne*, humilié tous les Princes de l'Empire, un moment après fut contraint de fuir en chemise, & de se sauver en desordre au milieu de la nuit.

C'est une grande prudence de souffrir & de dissimuler un affront, quand les personnes qui offensent sont d'une si éminente dignité, qu'on se perdroit sans ressource, si l'on témoignoit trop de ressentiment. *Denys* le Tyran cracha un jour au visage d'*Aristippe*, qui ne parut point ému de cette insulte: ses amis lui reprochoient que c'étoit manque de courage; c'étoit plûtôt un effet de sa sagesse; il n'auroit rien gagné à se courroucer contre un homme du caractére de *Denys*. Il n'eut pas la même complaisance pour *Diogéne*, qui lavoit des herbes, & qui voyant passer *Aristippe*, lui dit en lui insutant: *Si tu pouvois vivre d'herbes, tu ne ferois pas la cour à des Tyrans*; „ si tu „ savois vivre parmi les hommes, *lui* „ *repliqua Aristippe*, tu ne laverois pas „ des herbes.

La prévoyance, l'exactitude, la diligence

ligence, les ſoins, ce ſont les reſſort des grandes affaires; on ne ſe repent jamais de ſe tenir toûjours ſur ſes gardes; il n'eſt plus tems de ſe repentir quand on eſt tombé dans le malheur qu'on auroit pû éviter. Un Gouverneur de *Turin* penſa perdre ſa place par ſa négligence; il étoit à table avec ſes amis, il remit à lire un avis important qu'on lui donnoit des trahiſons qui ſe tramoient contre la Ville. *Jules Céſar* eût peut-être évité la mort, ſi allant au Sénat, le jour qu'il y fut aſſaſſiné, il eût lû un mémoire qu'on lui préſenta.

On ſe trouve quelquefois dans des conjonctures ſi preſſantes, qu'on n'a pas le tems de raiſonner; il faut alors donner quelque choſe au hazard, on ſe ruineroit ſi on vouloit tenir une conduite ſi concertée, & agir ſelon toutes les regles de la prudence. Le Pape, le Roi de *Naples*, le Duc de *Milan*, ſe liguérent contre le Duc de *Florence*, réſolus de l'accabler: pour conjurer cette tempête, *Laurent de Medicis* va trouver le Roi de *Naples*, ſe mit à ſa diſcrétion; & par cette hardie confiance, le détacha de la Ligue, & arrêta la foudre prête à tomber, & à brûler ſa Patrie.

Peut-

Peut-être que le ſouvenir de cette avanture trompa un autre *Medicis*, & le fit donner dans le piége. *Charles VIII.* va fondre comme un torrent ſur l'*Italie*, il inonde tout ce qu'il rencontre; *Florence* qui étoit ſur ſon paſſage, croit être perduë, *Pierre de Medicis* fils de *Laurent* va au devant du victorieux, & ſe jette malheureuſement dans ſes filets; l'exemple qu'il avoit voulu imiter lui fut funeſte; il ne s'en retourna qu'après avoir mis dans les mains des *François* les clefs de ſes Etats. Ce qui a reüſſi une fois ne reüſſit pas toûjours, les conjonctures changent ſelon les tems, les lieux, & le caractere des perſonnes.

Il faut une grande prévoyance pour faire ſubſiſter long tems une Armée nombreuſe; les Soldats qui craignent la faim ne ſont que des demi-hommes; & je crois que la politique d'*Hannibal* n'eſt pas trop à imiter. On lui demanda quand il ſortit de ſon païs, de quoi il entretiendroit ſon Armée; il répondit que ce ſeroit de ſon Armée même, & qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit entré en *Europe*, la terre & les biens de ceux qui l'habitoient lui ſeroient communs avec eux; il eſt vrai que ſon eſperance ne le trompa point, puis que pen-

pendant dix-huit ans qu'il fit la guerre en *Eſpagne* & en *Italie*, il ne retira rien de l'*Afrique*.

Les changemens ruinent la ſymmetrie d'un Etat ; le peuple s'endort pourvû qu'on ne le mette point en mouvement ; mais il eſt dangereux de changer la forme du gouvernement, quand même ce qu'on avoit envie de reformer, ſeroit effectivement défectueux. *Platon* étoit tellement ennemi des nouveautez, qu'il ne vouloit pas ſeulement qu'on changeât les jeux auxquels les enfans ont accoûtumé de ſe divertir, *parce que*, diſoit-il, *les nouveautez brouillent l'eſprit, & alterent inſenſiblement les mœurs.*

Les Rivaux en faveur & en ambition, comme en amour, ne peuvent guére être ſans jalouſie ; ils ſe font tout le mal qu'ils peuvent, & s'expoſent à ſe perdre eux-mêmes pour mortifier des gens qu'ils ne peuvent ſouffrir. Le Cardinal de *Guiſe*, au retour du Concile de *Trente*, voulut entrer en armes dans *Paris*, le Maréchal de *Montmorenci*, qui haïſſoit le Cardinal, & qui étoit Gouverneur de *Paris*, s'oppoſa au deſſein du Cardinal ; il fit charger ſes gens, le Prélat fut obligé de s'enfuir. Le Prin-

ce

ce de *Condé*, ami du Maréchal, lui manda, que s'il n'avoit eu deſſein que de rire, il en avoit trop fait; mais que s'il avoit agi ſérieuſement, il n'en avoit pas fait aſſez.

La plûpart des grandes affaires ne réüſſiſſent point par la faute de ceux qui les conduiſent; ils n'ont pas toûjours l'eſprit aſſez dégagé pour prendre leur reſolution ſur le champ; la grandeur & la nouveauté du péril les étonne, ils n'aperçoivent pas l'unique expédient, qui peut les tirer d'affaire. *Jules Céſar* paſſant l'*Helleſpont* ſur une galliote, rencontra *Caſſius* qui avoit une Eſcadre de dix galéres. *Céſar*, au lieu de fuir, alla droit à *Caſſius*, & l'épouvanta de ſorte, que *Caſſius* ſe rendit, quoique la partie fût ſi inégale.

Il eſt très difficile dans les choſes de conſéquence, de prendre ſur le champ une derniére réſolution, parce que la quantité de réflexions qui ſe détruiſent, & qui viennent en foule à l'eſprit, font croire que l'on n'a jamais aſſez délibéré.

C'eſt une grande imprudence que d'outrager un homme ambitieux & vindicatif, & de le laiſſer en état de ſe vanger. Les ennemis de *Doria*, puis

puis qu'ils vouloient le perdre furent fort mal habiles de ne l'avoir pas perdu tout à fait, & de l'avoir laiſſé dans un état où il pouvoit extrémement nuire à la *France*.

Un Prince qui veut punir un Sujet rebelle, ne doit point commettre ſon autorité; il ne faut pas auſſi qu'il témoigne de la foibleſſe, bien moins doit-il employer la perfidie. *Artabane* conſpiroit contre la vie de ſon maître; on démêla ſes pratiques ſecrettes; le Roi vouloit s'en vanger, mais il n'oſoit le faire à cauſe du grand crédit d'*Artabane*. Un jour le Roi le trouvant à ſon avantage, lui dit qu'il avoit de belles armes, & qu'il vouloit les changer contre les ſiennes. *Artabane* ravi de cet honneur, ſe déſarma ſur le champ, & préſenta ſes armes au Roi, qui le voyant ainſi ſans défenſe, le tua de ſa propre main: cette maniére de ſe vanger n'eſt guére honnête pour un Prince.

Il eſt dangereux de laiſſer dans une République une perſonne ſi puiſſante, que ſon crédit & ſon autorité la mettent en état d'en troubler le repos. *Céſar*, *Pompée*, le Comte de *Fieſque*, ont employé à la ruine de leur patrie, un pouvoir qu'on ne leur avoit donné que pour la conſerver. Il

Il n'eſt pas toûjours à propos d'approfondir de certains myſtéres, dont une connoiſſance trop éxacte ne feroit que cauſer du trouble, & feroit naître l'envie de remuer. Le Sénat *Romain* condamna tous ceux qui accuſérent *Céſar* & *Craſſus*, d'être de la conjuration de *Catilina*; on eut peur avec raiſon que pluſieurs n'en voulussent être ſous de pareils Chefs. La diſſimulation vaut mieux en ces rencontres qu'une éxacte recherche.

Après la mort de *Sertorius*, *Perpenna* envoya à *Pompée* un coffre plein de Lettres des *Romains* qui étoient de la faction de *Sertorius*, & qui lui offroient leurs ſervices: *Pompée* fit jetter ce coffre dans le feu, ſans lire aucune Lettre, craignant de faire éclatter ceux qui avoient conſpiré, quand ils apprendroient qu'on étoit informé de leurs deſſeins.

Pour être beaucoup conſidéré dans un parti, il faut y être fort utile, & faire naître d'abord de grandes idées des avantages qu'on y apporte. Ce qui fit que les *Eſpagnols* n'eurent pas pour le Prince de *Condé* tout l'empreſſement qu'il eſpéroit, c'eſt qu'il leur promit que beaucoup de Villes ſe ſoûléveroient dès que l'Armée *Eſpagnole* paroî-

roîtroit, mais perſonne ne branla.

Si l'on vouloit démêler les ſecrets reſſorts des grandes affaires, on verroit ſouvent que les mouvemens que ſe donnent les Princes, ont des motifs bien différens de ceux que le peuple ſe figure. L'Amiral de *Bonnivet* fort amoureux d'une Dame *Milanoiſe*, * eut fort envie de la revoir; il en fit auſſi naître l'envie à *François I.*, ſur cela il lui perſuada de paſſer les Monts. Ce fut là le principal motif de cette grande expedition.

Les Héros doivent s'accoûtumer de bonne heure à une vie dure & pénible. La molleſſe, l'abondance, les délices, uſent la vertu & l'endorment. Le pére de M. le Connétable *Anne de Montmorenci* l'envoyant à l'Armée, pendant ſes premiéres Campagnes, ne lui donnoit que cinq cens francs, afin qu'il ſouffrît un peu, & qu'il fît de néceſſité vertu; car, diſoit-il, les enfans des grands Seigneurs ſe gâtent par le faſte, la dépenſe, le plaiſir, les commoditez. *Hannibal* & *Céſar*, pour s'endurcir au travail, marchoient tête nuë en conduiſant leurs troupes, ſoit qu'il fît Soleil, ou qu'il plût.

Il

* Signora *Clérice*.

Il eſt difficile de donner du courage aux autres quand on a peur & qu'on tremble ; l'exemple, l'aſſurance, la fermeté, la bonne contenance d'un Chef raniment les Troupes, & leur inſpirent une eſperance certaine de vaincre. *Henri IV.* avant que de faire ſonner la charge à la bataille d'*Yvri*, ne dit que deux mots à ſes Soldats. „ Mes „ Compagnons, voila nos ennemis „ que nous cherchions ; ſi vous per„ dez la vûë de vos Cornettes, ralliez„ vous à ma plume blanche, vous me „ trouverez au chemin de l'honneur „ & de la victoire.

Les vrais Braves ne ſe ſervent point de paroles hautaines & fanfaronnes: les Généraux ſur tout doivent être fort reſervez, quand ils parlent d'eux ou de leurs ennemis: on gâte une belle action, ſi on en parle avec trop de faſte. Le Landgrave de *Heſſe*, dans la guerre qu'il fit à *Charles V.* pour le *Lutheraniſme*, après avoir canonné tout un jour le camp de l'Empereur, prit en ſoupant une grande coupe, & pour ſe réjoüir du bel effet de ſes canons, *bûvons*, dit-il, en parlant à ſes Capitaines, *à tous ceux que nôtre canon n'a ceſſé d'envoyer tout aujourd'hui en l'autre monde* : un Colonel fort ſage lui re-

repliqua, *Je ne ſai pas, Monſeigneur, combien il y en a de tuez; mais il me ſemble avoir bien remarqué que de tous ceux qui ſont encore en vie, pas un ſeul n'a quitté ſon poſte, ni voulu perdre un pouce de terrain.*

C'eſt un païs étrange que la Cour; la volonté du Prince eſt la régle ſouveraine ſuivant laquelle on juge du bien ou du mal : les Courtiſans s'accommodent à toutes les inclinations du Prince, par complaiſance, par crainte, ou par interêt.

Ce qu'on appelle raiſon d'Etat devient ſouvent, contre la Raiſon & l'Equité, la paſſion dominante des Princes, qui lui ſacrifient tout le reſte ſans ſcrupule.

La haine, l'envie, l'ambition, la jalouſie d'Etat, le diverſité d'interêts qui ne manque guéres de ſe gliſſer où il y a pluralité de Chefs, font naître la diviſion qui ruine les plus grandes Armées, ſans que d'autres s'en mêlent.

Les querelles des Princes ſe peuvent terminer en peu de jours; mais il faut des ſiécles pour réparer les maux qu'elles produiſent dans le monde.

Les intentions des Princes qui n'agiſſent que par les maximes d'une poliſi-

litique purement humaine, ſont fort éloignées de ce qu'ils font paroître à ceux avec leſquels ils négocient pour les faire tomber dans le piége.

Les grands hommes trouvent dans leur fonds des principes & des ſentimens de généroſité, dont les hommes ordinaires ne ſont nullement capables. Le Prince de *Condé*, & le Duc de *Guiſe*, la nuit même de la bataille de *Dreux*, couchérent dans le même lit. Ces deux illuſtres Rivaux ſe traitant l'un l'autre par grandeur d'ame, avec tous les témoignages les plus ſenſibles d'une très ſincére amitié; ils dormirent avec autant d'aſſurance, que s'ils euſſent combattu le jour précédent pour la même cauſe.

La bravoure d'un Prince qui s'expoſe au péril comme les Soldats, rend ſes Troupes invincibles, il doit cependant ſe ménager ſans s'abandonner à ſon courage. Le Maréchal de *Biron* dit un jour à *Henri* le Grand, qui s'expoſoit trop, qu'un grand Roi ne devoit pas faire le métier d'un Carabin.

Les Rois qu'on a outragé contre leur autorité, ne le pardonnent jamais; quelque beau ſemblant qu'ils faſſent, il n'eſt point ſûr de ſe fier à

leurs promeſſes. C'eſt la faute que fit l'Amiral de *Coligni*, lequel après une ſi longue rebellion, vint à *Blois* ſe jetter aux pieds du Roi, qui le reçut en apparence avec toutes les marques d'eſtime & d'affection qu'eût pû ſouhaiter le plus fidéle de ſes Sujets. Il l'embraſſa, & le baiſa tendrement, il l'appella ſon pére; il lui fit compter ſur le champ cent mille livres, il lui fit de fauſſes confidences pour l'engager davantage, & pour lui ôter tous ſes ſcrupules, il lui demanda ſon avis ſur la guerre qu'il avoit envie de faire, & lui promit de le mettre à la tête de ſes Troupes. Plus un Roi careſſe un Sujet après ſa révolte, plus ſes careſſes doivent-elles être ſuſpectes.

L'eſprit de vangeance, de haine, de cruauté, gâte les meilleurs naturels, & les rend comme ſauvages. *Charles IX.* voulut voir le cadavre tout puant de l'Amiral; les Courtiſans ſe bouchoient le nez, & détournoient la tête: *Ne ſavez-vous pas*, leur dit le Roi, *que l'odeur d'un ennemi mort, eſt toûjours douce & agréable?* Ce ſentiment eſt indigne d'un Roi de *France*, & d'un Prince Chrêtien.

On ne répare point à la guerre le tems

tems qu'on perd, en différant l'éxécution de ce que l'on peut faire dans une certaine conjoncture ; quand ce moment eſt échappé, il ne revient plus. *Ladiſlas*, après avoir été défait par *Louis d'Anjou*, dit que ſi le Vainqueur eût pourſuivi ſa pointe, il ſe ſeroit rendu maître le premier jour de ſa perſonne & de ſon Royaume ; s'il eût attendu juſqu'au ſecond, qu'il eût pû prendre ſon Royaume, mais non pas ſa perſonne, & s'il eût differé juſqu'au troiſiéme, qu'il n'eût pû faire ni l'un ni l'autre.

La proſpérité aveugle l'eſprit, & le rend lâche ; elle arrête un homme au milieu de la carriére, lors qu'il devroit agir avec plus de force, afin de s'aquérir un repos aſſuré au terme où il veut arriver.

Les Princes doivent trouver bon qu'on les conſeille ſelon le bon ſens & non pas ſelon leur inclination, qui ne doit pas être la régle des avis de leurs Conſeillers. Le Duc de *Mayenne* ayant envie de créer des Maréchaux de *France* ; le Seigneur de *Chanvallon* fit ce qu'il put pour l'en détourner, il lui dit qu'il alloit faire des batards, qui ſe feroient quelque jour légitimer à ſes dépens. Le ſuccès vérifia la prophétie.

Dans les vangeances que prennent les Princes, ils doivent toûjours soûtenir leur caractére, quelque belles choſes qu'ils ayent faites, il ne faut qu'une vilaine action pour rendre leur mémoire odieuſe dans tous les ſiécles. Le Prince *Chramne*, Gouverneur d'*Aquitaine*, ſe révolta contre ſon pére, pour ſuivre le parti de ſon oncle *Childebert*. Après le mort de l'oncle, le pére & le fils ſe reconcilié-rent : mais peu de tems après, *Chramne* ſe retira en *Bretagne*, où ſon pére le pourſuivit ; & l'ayant défait dans une bataille, il le fit brûler avec ſe femme & ſes enfans. Quelle vangeance, quelle cruauté !

Chilperic fit étrangler ſa femme dans ſon lit, pour retourner à ſon ancienne maîtreſſe *Fredegonde*.

Childeric fit fouetter un Seigneur de marque nommé *Bodillon* : cette action brutale révolta tous les Grands du Royaume ; ils ſe liguérent avec *Bodillon*, qui tua le Roi au retour de la chaſſe ; on maſſacra auſſi la Reine & un petit enfant.

Un reſſentiment quoi que juſte, ne doit jamais l'emporter dans l'eſprit d'un homme ſur l'intérêt de la République.

Un Empire qu'on a conquis par la force, ne ſe peut conſerver que par la force. C'eſt le conſeil que *Panſa & Hirtius* donnoient à *Céſar*; il leur répondit, qu'il aimoit mieux mourir que de ſe faire craindre toûjours : peut être que s'il eût voulu ſe tenir un peu plus ſur ſes gardes, les Conjurez n'auroient jamais oſé attenter à ſa vie; il négligea pluſieurs avis qu'on lui donna; *Spurina* le Devin l'avertit, que le jour les Ides de Mars lui ſeroit funeſte. *Calpurnie*, femme de *Céſar*, eut un ſonge terrible; elle crut voir en dormant le faîte de ſa maiſon tomber, & ſon mari qu'on poignardoit entre ſes bras; elle le conjura de ne point ſortir ce jour-là; il ne fit que rire du ſonge de *Calpurnie*. En allant au Sénat on lui donna de Lettres qui lui apprenoient tout le détail de la conſpiration; il ne les lut point. (a) Tant il eſt vrai qu'il y a une certeine fatalité qu'il eſt preſque impoſſible d'éviter; on ne voit ce qu'il faloit faire, qu'après que le mal eſt ſans remède, & qu'il n'eſt plus tems de raiſonner.

(a) *Hic eſt ineluctabilis fatorum vis cujus fortunam mutare conſtitues, conſilia corrumpis.*

Les Politiques diſent qu'il eſt impoſſible de maintenir dans le devoir les Peuples qui ſont trop à leur aiſe, il faut qu'ils ſoient retenus par quelque néceſſité, pour demeurer dans les régles qui leur ſont preſcrites par la Raiſon & par les Loix, parce qu'ils ne ſuivent que leur caprice & leurs paſſions. Semblables à des bêtes de charge, ils ſe gâtent par un long repos.

Il y a peu de fondement à faire ſur la haine ou ſur l'affection du Peuple, qui paſſe aiſément d'une extrémité à l'autre par crainte ou par emportement.

Il ne faut pas toûjours employer la violence pour remédier à un deſordre établi, auquel on eſt preſque accoûtumé; il faut du tems & des ménagemens: trop de hauteur révolte les eſprits.

Ceux qui ont été rebelles peuvent devenir de bons ſerviteurs; il faut examiner la cauſe de leur rebellion; s'ils y ſont tombez par inclination, ou par engagement; ſi cette occaſion ſubſiſte encore. *Auguſte* éleva *Cinna* au Conſulat, au lieu de le faire mourir, après qu'on eut découvert la conſpiration qu'il avoit formée contre la vie de l'Empereur. *Cinna* fut dans la ſuite très

très fidelle & très attaché à *Auguſte*, qui prit en lui une entiére confiance. *Henri* le Grand dit au Duc de *Mayenne*; *le plus grand plaiſir que j'ai en faiſant la Paix, c'eſt de pardonner aux Rebelles.*

La négligence d'un Chef, ou d'un Général, fait ſouvent plus de tort que les ennemis n'en ſauroient faire. Tandis que *Proſper Colonne*, Gouverneur de *Ville-Franche*, s'amuſoit à faire bonne chére, la Ville fut priſe par M. de *la Paliſſe*; *Colonne* ne s'apperçut de ſon malheur que lors que les ennemis furent dans la maiſon.

Toutes les fautes ont des ſuites dangereuſes dans la Guerre; une premiére irrégularité, quelque légére qu'elle paroiſſe, en attire une infinité d'autres.

La guerre eſt juſte lors qu'elle eſt néceſſaire; il ne faut l'entreprendre que quand on ne peut abſolument s'en paſſer, pour ſe mettre à couvert d'un ennemi redoutable, pour empêcher ſes inſultes, pour repouſſer la force par la force.

Quand on a deux ennemis ſur les bras, il faut faire la paix avec l'un, & l'engager à faire la guerre à l'autre.

On a remarqué que les Soldats ont

plus de hardieſſe en attaquant l'ennemi qu'en ſe défendant ; l'attaque anime, & ôte la réflexion, on a plus de ſang froid lors qu'on attend.

Pour arrêter le cours d'une entrepriſe contre l'Etat, il faut ſe ſaiſir du Chef ; les autres après cela ont auſſi peu de movement que les parties du corps, quand la tête en eſt ôtée.

Il eſt difficile de cimenter ſi parfaitement une ligue, qu'elle ne ſe deſuniſſe par les différens intérêts de ceux qui y entrent.

On ſe trompe aiſément en matiére de négociation quand on croit avoir aſſez de lumiéres pour négliger les précautions ordinaires.

De médiocres avantages ne ſuffiſent pas pour rétablir de grandes affaires quand elles ſont ſur le panchant.

Autant qu'on le peut, il faut dérober aux Soldats la connoiſſance du péril où ils ſont, ſi l'on veut qu'ils aillent de bon cœur au combat.

Un Prince qui a fait une entrepriſe juſte qui choque ſes voiſins, ſe doit affermir contre toutes les propoſitions, & les plaintes qui lui ſeront faites.

En matiére de crimes d'Etat, il faut fermer la porte à la pitié, & mépriſer les plaintes des perſonnes intéreſſées, &

& les discours du peuple qui blâme quelquefois ce qui lui est le plus utile.

Un Prince qui ne gouverne pas lui-même son Etat, tombe dans le mépris, & n'a qu'un vain tître de Roi. Les Maires du Palais avoient toute l'autorité & tout l'agrément de la Royauté; pendant la premiére Race. Le Roi se contentoit d'un petit nombre de domestiques qui lui servoient plûtôt de Geoliers que d'Officiers. Il demeuroit enfermé dans une maison de plaisance, d'où il ne sortoit que sur un chariot traîné par des bœufs, & ne se montroit au peuple qu'une fois l'an à l'Assemblée des Etats, qui se tenoient le premier jour de Mars.

Les entrepriſes ne réüſſiſſent point si la Raison ne les conduit; l'emportement & la précipitation ruinent toutes les affaires de conséquence. *César* disoit qu'il faloit se servir des mêmes moyens pour prendre les Villes, dont les Médecins se servent pour guérir les maladies, & qu'il étoit plus à propos de vaincre par la faim que par le feu; c'est à dire, qu'il valoit mieux temporiſer pour bien prendre ſes meſures, que de riſquer le ſuccés d'une affaire, par le trop grand empreſſement qu'on a d'en voir la fin.

C'eſt une grande imprudence de s'engager dans une guerre, ſans ſavoir comment on en pourra ſortir. Une des plus grandes fautes que fit *Charles VIII.* en ſon voyage d'*Italie*, fut de s'aſſurer ſur la parole du Duc de *Milan*, au lieu de ſe rendre maître des Places néceſſaires pour le paſſage; car ce Duc ſe ligua avec les ennemis du Roi, & ſe mit à leur tête pour l'empêcher de retourner en *France*. *Charles* ne put s'ouvrir le paſſage, qu'en donnant la bataille de *Cornaie* où il courut de grandes riſques.

Un Vainqueur doit ſonger à ménager victoire eſt ſanglante, plus eſt-elle glorieuſe. *Céſar*, à la bataille de *Pharſale*, avoit donné ordre à ſes Soldats, d'épargner les Citoyens *Romains*. (a) L'opiniâtreté des vaincus les empêcha de profiter de la clémence de *Céſar*; ils aimérent mieux mourir ſur la place, que de tomber ſous ſa puiſſance. *Henri IV.* à la bataille de *Coutras*, ſuivit la politique de *Céſar*; il crioit de rang en rang, *Epargnez les François*: il n'a-

(a) *Munus miſericordiæ corrupit pertinacia, libertatem victor dare, quam victi accipere maluerunt.*

n'avoir pas tant de ménagement pour les Reitres qui étoient au ſervice de ſes ennemis, & qui avoient tant fait de deſordres dans la *France*.

Un Général qui fait mal ſon devoir, ne doit pas eſpérer que ſes Officiers & ſes Soldats le faſſent; quel ſuccès peut-il attendre, s'il ruine lui-même ſes affaires par ſon peu de courage, & par ſa mauvaiſe conduite? *Marc-Antonie*, à la bataille *Actiaque*, ne put ſe réſoudre à perdre de vûë pour un moment *Cléopatre*; elle prit la fuite, il la ſuivit: (*a*) il aima mieux accompagner une Reine fugitive, que d'être le témoin des belles actions de ſes Soldats qui ſe ſacrifioient pour ſa querelle. Lui qui devoit punir les déſerteurs, fut comme déſerteur de l'Armée même qu'il commandoit.

Les vaincus n'ont point d'autre parti à prendre que celui de la douceur & de la ſoûmiſſion, pour adoucir les vainqueurs, & pour faire leurs conditions meilleures: l'on gâte ſes affaires en voulant faire le

(*a*) *Fugientis Reginæ quam pugnantis militis comes eſſe maluit; imperator qui in deſertores ſævire debuerat deſertor exercitûs ſui factus eſt.*

fier contre des gens dont on dépend. *Tigrane*, Roi d'*Arménie*, après avoir été défait par *Pompée*, lui disoit pour le flater, que sa mauvaise fortune ne l'affligeoit point, qu'il n'étoit point honteux d'être vaincu par un homme invincible, & qu'il se soumettoit sans peine à un Héros que la Fortune avoit élevé au dessus de tous les hommes du monde: ces paroles étoient fort flateuses, & fort capables de gagner un homme du caractére de *Pompée* qui ne cherchoit qu'à se signaler, & qui avoit tant de passion pour la belle gloire.

Que les Grands seroient aimez, s'ils ne se servoient de leur pouvoir que pour faire du bien! C'est l'éloge qu'un Historien *Romain* donne à *Livie* Epouse d'*Auguste*. „ Cette femme incomparable, *dit cet Auteur*, „ ressembloit plus aux Dieux par sa „ vertu, qu'aux hommes; (*a*) elle „ ne se servoit de son autorité que „ pour retirer les gens de l'oppression „ où ils étoient, ou pour les combler de nouveaux bienfaits.

Il n'y a que la nécessité, ou un manifeste

(*a*) *Cujus potentissima arma fuêre, nisi aut levatique periculi, aut accessione dignitatis.*

ifeſte avantage qui doive obliger à onner bataille : les grands Capitaines e le font point au hazard ; M. de *'urenne* ne s'y engageoit que lors qu'il toit preſque aſſuré de vaincre ; ſes ;oldats en étoient tellement convain-:us, qu'il alloient au combat ſans ıppréhender d'être battus. Ceux qui ıe ſuivent pas cette régle, & qui :xpoſent leurs troupes & leur gloi-re mal à propos, ne s'en trouvent pas trop bien. Il ne faut point ſe fier à la Fortune, ni rien entrepren-dre qu'après de mûres délibérations, & qu'après avoir enviſagé toutes les ſuites d'une affaire ſi impor-tante.

Le maître de l'éloquence *Romaine* diſoit, (*a*) qu'un Général, pour être accompli, devoit avoir une grande expérience de l'Art militai-re, du courage, de l'autorité, du bonheur ; qu'il devoit être vigilant & laborieux dans les occaſions, in-trépide dans les dangers, habile pour donner ſes ordres à propos, prompt à les éxécuter, prudent pour pré-

(*a*) *Ille vero ſunt virtutes imperatoris, labor in negotio, fortitudo in periculis, induſtria in agendo, celeritas in conficiendo, conſilium in providendo;* Cicero pro Lege Manilia.

voir toutes les conſéquences d'une entrepriſe.

Les Princes cauſent bien des maux à leurs Etats, quand ils ſuivent leurs ſentimens particuliers, plûtôt que la Raiſon.

Quelque habile que ſoit un Prince, il eſt impoſſible qu'il faſſe tout par lui-même; mais c'eſt un grand défaut, quand il ne peut ſouffrir qu'elles ſoient faites par d'autres. Etre capable de ſe laiſſer ſervir n'eſt pas une des moindres qualitez que puiſſe avoir un grand Roi.

Ceux qui ſe ſacrifient pour les Princes le font par intéret, & pour avancer leur fortune; il faut reconnoître leurs ſervices, & quand on ne peut les récompenſer comme ils le méritent, il faut du moins les contenter par des maniéres obligeantes. *Henri IV.* étant dans une extrême néceſſité, payoit ſes fidèles ſerviteurs de bonnes paroles, il leur faiſoit faire par ſes careſſes, des démarches à quoi l'indigence où il étoit de toutes choſes, ne lui permettoit pas de les engager par d'autres voyes.

Les Grands qui parlent trop librement de leurs Sujets, ſe font des torts qu'on ne peut réparer; les coups

d'épée ſe guériſſent plus aiſement que les coups de langue ; leurs bleſſures ſont ſans reméde, quand elles viennent des Rois. Ils doivent éviter ſur tout de rien dire au préjudice des principales Compagnies de leur Etat ; il faut qu'ils en parlent en telle ſorte qu'on puiſſe croire qu'ils les aiment, & qu'ils les eſtiment, ils ſont ſouvent obligez de les choquer pour des choſes qui regardent le gouvernement, il faut du moins les ménager dans des occaſions qui ne ſont pas de conſéquence.

Quand le Prince n'oſe faire le maître, les Peuples ſe diſpenſent aiſément de faire les Sujets : ce n'eſt pas aſſez de connoître les deſordres & de les plaindre, il faut y remédier par une bonne diſcipline.

Ce n'eſt guéres la vertu d'un Prince, que d'être bon ami ; il ſe diſpenſe aiſément du joug & des régles de l'amitié.

Dans les affaires d'Etat, il ne ſuffit pas toûjours d'avoir le droit, à moins que d'avoir auſſi la force de ſon côté.

Céſar diſoit qu'il faut regarder comme amis ceux qui ne ſont pas ouvertement nos ennemis. Il avoit raiſon de

de le dire pendant les guerres civiles, mais hors de-là cette maxime n'eſt pas trop ſûre.

Il ne faut rien négliger pour tâcher d'aſſoupir toutes les querelles, & tous les ſujets de troubles au dedans, quand on a la guerre au dehors contre les Etrangers.

Il y a de la vanité & de la préſomption à s'engager à des choſes que la Fortune & mille accidens qu'on ne peut prévoir, & ſur tout le courage, la vertu, l'habileté de ceux à qui l'on doit avoir affaire, peuvent faire tourner tout autrement, qu'on ne ſe l'étoit imaginé.

Un Tyran ne ſonge qu'à ſoi; un bon Prince n'enviſage que le bien de la République. Les Tyrans aiment les gens de peu d'eſprit, parce qu'ils leur impoſent aiſement; ils aiment les ſcélérats pour être complices de leurs crimes, & les flateurs pour leur applaudir, quand ils font mal. Un Tyran veut être craint, un bon Prince veut être aimé.

Il y a bien de l'irrégularité dans les graces que la Cour diſtribuë, quand la faveur entre en concurrence avec la vertu.

Un Général doit toûjours être en gar-

de contre les surprises, & se défier tout : le peu d'expérience, ou la gligence d'un Chef, fait souvent is de tort à un Parti que la valeur s ennemis. Après la victoire de nnes, *Hannibal* avoit fait une Ligue ec le Roi de *Macedonie*, pour acher d'exterminer les *Romains*; le Roi voit un Ambassadeur dans le Camp *Hannibal* pour ratifier ce Traité; il it pris par les *Romains* dans son pasge. *Valerius*, Général de l'Armée *Romaine*, l'interroge sur le sujet de son oyage. Ce *Grec* qui ne faisoit pas un crupule de mentir, dit hardiment, qu'il va à *Rome* conclure avec le Sénat un Traité contre *Hannibal*: *Valerius* le crut sur sa parole, & sans examiner davantage la chose, le fit conduire surement dans un Port d'*Italie*: cet Ambassadeur va droit au Camp d'*Hannibal*, & conclut la Ligue contre les *Romains*. Il fut encore pris lors qu'il s'en retournoit; & pour soûtenir son rôle, il dit qu'il venoit de *Rome*, & qu'il avoit traité avec le Sénat. Par malheur pour lui, il avoit à sa suite des gens vêtus à la *Carthaginoise*; on soupçonne sa fidélité, on l'interroge une seconde fois, on le presse, il se coupe, on l'arrête, & on

on l'envoye prisonnier à *Rome*, où sa fourberie fut découverte.

Les Princes sont obligez de protéger les petits contre les violences des Grands. L'Empereur *Theophile* se promenoit dans les ruës de *Constantinople*, pour écouter les plaintes de ses sujets, tout le monde avoit droit de l'aborder pour lui demander justice. Une Veuve se plaignit un jour de ce que *Petronas*, frére de l'Impératrice, faisoit trop exhausser son Palais, ce qui empêchoit toutes les vûës du logis de cette pauvre femme, & le rendoit presque inutile. *Theophile* fit chatier *Petronas*, il commanda que son Palais fût rasé, il en donna la place & les matériaux à la Veuve.

Le même Empereur fit encore une action héroïque à peu près du même caractére, & qui marquoit un grand fonds de générosité. Il vit de ses fenêres un des plus beaux vaisseaux du monde qui entroit dans le Port de *Constantinople*; il eut la curiosité d'aller voir ce que c'étoit: ayant appris qu'il appartenoit à l'Impératrice, pour qui on l'avoit chargé en *Syrie* de toutes sortes de marchandises que l'on venoit vendre à *Constantinople*, il en fit sortir tous les Mariniers avec leur petit

tit bagage, & fit mettre le feu ſur le champ à ce navire, malgré l'extrême depit qu'en avoit l'Impératrice, à qui il fit une bonne réprimande, & lui dit, que Dieu l'ayant fait Empereur, elle vouloit le faire Marchand. Les Princes doivent laiſſer le négoce à leurs Sujets pour s'enrichir légitimement par leur induſtrie.

Si les Princes ſentent qu'ils ont une inclination particuliére pour quelques-uns de leurs enfans, ils doivent la cacher avec beaucoup de ſoin, parce que cette préférence fait naître de la jalouſie, qui ne peut être que très funeſte aux Etats. L'amour exceſſif que *Louïs* le Débonnaire portoit à l'Impératrice *Judith* ſa ſeconde femme, & l'extrême tendreſſe qu'il eut pour *Charles*, que cette Princeſſe lui avoit donné, le précipita dans un abîme de malheurs. Il voulut faire de grands avantages à ce jeune Prince au préjudice de ſes fréres, & lui donna une partie conſidérable de ce qui devoit appartenir à *Lothaire*; cette préférence fut la ſource de cette guerre impie que les trois Princes firent à leur pére pour le dépouiller de l'Empire.

Les Souverains ne doivent jamais expoſer leur Majeſté deſarmée, à la diſ-

discrétion de ceux dont ils ont déja expérimenté l'infidelité. L'Empereur *Othon* se hazarda d'entrer dans *Rome* peu accompagné, pour appaiser le tumulte qui s'y étoit excité. Le peuple se souleva sur le champ & courut aux armes : l'Empereur fut assiégé dans son Palais où il alloit être forcé, si le Duc *Henri* de *Bavière* & *Hugues*, Marquis d'*Etrurie*, ne lui eussent donné moyen de s'enfuir, tandis qu'ils amusoient les mutins par un faux Traité qui ne servit qu'à leur faire souffrir la peine que leur révolte méritoit.

On perd tout en voulant trop gagner : c'est un mauvais moyen d'amener les Princes à leur devoir, que de les traiter avec hauteur, & de leur imposer des loix trop dures. L'Empereur *Henri IV.* pour être absous de l'excommunication que *Grégoire VII.* avoit fulminée contre lui, fut obligé de s'abandonner entiérement à la discrétion de ce Pape dans une Forteresse imprenable ; où quand il eut passé la premiére enceinte, on l'arrêta dans la seconde, on l'obligea à se dépouiller de toutes les Marques de la Majesté Royale, de se revêtir d'une simple tunique, & de demeurer les pieds nuds durant la plus grande rigueur de l'hyver,

implorant avec de grands gémiſſemens la miſéricorde de Dieu & du Pape, qui ne lui accorda enfin l'abſolution, qu'après lui avoir impoſé des conditions tout à fait indignes & inſupportables, dont l'Empereur ſe moqua quand il ſe vit en liberté.

Les Rois ne doivent jamais rien ſe permettre contre la bonne foi, quelques avantages qu'ils puſſent eſpérer en manquant de parole. Les Courtiſans de *François I.* lui conſeilloient de faire arrêter *Charles V.* lors qu'il traverſa la *France* preſque ſeul pour aller calmer les troubles de *Flandres*, & rétablir l'ordre dans *Gand* qui s'étoit révolté. *Charles V.* amuſa le Roi de l'eſpérance de lui donner la Duché de *Milan*; mais quand il fut hors de *France*, il ne voulut rien tenir de tout ce qu'il avoit promis. *François I.* dit, pour ſe conſoler, que quand la bonne foi ſeroit bannie du monde, les Rois devoient toûjours la conſerver.

Les Souverains qui ne ſavent pas maintenir leur autorité s'expoſent à ſouffrir de grands affronts. L'Empereur *Charles IV.* allant à *Rome* prendre la Couronne Impériale, ſe ſoûmit à des conditions ſi honteuſes, qu'il ſe rendit entiérement mépri-

priſable. Il s'obligea, par ſerment, de n'entrer dans *Rome* que le jour qu'il ſeroit couronné, & d'en ſortir le même jour. Cette baſſeſſe le rendit ridicule : on lui fit mille inſultes par tout ; lors qu'il s'en retournoit, juſques-là qu'à *Piſe* on penſa le brûler dans ſon logis ; la plûpart des Villes lui fermêrent les portes : il fut contraint d'attendre deux heures à celle de *Crémone*, la réponſe du Magiſtrat qui voulut bien enfin lui faire la grace de le laiſſer entrer dans la Ville comme un ſimple Etranger, ſans ſuite, ſans armes, & d'y demeurer ſeulement un jour.

Si l'on pouvoit bannir de la République l'oiſiveté, on en banniroit en même-tems beaucoup de deſordres. La politique des *Athéniens* me paroît en cela fort ſenſée ; ils obligeoient tous les particuliers de quelque qualité qu'ils fuſſent, d'inſtruire les Sénateurs de l'Aréopage de quelle maniére ils s'aquittoient de leurs Emplois : cette obligation rendoit plus ſoigneux de faire un bon uſage du tems.

Le ſoin de la diſcipline militaire eſt pour ainſi dire l'ame de la Politique, & l'un de ſes principaux objets ; d'autant que les Troupes ſont le plus ſoli-

de

de appui de l'Etat. Lors que *Scipion* voulut mettre ſur un bon pied l'Armée qu'il commandoit en *Eſpagne*, il chaſſa de ſon Camp un grand nombre de Marchands & de Goujats, qui ne ſervoient qu'à entretenir le luxe de ſes Soldats; il en chaſſa encore deux mille femmes débauchées, perſuadé que rien n'étoit plus capable de les corrompre, de leur amollir le courage, & de les dégoûter des pénibles éxercicés de la guerre.

C'eſt une belle maxime, que les Soldats doivent plus craindre leurs Officiers que leur ennemis.

Lors que tout eſt déſeſpéré, la généreuſe réſolution d'un Chef habile, peut ramener la victoire dans ſon parti, & redonner du courage à des Troupes qui ſont ſur le point de plier. *Céſar* voyant l'enſeigne de la Legion de *Mars* tourner le dos & ſe diſpoſer à la fuite, l'arrêta, & lui montrant l'ennemi: *Où vas-tu*, lui dit-il, *voila ceux contre leſquels il faut combattre, & c'eſt de ce côté-là qu'il faut marcher.*

La fermeté d'un Général donne de l'aſſurance à ſes Troupes, autant qu'elle déconcerte les ennemis? *Scipion* ſurprit un jour dans ſon Camp des eſpions d'*Hannibal*: il ne leur fit aucun

aucun mauvais traitement ; il ordonna qu'on les conduisît par tout, & qu'on leur montrât la disposition de son Armée ; il les renvoya fort honnêtement, après leur avoir donné à manger ; il leur demanda si leur curiosité étoit satisfaite, & s'ils avoient de bons avis à donner à *Hannibal*. Ce procédé surprit les *Carthaginois*, & leur fit comprendre de quel caractére étoit le Général qu'ils avoient à combattre.

Une des choses qui a le plus contribué à mettre les *Romains* au dessus de toutes les Nations de la terre, c'a été l'assurance & la fermeté qu'ils faisoient paroître, lors que tout sembloit desespéré. Après la bataille de *Cannes*, où l'Armée *Romaine* fut entiérement défaite, & où tous leurs meilleurs Soldats perdirent la vie, les *Romains* ne laissérent pas d'envoyer des secours en *Espagne*, quelque besoin qu'ils eussent de leurs Troupes, pour se garder eux-mêmes, & pour se défendre contre un redoutable ennemi, qui étoit presque aux portes de *Rome*, & que la victoire qu'il venoit de remporter, mettoit en état de tout entreprendre.

Un homme de cœur ne se décourage point pour les railleries qu'on fait sur

ſur ſa perſonne, ou ſur ſes avantures : un Capitaine ayant perdu une jambe à la guerre, ne laiſſoit pas d'y vouloir retourner, & repondit fiérement à ceux qui lui demandoient de quel ſecours un boiteux ſeroit à l'Armée, *Je n'y vas pas pour fuir, je n'y vas que pour combattre.*

„ Il n'eſt jamais permis en matiére „ de guerre, *diſoit un grand Capitai-* „ *ne*, de dire, *Je n'y penſois pas*; car „ quand il s'agit de la vie des hom- „ mes, on ne ſauroit prendre trop „ de précautions.

Les inventions & les petites ruſes ſont d'un grand ſecours, pour ſe tirer d'embarras dans les beſoins où l'on ſe trouve. Un Général fort entendu, ne ſachant où trouver des chevaux pour monter une partie de ſon Infanterie dans une expédition fort preſſée, s'aviſa d'ordonner à trois cens jeunes hommes de qualité, de ſe munir d'armes & de chevaux, comme s'il eût eu deſſein de les mener au combat ; ils obéïrent ; quelque peu de goût qu'ils euſſent pour des actions de cette nature : le Général s'en doutoit : il leur dit obligeamment qu'il les delivreroit de cette fatigue, s'ils vouloient donner leurs armes & leurs chevaux à ſes Sol-

dats : ils y consentirent très-volontiers ; de sorte que chacun trouva son compte dans ce parti.

Il est assez ordinaire aux Grands de se laisser éblouïr par leur bonne fortune, comme s'ils en étoient les arbitres, & qu'il ne dépendît que d'eux de la fixer : mais les facheux événemens qui leur arrivent devroient bien les détromper d'une erreur si grossiére. *Charles-Quint*, après avoir tromphé de toute l'*Allemagne*, fut trahi par le Duc *Maurice*, qui vint pour le surprendre dans *Inspruck* : tout le monde étoit couché : on crie par tout dans l'horreur des ténébres, *L'ennemi approche, sauve qui peut*. L'Empereur avec la Cour se vit obligé de fuir en desordre : quand il fut dans la *Carinthie*, il eut le loisir de respirer, de se remettre de sa peur, & de considérer l'inconstance de la Fortune, qui après tant de victoires le réduisoit à la honteuse nécessité de sortir comme un fugitif.

Les Politiques ne peuvent assez admirer la conduite que tint *Hannibal* à la journée de *Cannes*, qui a rendu sa mémoire si fameuse, & qui fut si funeste aux *Romains* : Ce Général habile ayant considéré attentivement la situation de l'Armée *Romaine*, disposa tel-

tellement la ſienne, que ſes ennemis avoient le vent, la pouſſiére, & le Soleil aux yeux : il donna ordre à une partie des ſiens dès le commencement du combat de reculer juſqu'à un certain lieu, où il avoit mis un bon nombre de Soldats en embuſcade, qui fondirent bruſquement avec ces fuyards apoſtez, ſur la Légion qui les pourſuivoit, & qui n'eurent pas de peine à la mettre en déroute : quatre cens chevaux de ſes Troupes dans l'ardeur du combat, firent ſemblant par ſes ordres de déſerter, & de ſe livrer aux *Romains*, qui les déſarmerent ſur le champ comme c'eſt la coûtume ; mais ils avoient d'autres armes cachées, dont ils ſe ſervirent fort à propos, quand ils ſe virent en état d'être ſecourus par les *Carthaginois*.

C'eſt une mauvaiſe politique d'inſulter aux petites gens, parce qu'on les mépriſe a cauſe de leur impuiſſance : il n'eſt point de ſi foible ennemi qui ne puiſſe nuire & traverſer de grands deſſeins, ſur tout dans un Etat populaire, où les perſonnes les moins conſiderables peuvent quelque jour avoir droit de ſuffrage. Un homme d'un grand mérite ne put obtenir une Charge qu'il briguoit, parce qu'ayant

pris la main d'un Laboureur, qui étoit pleine de durillons, il lui demanda en raillant, si c'étoit des mains qu'il avoit coûtume de marcher; cette parole offensante ruina tous ses projets, & lui causa une sensible mortification, par la honte qu'il eut en se voyant refusé.

Avant que de finir ces Maximes, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de faire des réflexions sur quelques circonstances de la Vie de *César*, qui asservit *Rome* & les *Romains*, autant par sa politique que par son courage.

Les Senateurs qui étoient si éclairez, & qui connoissoient assez l'ambition de *César*, firent une faute irréparable de lui laisser pendant un si long tems, le commandement des Troupes; ils n'ignoroient pas qu'il ne cherchoit que l'occasion de changer le gouvernement de la Republique; il avoit eu de grandes liaisons avec *Pison* & *Catilina*; il ne faloit donc pas lui fournir les moyens de la renverser, en lui mettant les armes à la main.

Caton avoit souvent menacé *César* de l'accuser devant le Senat, si-tôt qu'il auroit congedié l'Armée; cette menace n'étoit guéres politique; il faloit attendre que les Troupes eussent été effectivement congediées: quand

on veut opprimer des Citoyens séditieux, il ne faut pas leur donner le tems de se reconnoître & de fortifier leur parti. Les menaces ne servent qu'à les déterminer, & à leur donner de hardiesse.

On n'a jamais vû de Soldats plus affectionnez à leur Chef, que l'étoient ceux de *César*; il faisoit le premier ce qu'il souhaitoit que les autres fissent: il se servoit quelquefois d'un cheval; mais le plus souvent il marchoit à pied à la tête des Troupes, sans prendre le soin de se couvrir, pour se garantir du Soleil ou de la pluye. Il n'exposoit point ses Troupes dans des chemins périlleux, qu'après en avoir examiné lui-même la situation: la négligence des Chefs est souvent plus funeste à une Armée que la valeur des ennemis.

Dans un combat douteux, *César* avoit coûtume de renvoyer tous les chevaux, & de se mettre à pied lui-même; afin que les Troupes n'ayant plus d'espérance de fuir, ne songeassent qu'à se bien défendre. La nécessité de vaincre ou de mourir, donne du courage aux moins généreux. Des gens naturellement lâches deviennent braves par désespoir: comme ils n'espérent plus de se garantir par la fuite,

ils font des efforts inconcevables pour vaincre, ou pour vanger leur mort.

Cette maxime a été pratiquée par les plus habiles Capitaines. Dans cette grande victoire qu'*Alexandre* remporta auprés du *Granique* sur les *Perses*, il eut soin de mettre le fleuve à dos de ses Troupes, pour leur ôter l'espérance de fuir: *Agathocle* brûla ses vaisseaux à la vuë de son Armée faisant comprendre par là à ses Soldats, que s'ils perdoient la victoire ils n'auroient plus de ressource. *Guillaume* le Bâtard ayant passé en *Angletterre*, fit aussi mettre le feu à sa flotte. *Julien* l'Apostat ordonna qu'on rompît le pont sur lequel son Armée avoit passé pour entrer dans la Perse.

Lors que *César* parloit devant ses Soldats du nombre de leurs ennemis, il avoit coûtume de l'augmenter au lieu de le diminuer, quo qu'ils parussent effrayez de l'inégalité de leurs forces: il connoissoit mieux par là dans quelle disposition étoient les esprits: il leur faisoit aussi connoître son courage & l'espérance qu'il avoit de vaincre: l'assurance du Chef ranimoit la vigueur des Troupes.

Pour s'aquérir la confiance & la tendresse de ses Soldats, il les appelloit

ses

ſes Compagnons : comme il lui étoit impoſſible de ſe conſerver, & d'éxécuter ſes grands deſſeins ſans leur ſecours, il les ménageoit beaucoup, & leur donnoit toute ſorte de libertez, en ce qui ne bleſſoit point la diſcipline militaire ; il diſſimuloit leurs crimes qui n'étoient pas contre l'obéïſſance. Auſſi lui étoient-ils tellement dévouez, qu'il les trouvoit toûjours en diſpoſition d'entreprendre tout ce qu'il ſouhaitoit d'eux. Les plus grandes incommoditez n'étoient nullement capables de les rebuter. On montra un jour à *Pompée* une eſpéce de pain qu'ils mangeoient fait avec des herbes & des racines ; il en fut effrayé : il dit à ſes Confidens qu'il eût autant aimé avoir affaire à des bêtes féroces : il ordonna qu'on cachât ce pain, de peur que ſes Soldats ne le viſſent, & qu'un ſi grand éxemple de patience ne leur abattît le courage.

Cicéron accuſa devant le Sénat *Clodius* d'avoir eu un commerce défendu avec *Pompeia*, femme de *Céſar*, pendant les fêtes de la bonne Déeſſe : *Céſar* ne voulut point qu'on opprimât *Clodius*, eſprit brouillon & ſéditieux, ennemi déclaré de *Cicéron*, qui étoit le protecteur de la liberté publique, il

ſe contenta de dire, qu'il croyoit *Pompeia* innocente; cependant il la répudia, *parce*, diſoit-il, *que l'Epouſe de Ceſar ne devoit pas être ſoupçonnée.* La conduite qu'il tint en cette conjoncture etoit aſſez politique : il crut qu'un homme du caractére de *Clodius* lui pouvoit être d'un grand ſecours, pour opprimer la République en l'oppoſant à *Ciceron*, qui étoit comme le pére & le défenſeur de la patrie.

C'eſt ainſi que les *Romains*, qui dans le fond n'aimoient guéres *Auguſte* au commencement de ſon regne, faiſoient ſemblant de le careſſer, parce qu'ils avoient deſſein de s'en ſervir à opprimer *Antoine* & *Lepide*. Au ſiécle paſſé les *Turcs* offrirent du ſecours aux *Venitiens* contre le Pape : ce n'eſt pas qu'ils euſſent un véritable zéle pour les interéts de cette République ; ils ne ſongeoient qu'à nuire à celui qu'ils regardent comme leur plus grand ennemi.

Si les *Romains* firent une faute en élevant *Ceſar* aux premiéres Dignitez de la République, & le laiſſant maître de l'Armée pendant un tems ſi conſiderable ; ils manquerent encore plus de politique, lors qu'ils voulurent le dépouiller tout d'un coup de toutes

ſes

ſes Charges, il falloit s'y prendre finement, & le réduire peu à peu au rang des perſonnes privées. Les Sénateurs crurent fauſſement que le peuple prêteroit ſon ſecours à opprimer *Céſar*; mais le peuple étoit gagné: *Céſar* l'avoit mis dans ſon parti, par ſes libéralitez.

MAXIMES DE RELIGION.

Dieu ſe moque des Princes qui ſacrifient la Religion à la Politique, & qui ne ſuivent que les régles de la ſageſſe du monde.

CE n'eſt pas aſſez pour un Prince Chrêtien d'être vertueux comme *Alexandre*, ou *Céſar*; il faut qu'il ait un attachement ſincere pour la Religion, & qu'il s'applique avec autant de zéle à faire obſerver les Loix Divines, que les Loix politiques. Il doit être convaincu que la Religion eſt le plus ferme appui de l'Etat; ſans elle, ni le Prince, ni les Sujets ne rempliront jamais tous leurs devoirs: la crainte des châtimens eſt un frein moins puiſſant pour retenir les hommes, que le reſpect qu'ils ont pour la Religion; ſans

cela tout eſt confondu, l'injuſtice & la licence prennent la place de la juſtice & de l'équité.

Les Princes ont raiſon d'éxiger de la reconnoiſſance de ceux à qui ils font des graces; pourquoi ne ſeroient-ils pas eux-mêmes reconnoiſſans envers Dieu, de ce qu'il les a choiſis pour les mettre au deſſus du reſte des hommes? C'eſt une maxime qu'*Ariſtote* répétoit ſouvent à ſon Prince: (a) *Tout vient de Dieu, & tout ſe conduit par les reſſorts de la Providence.*

On n'a que du mépris pour les Princes qui n'ont point de Religion: au contraire, on eſt fort touché de les voir rendre à Dieu ce qu'ils lui doivent, & ſe diſtinguer par leur piété; il faut cependant qu'ils le faſſent ſans affectation: tout le monde blâmoit la conduite de *Henri III.*, qui paſſoit d'un extrémité à l'autre, de la débauche à la dévotion; on regardoit comme une pure momerie, ſes pénitences & ſes proceſſions, où ſes Courtiſans paroiſſoient vétus de ſacs de différentes couleurs; il étoit lui-même à la téte, un fouet à la main; contre le gé-

(a) *Omnia à Deo, & per Deum nobis ſunt ordinata.*

génie de la Nation qui aime à ſervir Dieu en eſprit & en vérité.

La Religion a un ſi grand aſcendant ſur les eſprits, que cette idée ſuffit pour adoucir les naturels les plus farouches & les plus emportez : *Aléxandre* aſſiégeoit *Tyr* ; le ſiége fut long & douteux : il envoya demander du ſecours aux *Juifs*, mais ils le refuſérent, parce qu'ils étoient depuis long tems amis & alliez de *Darius*. Ce refus aigrit *Aléxandre*, & le mit dans une furieuſe colére : aprés qu'il eut emporté la Place, il marchoit contre les *Juifs*, réſolu de vanger l'affront qu'ils lui avoient fait : le grand Prêtre revétu de ſes habits de cérémonie lui vint au devant ; il avoit la Tiare ſur la tête, où le nom adorable de Dieu étoit écrit ; une foule de Prêtres vêtus de blanc, accompagnoit le Pontife ; ce ſpectacle frappa *Aléxandre*, il s'approche du Pontife, & ſe proſterne devant lui : ſes Courtiſans avoient de la peine à croire ce qu'ils voyoient ; *Parmenion* lui demanda, pourquoi il adoroit un homme, lui qui paſſoit ordinairement pour un Dieu ? „ Ce „ n'eſt pas un homme que j'adore, „ *répondit Aléxandre*, j'adore le Dieu „ que cet homme repréſente ; il s'eſt

„ montré à moi en ſonge ſous cette „ figure, me preſſant de paſſer dans „ l'*Aſie*, & me promettant ſon ſecours „ pour la ſubjuguer. *Alexandre* combla les *Juifs* de bienfaits, & leur accorda de grands priviléges.

Antiochus, Roi de *Syrie*, fit un trait à peu près ſemblable; il tenoit *Jeruſalem* aſſiégée: durant le ſiége, les *Juifs* le priérent de leur accorder une tréve de ſept jours, pour célébrer la fête des Tabernacles; car ils étoient grands obſervateurs de leurs cérémonies. Non ſeulement *Antiochus* conſentit à la tréve; mais il envoya aux Prêtres une grande quantité de bœufs avec des cornes dorées & des parfums, pour être brûlez devant les Autels du Seigneur. Cette piété charma les *Juifs*, ils ouvrirent les portes à *Antiochus*, & ſe ſoûmirent ſans héſiter à la puiſſance d'un Prince ſi religieux.

Il n'y a point de mouvemens plus dangereux à un Etat, que ceux qui ſont cauſez par le changement de Religion. *François I.* ſe plaignoit un jour de la Cour de *Rome* au Nonce du Pape, diſant que ſi on ne le contentoit, il permettroit la Religion de *Luther* dans ſon Royaume, comme avoit fait le Roi d'*Angleterre*. *Sire*, lui

lui repliqua le Nonce, *vous en seriez fâché le premier, & vous y perdriez plus que le Pape; car un peuple qui a changé de Religion, veut ensuite changer la forme de l'Etat.* Le Roi trouva cet avis fort bon, & il en remercia le Nonce.

L'autorité des Princes qui les rend vénérables à leurs Sujets, quand ils ne se mêlent que de ce qu'ils doivent, les rend mépriſables, quand ils se veulent faire arbitres de la Religion; en la ruinant, ils se ruinent eux-mêmes, & perdent leur réputation.

De tous les trompeurs il n'y en a point dont on se défende moins que des impoſteurs, & des fourbes en matiére de Religion, parce que l'esprit préoccupé ne consulte plus la Raiſon, & ne se donne pas même le tems de raiſonner. Lors qu'au commencement du *Lutheraniſme*, les païſans se révoltérent en *Allemagne* contre les Seigneurs, étant ſur le point de donner bataille, *Muncer*, fameux Miniſtre, contrefaiſant l'inſpiré, leur promit de la part de Dieu qu'ils remporteroient la victoire par un ſecours extraordinaire qui leur viendroit du Ciel; & que pour preuve qu'il leur diſoit vrai, il recevroit dans ſa manche tous les

boulets de canons des ennemis, ſans en être bleſſé ; ces pauvres fous le crurent ſur ſa parole, ils ſe laiſſoient égorger comme des bêtes.

Les Princes doivent attribuer le ſuccès de leurs entrepriſes & la proſpérité de leurs armes à la Providence, plûtôt qu'à leur bonne conduite, & à la force de leurs troupes. On ne peut aſſez louer ſur cela la modeſtie de *Charles V.*, il avoit coûtume de dire après quelque grande expédition, *Je ſuis venu, j'ai vû, Dieu a vaincu. Céſar* n'étoit pas ſi modeſte que *Charles V.*, car il diſoit en parlant d'une de ſes victoires, *Je ſuis venu, j'ai vû, j'ai vaincu.* Je n'approuve nullement le ſentiment d'un Guerrier aſſez fameux & aſſez connu dans le monde : *J'ai remarqué*, diſoit-il, *que Dieu eſt toûjours du côté des plus gros eſcadrons & des plus gros bataillons.* Il me ſemble qu'il y a de l'impiété à parler de la ſorte ; outre que la penſée eſt fauſſe, puis que tous les jours des Armées nombreuſes ſont défaites par une poignée de gens.

Quand on n'a plus de reſſource, on a encore l'eſpérance d'être aſſiſté du Ciel dans les preſſans beſoins où l'on ſe trouve. Lors que les *Gaulois* aſſiégeoient

geoient le Capitole, les *Romains* ſe trouvoient tellement preſſez, qu'ils ne ſavoient plus quelles meſures prendre. *Fabius* ſe revétit des habits de Sacrificateur, & traverſa l'Armée ennemie pour aller faire un ſacrifice ſur le Mont *Quirinal*. Les *Gaulois* le laiſſérent paſſer, ſoit qu'ils fuſſent étourdis du courage de *Fabius*, qui s'expoſoit à un danger ſi manifeſte, ſoit qu'ils euſſent du reſpect pour la Religion, & pour un Miniſtre des Dieux.

Flaminius fut accuſé, parce qu'on l'avoit vû à quartier, étant Général d'Armée, prier les Dieux pendant le combat. Il auroit peut-être mieux fait de laiſſer ce ſoin à d'autres, & de différer ſa priére à un autre tems.

Les Princes abuſent ſouvent du reſpect que le peuple a pour la Religion. Les *Phocenſes* ſe trouvant dans de grands beſoins, prirent les tréſors que l'on gardoit dans le Temple de *Delphes*; *Philippe* de *Macedoine*, qui cherchoit un pretexte pour envahir le païs des *Phocenſes*, dit qu'il vouloit vanger l'outrage qu'on avoit fait à *Apollon*; il leva une puiſſante Armée; & ordonna que tous ſes Soldats porteroit des couronnes de laurier; cet arbre étoit conſacré au Dieu des *Phocenſes*, ils n'o-

n'oſérent attaquer des gens qui s'étoient mis ſous ſa protection, ils prirent la fuite, & perdirent leur païs avec leur liberté.

C'eſt à peu près le ſtratagême dont ſe ſervit celui qui étant ſur le point de combattre les *Juifs*, leur livra bataille un jour de Sabat. C'eſt un jour où il leur étoit défendu de travailler; ils aimérent mieux ſe laiſſer égorger, que de tirer l'épée pour ſe défendre.

Les Héros qui cherchent à s'immortaliſer, peuvent-ils rien faire de plus héroïque que de ſe ſacrifier pour la Religion & pour l'Etat? Cette penſée conſoloit en mourant le Connétable de *Montmorenci*, qui fut tué à la bataille de *S. Denys*. „ Je ſuis mort, „ *diſoit ce Héros Chrétien*, dites au „ Roi, que je me tiens le plus heu„ reux homme du monde de mourir „ pour le ſervice de Dieu & de mon „ Prince, dans le champ de bataille, „ comme je l'ai toûjours ſouhaité; ne „ pouvant donner de plus glorieuſes „ marques du zéle que j'ai eu pour la „ Religion & pour l'Etat, qu'en mou„ rant au lieu même où j'ai reçû ces „ bleſſures, combattant pour l'une & „ pour l'autre.

On

On ne doit pas juger de la vérité ou la fauſſeté d'une Religion par les proſpéritez ou par les adverſitez de ceux qui l'embraſſent, parce que Dieu ne fait pas tous les jours des miracles, & qu'il ne trouble pas l'ordre naturel des choſes en faveur des gens de bien. Rien n'a arrêté le cours des conquêtes & des ravages d'*Alexandre*, que la mort; ſon ambition trouvoit le monde trop petit. *Céſar* a eu un heureux ſuccès dans la plus injuſte guerre du monde. *Attila* & *Tamerlan* ont eu une fortune favorable dans toutes leurs entrepriſes. Le Prince d'*Orange* a envahi trois Royaumes ſans tirer l'épée.

S. Louis qui étoit le plus Religieux Prince du monde, & qui brûloit du zèle de la gloire de Dieu, a toûjours été traverſé de la Fortune; ſa vie a été une ſuite continuelle de malheurs. Au voyage qu'il fit pour retirer la Terre Sainte des mains des Barbares, il perdit tous ſes équipages, ſes machines, ſa liberté, ſon armée; il ne lui reſta que la confiance qu'il avoit en Dieu. Il paſſa en *Afrique*, & il mourut de la peſte, éloigné de ſes Etats & de ſes Amis.

Dieu donne quelquefois des ré-

com-

compenſes temporelles à ceux qui le ſervent fidellement. Tout le monde ſait aſſez l'avanture qui arriva à *Rodolphe d'Autriche*; mais on ne ſauroit trop la répéter aux jeunes Princes, pour les affectionner à la piété. Il n'étoit que ſimple Comte d'*Hapsbourg*, il chaſſoit avec quelques uns de ſes amis, le tems étoit mauvais & les chemins fort rudes; un Prêtre, qui portoit le Saint Sacrement à un malade, paſſa dans le lieu où le Comte chaſſoit; ce ſpectacle le toucha, il deſcendit promptement de cheval, & obligea le Prêtre d'y monter, il le ſuivit à pied & tête nuë, juſques dans la maiſon du malade. Le Prêtre en prenant congé de lui, l'avertit que Dieu lui donneroit l'Empire, & à ſa poſtérité, pour récompenſe de la bonne action qu'il venoit de faire.

Jamais Prince n'a eu plus de reſpect pour la Religion que *Robert*, Roi de *France*; on garde encore les Motets qu'il a compoſez pour l'Egliſe. Il lui arriva la même choſe qu'à ce Héros de l'ancienne Loi qui avoit mis le ſiége devant *Jéricho*. *Robert* aſſiégeoit une place importante; tandis qu'il chantoit à l'Egliſe parmi les Prêtres, les murailles de la Ville tombérent d'elles-mêmes. *Or-*

rchan, *Oſman*, & *Amurath*, qui fondé l'Empire *Turc*, faiſoient aſr à leurs tables les Taliſmans, ce t les Prêtres de leur Loi; ils écouent avec beaucoup de reſpect & ttention, les diſcours qu'ils faient ſur la Religion & les maximes l'Alcoran. Ces éxemples devroient nfondre les Princes Chrétiens, qui it tant d'indolence pour tout ce qui garde la Religion.

Les Souverains n'ont pas de plus angereux ennemis que ceux qui le ont de l'Egliſe, & qui la troublent par a nouveauté de leurs dogmes; ils ne ourront guéres régner paiſiblement, s'ils ne s'appliquent à étouffer leurs abales & leurs erreurs dans leur aiſſance.

Un Prince qui ne ſe ſoûmet pas aux Loix de Dieu, ne doit point eſpérer de faire obſerver les ſiennes, ni de voir ſes Sujets ſoûmis à ſes ordres: la politique humaine n'eſt pas d'un grand ſecours, ſi Dieu n'y met ſa bénédiction.

Le déréglement de la conſcience eſt la véritable ſource des imperfections des hommes.

C'eſt un étrange renverſement que de faire ſervir la Religion à l'Etat, &

de

de négliger les interêts de Dieu pour un intérêt temporel. Les *Indiens*, pour éviter les cruautez des *Eſpagnols*, s'aviſérent de ſe faire baptiſer; mais les *Eſpagnols* préſentérent requête aux Magiſtrats, afin qu'ils défendiſſent aux Prêtres & aux Religieux de baptiſer les *Indiens*, d'autant qu'on auroit trop de peine à trouver des eſclaves, pour fournir aux travaux des mines. Voila une belle raiſon!

Les maximes de la politique mondaine ſont entiérement oppoſées à celles de la Religion: c'eſt ce que répondit un jour le Marquis de *Peſquaire* au Légat qui l'avertiſſoit de remédier aux déſordres & aux déréglemens de ſes Soldats. (*a*) „ Vous en parlez bien à votre aiſe, „ Monſieur le Légat; les gens de „ Guerre ne peuvent ſervir en même tems *Mars* & *Jeſus Chriſt*, „ parce que les uſages de l'art militaire, ſont incompatibles avec la „ juſtice & la Religion. Ce raiſonnement eſt faux, d'autant qu'on peut faire obſerver aux Troupes une diſ-

(*a*) *Monſeguor Legado, no ay coſa mas difficultoſa a los que exercen la guerra que con ygual diſciplina ſervir en un miſmo tiempo a Mars y a Chriſto.*

discipline si exacte, qu'elles ne fassent rien contre le droit & l'équité.

C'est une illusion d'attendre à changer de sentimens aux derniers momens de sa vie, on meurt comme on a vécu, avec les mêmes passions & les mêmes desirs. Le Comte de *Buren*, grand homme de Guerre sous *Charles-Quint*, étant à l'article de la mort, se fit vétir des plus somptueux habits qu'il eût, & armer de ses plus belles armes: il voulut qu'on le portât au milieu de sa sale, où il y avoit plusieurs Colonels, & une foule de Gentilshommes à qui il eut envie de dire adieu, & aux Officiers de sa maison; il prit une grande coupe pour boire à la santé de l'Empereur, il harangua la compagnie, raconta toutes les belles actions qu'il avoit faites; enfin, n'en pouvant plus, il se fit porter sur son lit, où il expira un moment après. Est-ce là le tems de faire des fanfaronnades!

Les Princes ne doivent point se mêler des affaires Ecclesiastiques, elles ne sont nullement de leur ressort; ils ne peuvent rien faire de mieux, que d'imiter en cela la conduite de *Constantin*; des Evêques lui présenterent des libelles contre d'autres Evêques.

L'Em-

L'Empereur jetta tous ces papiers au feu ſans les lire, diſant qu'il étoit honteux que des Evêques ſe ſerviſſent de moyens ſi bas & indignes: il dit encore que ce n'étoit point à lui à juger ſes Juges.

Dieu punit ſouvent dès cette vie les Princes qui s'ouvrent par des crimes une voye pour monter au Trône. *Gedeon* avoit 70 fils légitimes; *Abimelech* étoit iſſu d'une de ſes Concubines. Après la mort de *Gedeon* l'argent & les intrigues de ſa mere lui donnerent les moyens d'uſurper une Place qui ne lui appartenoit pas; & pour regner plus en ſûreté, il fit égorger ſes 70. freres; il périt par une avanture aſſez extraordinaire, il fut écraſé d'une pierre qu'une femme laiſſa tomber du haut d'une tour.

Un Prince ne peut apporter trop de précautions pour bien adminiſtrer la Juſtice, parce qu'il tient la place de Dieu, & qu'il lui doit rendre compte de ſa conduite. On accuſoit *Ferdinand IV* Roi d'*Eſpagne* d'aller un peu trop vîte dans ſes jugemens: deux freres étoient ſoupçonnez d'un aſſaſſinat, mais les preuves n'étoient que legeres; le Roi les condamna cependant à être précipitez du haut d'un rocher;

ils

ils poteſtérent toûjours de leur innocence, rien ne pût toucher *Ferdinand*; ſoit par inſpiration, ou autrement, ils le citérent à comparoître au Tribunal de Dieu dans 30 jours, (*a*) pour venir rendre compte de l'injuſtice qu'il leur faiſoit; il fut trouvé mort dans ſon lit préciſément à ce même jour, âgé de vingt quatre ans.

Dieu peut abattre dans un moment, & confondre l'orgueil des Grands du Monde, & les abaiſſer juſqu'au centre de la derniére baſſeſſe, quand ils s'élévent contre les Puiſſances légitimes, auxquelles il veut qu'ils ſoient ſoûmis. Le corps du Prince de *Condé* fut porté à *Jarnac* ſur une vieille âneſſe; on l'expoſa à la vûë de toute l'Armée: ſpectacle pitoyable qui apprend aux Grands, que Dieu a une infinité de moyens pour faire évanouïr leurs projets quand ils ont la préſomption de ſe revolter contre les puiſſances de l'Egliſe, & contre l'autorité ſuprême.

Il eſt facile à Dieu d'humilier dans un moment les plus formidables Puiſſances de la terre, qui ne ſont devant lui que foibleſſe & que miſére.

Les

(*a*) *Diſcite juſtitiam moniti, & non temnere Divos.*

Les Politiques renoncent à la Religion, ou ils n'en retiennent qu'autant qu'elle peut contribuer à leurs deſſeins & à l'avancement de leur Fortune. Le Duc d'*Alençon* témoignoit quelque répugnance à ſecourir les *Flamans*, à cauſe qu'ils avoient abandonné la Religion Catholique : le Prince d'*Orange* lui manda, que tout devoit ſervir de planche à un grand Prince qui aſpiroit à la Souveraineté, & qui avoit envie de ſe ſignaler.

Rien ne pervertit davantage les Princes que de les flater quand ils font mal, ou de leur prêter du ſecours pour commettre des injuſtices. l'Empereur *Caracalla* avoit fait maſſacrer ſon frere *Geta* dans les bras de ſa mére : il voulut obliger le Juriſconſulte *Papinien*, de juſtifier une action ſi brutale ; *Papinien*, n'en voulut rien faire, & dit qu'il étoit plus aiſé de commettre un parricide que de l'excuſer : il aima mieux mourir que de conſerver ſa vie par une complaiſance ſi criminelle.

Les plus grandes Fortunes ſe diſſipent comme la fumée, quand elles ſont cimentées par les crimes. Il y a une puiſſance ſupérieure qui ſe fait ſentir par des effets terribles, & capables d'épouvanter ceux qui ſe croyent au

deſſus

dessus des Loix de la justice ordinaire. Le renversement de la fortune des *Carafes*, a quelque chose de surprenant: le Cardinal de ce nom fut honteusement étranglé; le Duc son frére eut le cou coupé par la main du boureau au milieu de *Rome*, où il avoit dominé si long tems; ils furent condamnez à la mort par la Sentence d'un Pape qu'ils avoient élevé au Pontificat, & qui étoit comme leur créature.

Les Suédois avoient donné la Couronne de *Suéde* à *Christierne*, Roi de *Dannemarc*. Ce Prince, pour assurer sa nouvelle domination, fit l'action du monde la plus inhumaine & la plus barbare; il donna à souper aux Senateurs & aux personnes les plus distinguées de *Stockolm*. Au milieu du festin les Soldats se saisirent des portes du Palais, & des places de la Ville: tous les conviez furent cruellement massacrez; on fit ensuite main basse sur les Bourgeois. Le Tyran s'enfuit de *Suéde* après cette sanglante éxécution; les *Danois* prirent les armes & le chassérent; il se sauva en *Zelande*, il fit une fin malheureuse, & mourut en prison.

Les Princes dans leurs grandes entrepriſes, doivent tâcher de mettre

Dieu de leur côté ; ce doit être là une des principales maximes de leur politique. Dieu humilie souvent ceux qui se confient trop dans leurs propres forces, & qui croyent pouvoir se passer des secours du Ciel. „ Y a-t-il „ quelque puissance dans toute l'*Asie*, *disoit un jour un Principe orgueilleux*, „ qui soit capable de nous résister dans „ l'état où nous sommes. Je méprise „ cette foule d'ennemis que nous „ avons à combattre : que Dieu nous „ laisse faire sans prendre parti, & sans „ se déclarer pour les uns ou pour les „ autres ; la victoire nous est assurée ; „ nous allons marcher sur le ventre à „ cette Armée. Que cette présomption est criminelle, & qu'elle marque bien la vanité de l'esprit de l'homme qui se perd dans l'idée de ses propres forces: ce Prince fut puni sur le champ de sa témérité ; il fut entiérement défait, jamais on ne vit une déroute plus générale.

La Religion tient le milieu entre la Superstition & l'Impiété ; elle rend à Dieu le culte qui lui est dû & de la maniére qu'il le faut. Les femmes & les esprits foibles, les malades, les malheureux, donnent aisément dans la

superstition. (a) On voit cependant quelquefois de grands hommes & des Héros qui en sont susceptibles. *Plutarque* dit, qu'*Alexandre* étant malade donnoit dans toutes les visions : son Palais étoit rempli de Devins ; il n'y avoit rien de si extraordinaire, de si bas, & de si ridicule dont il ne fût capable.

Brutus, avant que de donner la bataille qu'il perdit contre *Marc-Antoine*, s'imagina voir une figure affreuse, & que ce monstre lui disoit qu'il étoit son mauvais Génie ; cette vision troubla l'esprit de *Brutus*, & l'empêcha d'agir avec assez de liberté pour s'appercevoir que *Cassius* avoit tout mis en fuite du côté où il combattoit.

Julien l'Apostat fut blessé d'un coup de javeline à la bataille qu'il donna contre les *Perses* ; ce coup ayant éfleuré le bras droit perça le côté jusqu'au foye. *Julien* demanda comment s'appelloit le lieu où il étoit, on lui dit qu'il s'appelloit *Phrygie* : *Je suis mort*, répondit ce Prince superstitieux, parce qu'un des Magiciens qu'il consultoit éternellement, lui avoit prédit

(a) *Humanarum mentium Indibrium superstitio.* Plutarc.

qu'il mourroit en *Phrygie*, & par le fer.

Pour peu que *Louïs XI.* ſe ſentît incommodé dans ſa vieilleſſe, après avoir conſulté tous les Médecins à qui il donnoit des ſommes immenſes pour le guérir; il tiroit des Cloîtres & des Solitudes ceux qui avoient une haute réputation de ſainteté, & le don des miracles.

La ſuperſtition n'eſt point bonne dans le Prince; mais les Politiques diſent qu'il eſt bon de l'entretenir dans l'eſprit des peuples, ils en ſont plus dociles, plus ſouples, plus obéïſſans. (a) *Tite-Live* a remarqué que *Numa* remplit *Roma* de ſuperſtitions, pour retenir par ce frein un peuple indocile & mal diſcipliné. La populace eſt naturellement volage, changeante, cruelle; la crainte des Dieux fait plus d'effet ſur ſon eſprit, que la crainte des châtimens, elle obéït plus volontiers aux Prêtres qu'aux Princes.

Les *Egyptiens*, pendant une famine, faiſoient mourir des hommes pour nour-

(a) *Omnium primum rem ad multitudinem imperitam, & illis temporibus rudem, efficaciſſimam Deorum metum injeciſſe.* Tit. Liv.

nourir des chats, & d'autres vils animaux qu'ils adoroient : quel étrange effet de la ſuperſtition ! Les *Carthaginois* immoloient tous les jours des hommes tout vivans à *Saturne* ; quand ils eurent été défaits par *Agathocle*, ils égorgérent devant leur Dieu barbare, deux cens jeunes hommes pour appaiſer le courroux de cette farouche Divinité.

La plûpart des Schiſmes ont été introduits par des Princes voluptueux & débauchez ; ils ont mieux aimé renverſer l'Etat, que de réſiſter à quelque paſſion d'amour, ou de vangeance, dont ils étoient gourmandez. *Michel*, fils de *Théophile*, fut cauſe de ce funeſte Schiſme qui deſola tout l'*Orient*, & qui mit la diviſion entre cette Egliſe & l'Egliſe *Romaine* ſous le Patriarchat de *Photius*. *Bardas*, oncle de l'Empereur, devint éperdûment amoureux de ſa belle-fille : il chaſſa ſa femme pour mettre en ſa place cette jeune Princeſſe ; cet inceſte cauſoit un horrible ſcandale dans *Conſtantinople* ; le Patriarche ne voulut jamais approuver ce mariage inceſtueux, il excommunia *Bardas* ; cet homme fier & paſſionné, remua ciel & terre pour détrôner le Patriarche, & pour mettre

un Prélat plus complaisant à sa place.

Le jeune *Lothaire*, fils de l'Empereur du même nom, ayant résolu de répudier la Reine son épouse pour épouser *Valdrade*, dont il étoit follement amoureux, gagna quelques Evêques qui favorisérent lâchement la passion du Roi aux dépens de leur honneur & de leur conscience. On reprocha à la pauvre Reine un commerce incestueux, de faux témoins le soutenoient, les Evêques la condamnérent, le Roi épousa *Valdrade*.

Les crimes & les débauches de *Henri VIII.* ont ouvert la porte aux malheurs & aux héréſies qui ont desolé l'*Angleterre*.

Si vous êtes grand, riche, puissant, ce sont des bienfaits de Dieu dont vous devez être reconnoissant : la reconnoissance doit croître à proportion des bienfaits : celui qui vous a élevé si haut peut vous renverser dans un moment. *Louis Sforce*, Duc de *Milan*, se faisoit appeller le fils de la Fortune, & se vantoit que c'étoit seulement pour lui qu'elle avoit cessé d'être infidelle. Il s'attribuoit la meilleure partie des plus grands événemens de son siécle ; il disoit que *Charles VIII.* n'avoit

voit passé les *Alpes* que pour lui faire plaisir; que les affaires des *François* avoient prospéré tandis qu'il avoit agi de concert avec eux, & qu'elles s'étoient ruinées du moment qu'il avoit cessé d'en prendre soin. Dieu confondit la prudence politique de ce Prince superbe, les Troupes de *Louïs XII.* le firent prisonnier; on le confina dans une chambre obscure, ou plûtôt dans une cage de fer, au château de *Lorbes*; on le traita avec beaucoup de dureté, jusqu'à lui refuser des vivres, de l'encre, du papier, & généralement tout ce qui eût été capable de le désennuyer; il passa dix années dans un état si misérable.

Quelque grand qu'on soit, on doit peu compter sur la prospérité qui aveugle, & qui ôte le jugement, pour ne pas voir qu'entr'elle & la derniére adversité, il n'y a souvent qu'un moment que Dieu permet pour humilier ceux qui s'en font accroire, ils se perdent eux-mêmes par leur imprudence.

On ne doit faire guéres de fonds sur les projets des Princes, qui craignent moins Dieu que les hommes, & qui n'ont pas pour régle de leur politique cette maxîme de la Vérité, qu'il *faut chercher avant toutes choses le Royaume*

de Dieu & ſa juſtice; ſans quoi la ſageſſe humaine n'eſt que folie devant Dieu, & ſe trouve enfin malheureuſe.

Un méchant homme n'a point de plus grand ennemi que ſoi-même; ſa proſpérité lui ôte le moyen de s'appercevoir de ſes crimes, & de s'en repentir.

Ceux qui ne peuvent ſe réſoudre à reſtituer pendant leur vie ce qu'ils croyent en mourant avoir poſſédé injuſtement, penſent s'en décharger par un teſtament ſur leurs ſucceſſeurs qui ſont fort diſpoſez à n'avoir comme eux ce ſcruple qu'à la mort.

Mille gens ne veulent ſervir Dieu qu'autant qu'il voudra bien s'accommoder de leur ſervice, ſans aucune perte de leurs plaiſirs, ni de leurs commoditez.

Les nouveautez en matiére de Religion ſont toûjours funeſtes aux Etats: les Princes qui ſe laiſſent entêter de quelque nouvelle Secte, cauſent d'horribles déſordres. L'Empereur *Valens* pour favoriſer les *Ariens* dont il avoit embraſſé le Parti, faiſoit mourir ou éxiler les plus apparens de l'Empire, & confiſquoit leurs biens, ſans rien donner aux veuves. On voyoit des Dames de la premiére qualité traîner leurs

leurs petits enfans par les ruës, & demander du pain de porte en porte.

Quelque juſte que ſoit une guerre, il faut toûjours reſpecter les Egliſes & les lieux Saints. Dieu eſt griévement offenſé des profanations qui s'y commettent; il ne manque guéres à donner des marques de ſon couroux, en puniſſant ſévérement les auteurs de ces attentats. Avant que les *Anglois* miſſent le ſiége devant *Dundée*, les habitans d'*Edimbourg* y avoient renfermé toutes leurs richeſſes & les tréſors des Egliſe, croyant qu'ils y ſeroient plus en ſûreté; la ville fut priſe d'aſſaut, on chargea ſoixante vaiſſeaux des dépouilles pour les tranſporter en *Angleterre*; tous les vaiſſeaux périrent, ſans qu'il y eût aucune grande tempête. Le pillage que les *Suédois* firent dans les Egliſes d'*Allemagne* eut le même ſort; tous leurs vaiſſeaux firent naufrage dans les détroits qui ſont entre la *Suéde* & l'*Allemagne*. C'eſt s'attaquer à Dieu même que de porter des mains ſacriléges ſur les Autels, & les dépouiller.

On n'a guéres vû que le Trône contribuât à rendre les Princes plus vertueux; rien ne les retient, parce que rien n'eſt au deſſus d'eux, la crainte du ſcandale ne ſubſiſte pas long-tems,

quand elle ne vient pas d'un grand fonds de vertu ; leurs flateurs les enhardiſſent au crime, & leur prétent leur ſecours ; ils lévent leurs ſcrupules, & achévent de les réduire par des diſcours empoiſonnez. *Araſpe*, Favori de *Cyrus*, lui parloit éternellement de la beauté de *Pambée* pour lui faire naître l'envie de la voir ; elle paſſoit pour être la plus belle femme de ſon ſiécle, elle étoit priſonniére de *Cyrus* ; ce Prince ne voulut jamais conſentir qu'on la lui amenât ; *car puis qu'elle eſt belle*, diſoit-il, *ſi je la voyois, peut-être ne pourrois-je plus me paſſer de la voir, & je n'aurois pas le tems de vaquer aux affaires plus ſérieuſes.* Voila un bel éxemple de modeſtie ; il faut fuir le danger, quand on ne véut pas y ſuccomber.

Antiochus étant à *Epheſe*, & ayant remarqué parmi les Prêtreſſes de *Diane* une fille parfaitement belle, il en partit ſur le champ, de peur que l'amour ne lui inſpirât quelque choſe indigne de lui.

Alexandre ne voulut jamais voir la femme de *Darius* dont tout le monde vantoit la beauté. Il en écrivit à *Parmenion* en ces termes. *Non ſeulement on ne me reprochera point de l'avoir vûë*,

je

je n'y ai pas même penſé, & je n'ai point voulu permettre qu'on en parlât trop ſouvent en ma préſence.

Après que *Scipion* eut pris *Carthage*, on lui amena une jeune femme parfaitement belle, on croyoit lui faire un grand préſent; il remercia fort honnêtement ceux qui l'avoient amenée: *Si j'étois*, dit-il, *un homme particulier, peut-être que le plaiſir l'emporteroit ſur la gloire; mais les ſoins de l'Empire m'occupent trop.* *Scipion* fit chercher le pére, la mére, & le mari de cette femme, & la leur rendit ſur le champ. Tout le monde fut charmé de cette grande modération dans un Vainqueur, qui avoit la licence de tout faire. Ceux qui ſavent ſe commander à eux-mêmes, méritent de commander aux autres.

L'amour déréglé reſſemble au feu qu'on ne peut tenir tellement caché, qu'il ne ſe faſſe connoître du moins par la fumée, par le bruit qu'il fait étant enfermé, & par les flames qu'il pouſſe au dehors quand il peut échapper: il éteint toutes les lumiéres de l'Eſprit & de la Raiſon; il détruit toutes les vertus, & les principes même les plus communs du Bon Sens & de la Nature.

Il eſt fort difficile de ſe remettre dans le chemin de la Vertu, lors qu'on s'en eſt une fois écarté.

Nos paſſions trouvent aſſez de force dans nôtre propre foibleſſe pour renverſer tous les deſſein de Dieu, en tournant contre nous pour nous perdre, les mêmes choſes que Dieu a ordonné par une ſageſſe infinie pour nous rendre heureux.

Les Princes qui ne montent ſur le Trône que pour y avoir du plaiſir, pour être plus en état de ſe contenter, qui ne veulent que l'agrément de la Royauté, & qui n'en veulent point ſentir les peines, ne raiſonnent pas juſte; ils doivent ſe ſacrifier au bien public. C'eſt une faveur bien ſinguliere que Dieu fait aux Rois de les choiſir parmi tant de milliers de leurs Sujets, pour les mettre ſur le Trône avec tous les avantages qui y ſont attachez. Ils tiennent le place de Dieu, il faut qu'ils imitent ſa conduite; tout ce qu'il a fait, c'eſt pour l'uſage de ſon peuple, les élémens, les plantes, les fruits. Mais les Rois raiſonnent bien autrement, ils croyent que leurs Sujets ne ſont faits que pour eux, leurs biens, leurs perſonnes, ils veulent qu'on leur ſacrifie tout.

La

La Providence de Dieu éclatte principalement dans le gouvernement des Empires : pour les conserver, elle leur donne quelquefois des Princes de même habileté, afin qu'ils se balancent les uns les autres. *Charles V.*, *François I.* *Soliman*, règnoient ensemble ; ils étoient tous trois dignes de l'Empire de tout le monde ; mais ils se nuisoient les uns aux autres.

Quand on a embrassé un état, il faut vivre conformément à sa profession ; les gens d'épée ne doivent pas se gouverner par les mêmes maximes que les gens d'Eglise, ni les gens d'Eglise se régler sur la conduite des gens d'épée. Le Patriarche *Theophylacte* avoit dans ses écuries jusqu'à deux mille chevaux, il en nourrissoit quelques uns d'amandes, de pistaches, de fruits délicieux, mêlez de saffran, de canelle, & d'autres drogues aromatiques avec les vins les plus délicats de la *Gréce* & de l'*Asie*. Un jour de Jeudi Saint, qu'il officioit dans sainte *Sophie*, son Intendant lui vint dire qu'une cavalle qu'il aimoit beaucoup avoit fait un poulain ; cet indigne Prélat quitta l'Office divin, avec un horrible scandale, & courut à son écurie.

Depuis que l'esprit du monde s'est emparé du cœur d'un homme d'Eglise, s'il se laisse entêter de la Cour, & qu'il en veuille être absolument, il n'y a guéres de folie, & même de méchanceté, dont il ne devienne capable.

La liberté d'un homme de bien a beaucoup d'ascendant sur les Princes pour les soûmettre au joug de Dieu, & pour les faire entrer dans leur devoir, quand ils abusent de leur autorité. L'attachement de l'Empereur *Vatace* pour *Marcesine*, l'aveugloit tellement qu'il permettoit à cette insolente de porter les ornemens Imperiaux, de paroître en public avec le Diadême, la robe & les souliers de Pourpre; il lui donnoit un train plus magnifique, plus de Gardes, plus d'Officiers qu'à l'Impératrice. Le Saint Abbé *Nicephore* causa une terrible mortification à cette femme orgueilleuse; elle eut un jour la curiosité de venir entendre la Messe dans son Eglise, il lui ferma la porte au nez; les Gardes l'ouvrirent avec violence; elle y entra comme un Furie. Le saint Homme, sans s'étonner, fit cesser l'Office divin; il arrêta cette femme

au

au milieu de l'Egliſe, proteſtant qu'il mourroit plûtôt que de ſouffrir que le Temple & les ſaints Myſtéres fuſſent indignement profanez par la préſence d'une ſi ſcandaleuſe & ſi méchante créature: ſans lui donner le tems de ſe reconnoître, il la prend par le bras, l'entraîne, la preſſe, la pouſſe, & malgré ſes cris & ſes menaces, la jette enfin hors de l'Egliſe.

Elle courut en pleurs demander vangeance à l'Empereur, de l'attentat du ſaint Abbé; „ Pourqui voulez „ vous, *dit ce Prince à ſes Courtiſans*, „ que je puniſſe ce ſaint Homme, qui „ a violé, à ce que vous dites, la ma„ jeſté de l'Empire; c'eſt moi qui l'ai „ deshonoré par mes crimes, contre „ leſquels il faut que je tourne la van„ geance que vous voulez qu'on pren„ ne de cet homme de bien, qui a fait „ généreuſement ſon devoir.

La Religion a un grand aſcendant ſur les eſprits, principalement quand elle eſt accompagnée de l'appareil extérieur qui ſurprend l'ame par les ſens; elle adoucit les hommes les plus ſauvages & les plus farouches. Les *Normans* avoient défait auprès de *Benevent* l'Armée du Pape *Leon*. Après le combat, ce Pontife précédé de la Croix,

Croix, accompagné d'un petit nombre d'Eccléſiaſtiques, va au travers de l'Armée des *Normans* pour entrer dans *Benevent*. Ce ſpectacle frappa les Vainqueurs, ils ſe jettérent aux pieds du Pape, & lui demandérent humblement pardon : ils éxécutérent avec autant de reſpect, d'obéïſſance & de ſoûmiſſion, que s'il les eût vaincus.

La Religion ſert de prétexte aux Grands, ſelon les occurrences où ils ſe trouvent. *François I.* qui faiſoit brûler les Huguenots de ſon Royaume, ſe déclara Protecteur de *Geneve*, lors que *Charles*, Duc de *Savoye*, voulut l'aſſiéger. *Accordez*, dit Brantome, *ces Feux avec cette Protection.*

Dieu humilie quelquefois les Princes, pour les faire ſouvenir qu'ils ſont ſoûmis à ſes ordres comme le reſte des hommes. *Charles le Gros* tomba dans un mépris ſi grand & ſi géneral, qu'il ſe vit tout d'un coup abandonné de tous ſes Sujets, & même de ſes domeſtiques, juſques-là qu'il n'avoit pas de quoi ſubſiſter, & qu'il fut réduit à l'aumône, pour pouvoir traîner les déplorables reſtes d'une vie malheureuſe, qu'il termina dans la derniére pauvreté.

Combien de Princes ſe perſuadent que

que leur état leur donne la licence de tout faire, & que comme il n'y a point sur la terre de Tribunal dont ils dépendent, ils ne peuvent appréhender d'être châtiez de leurs mauvaises actions. Ils ne font pas réfléxion que la Providence a toûjours les yeux ouverts sur la conduite de tous les hommes; & qu'elle proportionne la vangeance à leurs forfaits. *Mithridate* fut tué par son fils *Pharnace*: Dieu le punissoit de ce qu'il avoit fait mourir sa mére, son frére, trois de ses fils, & autant de filles.

C'est le propre des méchans de s'aveugler, & de s'endurcir dans la prospérité qui leur fait aimer leurs crimes, & qui les enhardit à en commettre de nouveaux, se flatant d'une fausse impunité.

La volonté séduit aisément l'esprit pour le faire raisonner suivant les inclinations de l'amour-propre, plûtôt que selon les régles de la Justice & de l'Equité; & quand on desire trop ardemment un bien qui ébloüit les yeux, on s'aveugle tellement soi-même: qu'on trouve des raisons pour justifier les plus grands crimes qui peuvent servir à l'aquérir. Que peut-on penser du conseil qu'*Antoine de Leve* donnoit à

Char-

Charles V. lors que ce Prince déliberoit de ſe rendre maître de l'*Italie*: ce Favori flateur & politique lui diſoit, que le plus court moyen étoit de ſe défaire des petits Princes qui avoient des Etats en leur faiſant des quérelles étudiées pour les dépouiller, ou les exterminer avec le fer & le poiſon; *mais*, reprit Charles V., *ſi je fais ce que vous me conſeillez, que deviendra mon ame?* „ Si vous avez une ame, *replique Antoine de Leve*, „ renoncez à l'Empire, & re„ tirez-vous dans un cloître: quel rai„ ſonnement!

Il eſt aſſez ordinaire aux Princes de vouloir pénétrer dans les ſecrets de l'avenir; mais ils ſont ſouvent punis de leur curioſité. L'Empereur *Michel* ſe ſentant malade, fit camper ſon Armée auprès d'un Village dont il demanda le nom par hazard; on lui répondit que ce Village ſe nommoit *Pachome*: *C'en eſt fait*, dit l'Empereur, ſe ſouvenant qu'un Devin lui avoit autrefois prédit que le nom de *Pachome* lui ſeroit fatal. Sur cette prédiction *Michel* avoit fait crever les yeux à un homme de qualité qui portoit ce nom.

Il ne faut pas faire tellement l'eſprit fort qu'on rejette abſolument toutes for-

ſorter de prédictions: Dieu ſe manifeſte ſouvent par des voyes extraordinaires *Daniel*, les Sybilles, ont prédit ces choſes long-tems avant qu'elles arrivaſſent: les ſonges, les ſignes, les ſpectres, les prophéties, ſervent d'interprétes à Dieu. Il y a de la foibleſſe à s'attacher trop aux prédictions, & à laiſſer pour cela les régles de la Raiſon & du bon Sens.

Ce qui ſemble un hazard, ou un effet purement naturel dans la vie des hommes, eſt une diſpoſition de la Providence; qui conduit tout à ſa fin par des reſſorts que nous ne ſaurions comprendre, & qui ſont infiniment au deſſus des vûës de la Raiſon humaine.

On voit ſouvent des perſonnes qui raiſonnant ſur la conduite irréguliére & extravagante de certaines gens, & ſur les folies que la paſſion d'amour leur fait faire, ne peuvent s'empêcher de croire qu'ils ont été enſorcelez; ils ont recours à ces cauſes ſurnaturelles pour expliquer des effets, qui ont leur principe dans la foibleſſe & dans la corruption du cœur humain. Il eſt vrai que les Prophétes parlent de certaines femmes débauchées, qui s'attiroient des amans par leurs ſortiléges.

Saint

Saint *Gregoire* fait mention d'un certain Moine *Baſile*, qui enſorcela une Religieuſe. Tous les Saints Péres aſſurent qu'il y a des Magiciens faiſeurs de Philtres, par des poudres, des breuvages, & d'autres receptes. Mais faut-il recourir à d'autres enchantemens pour comprendre qu'un jeune homme paſſionné aime éperdûment une jeune fille, belle & bien faite, qui répond à ſa paſſion? Les *Eſpagnols* expriment cette penſée d'une maniére aſſez ſinguliére; ils diſent que l'homme eſt le feu, la femme l'étoupe, le diable ſurvient qui ſouffle.

Les femmes qui ont beaucoup d'eſprit, ſi elles n'y prennent garde, ont trop de curioſité de ſavoir les ſecrets des nouvelles doctrines, ſur tout en matiére de Religion, d'où vient inſenſiblement la préſomption, pour en vouloir juger, & enſuite l'erreur & l'opiniâtré pour s'y attacher.

Le premier pas qu'on doit faire quand on veut ſe convertir tout de bon, eſt de travailler à vaincre la paſſion qui nous domine davantage.

Il ne faut donner que de bonnes raiſons à un Libertin quand on lui parle de Religion. *Diagoras* ſurnommé l'*Atbée*, répondit à celui qui lui mon-

montroit un Temple plein de vœux & de tableaux de ceux qui avoient échappé le naufrage, & qui lui disoit, „ que pensez-vous de tant d'hommes „ sauvez, vous qui dites que les Dieux „ ne se mettent pas en peine des cho„ ses humaines ? *Diagaras*, dis-je, répondit, *ceux qui ont fait naufrage ne sont pas peints*. Cette repartie rompoit toutes les mesures de l'autre, & faisoit voir la foiblesse de son raisonnement.

C'est un mauvais moyen de procurer la conversion d'un grand Prince qui a de quoi se défendre, que de l'y porter en le menaçant, & lui montrant les armes qu'on tient toutes prêtes pour l'y contraindre. *Henri IV.* disoit, qu'il étoit toûjours disposé à recevoir l'instruction qu'on lui voudroit donner, selon les décisions d'un Concile libre, & non pas le poignard sur la gorge, comme on avoit fait après la *S. Barthelemi*.

Les Princes ne peuvent guéres permettre de changer ou d'altérer l'état de la Religion, sans s'exposer à donner de grandes secousses aux Etats qu'ils gouvernent.

Quand le prétexte de la Religion a mis les hommes en mouvement, il

s'en

s'en rend tellement le maître, & se maintient avec tant d'opiniâtreté, que le bon Sens, la Raison, & le Droit naturel que Dieu a donné à l'homme pour se conduire, ne sont plus écoutez.

Quelque libertin que soit un homme, tandis qu'il conserve la Foi, on peut toûjours espérer, que ce germe de vie lui fera produire dans son tems les fruits d'une véritable conversion, comme une plante qui garde sa séve, quoi qu'elle paroisse morte durant l'hyver, ne laisse pas de refleurir au retour du Printems; mais depuis qu'on a renoncé à la Foi, les approches mêmes de la mort, ne sont pas capables de ramener un esprit qui s'est si malheureusement égaré. *Châtelard*, amoureux de la Reine d'*Ecosse*, eut l'insolence de se glisser dans la chambre de cette Princesse: on l'y surprit, elle le fit mettre entre les mains de la Justice, il fut condamné à avoir la tête tranchée; ayant été conduit sur l'échaffaut, il se mit à chanter l'hymne que *Ronsart* avoit composée sur la Mort; & au lieu de se repentir de ses crimes, il s'amusoit à dire de jolies choses sur sa passion, & sur la cause de son supplice. Il ne voulut ni Ministre, ni Confesseur;

feſſeur ; il avoit embraſſé la Religion Proteſtante, & s'étoit retiré en *Ecoſſe*, parce qu'on recherchoit les Huguenots en *France*.

L'eſprit du peuple tourne aiſément, & paſſe d'une extrémité à l'autre, lors qu'on fait agir par quelque objet eclatant la Religion qui peut tout ſur lui, quand elle s'en eſt renduë la maîtreſſe.

Quand on abuſe du pouvoir de l'Egliſe, & qu'on veut s'en prévaloir pour des intérêts purement temporels, on s'expoſe à le rendre mépriſable, lors que ceux que l'on veut intimider ſont en état de ne rien craindre. *Charles VIII.* alloit à la conquête du Royaume de *Naples*; pour l'empêcher de paſſer outre, le Pape lança quelques excommunications; le Roi répondit qu'il avoit fait vœu à *S. Pierre* de *Rome*, & qu'il ſe ſentoit obligé d'accomplir ſon vœu. Il entra dans la ville avec un air triomphant armé de toutes piéces, comme s'il eût voulu aller à la charge, trompettes ſonnantes, tambours battans; il fit placer des corps de gardes, & poſa des ſentinelles, tout trembloit ſous ſon autorité.

Le peuple ne garde guéres de meſures en matiére de Religion, donne dans

dans toutes ſortes d'excès & ſe laiſſe aller avec un emportement qu'il eſt preſque impoſſible de retenir. Certains peuples d'*Egypte* à qui les Philoſophes avoient prêché l'immoralité, & parlé de la beatitude, furent ſi ravis, & ils eurent une ſi grande curioſité d'aller voir ce que c'étoit, qu'ils ſe tuoient pour y être plûtôt : ſi cette fureur eût continué plus long tems, le païs alloit être entiérement dépeuplé : il falut faire une loi pour défendre de ſe tuer de la ſorte ; on ordonna que ceux qui ſe tuëroient, ſeroient pendus honteuſement après leur mort : cette honte arrêta l'impétuoſité de ces inſenſez.

Il eſt aiſé de perſuader une nouvelle Religion, quand on la prêche l'épée à la main, & qu'elle flate la cupidité.

La Vérité eſt uniforme : l'Erreur & le Menſonge ſont trop foibles pour ſe ſoûtenir par une conduire ſuivie & meſurée. Les partiſans des nouvelles Sectes ſont ſi peu ſûrs de ce qu'ils croyent, ou de ce qu'ils ne croyent pas, ils varient ſi ſouvent ſur les dogmes, & ſur la diſcipline, que cette inconſtance devroit ſuffire pour détromper un homme de bon ſens. *Carloſtad*, diſciple & favori de

de *Luther*, reconça à la dignité d'Archidiacre pour ſe marier; il ſe mit enſuit à labourer la terre, prenant à la lettre ces paroles de l'Ecriture, *Tu margeras ton pain à la ſueur de ton viſage*; il devint ſi pauvre, qu'il fut contrarint de vendre du bois dans la Ville de *Wirtemberg* où il avoit vécu avec tant d'honneur & de réputation.

Le peuple qui eſt naturellement ſuperſtitieux dès qu'il paroît dans le Ciel quelque ſigne extraordinaire, croit auſſi-tôt que la vie de quelque Grand eſt menacée. Parce que *Renée* de *France*, Ducheſſe de *Ferrare*, prit ſa maladie de mort en regardant une Comette, tout le monde crût que ce Phénoméne n'avoit parû que pour annoncer la mort de cette Princeſſe. Il eſt vrai que la bouche lui tourna d'une maniére monſtrueuſe, & que ſon Médecin l'obligea de ſe retirer; mais quel rapport y a-t-il entre un amas de vapeurs & d'exhalaiſons, & la deſtinée des Souverains?

Dieu punit ſouvent la vaine curioſité de ceux qui n'ayant pas aſſez de foi pour croire avec certitude la vérité de leur Religion, cherchent à ſe raſſurer

par d'autres voyes, que par les maximes de l'Evangile. Le Marquis de *Rambouillet*, frére aîné de Madame de *Montauſier*, avoit fait pacte avec le Marquis de *Praci*, aîné de la Maiſon de *Nantouillet*, de ſe venir voir après leur mort. *Rambouillet* fut tué en *Flandres*; il vint avertir ſon ami, que tout ce qu'on racontoit de l'autre vie étoit véritable, & il lui dit qu'il périroit à la premiére occaſion. Tout *Paris* ſût cette avanture, avant que la Poſte de *Flandres* arrivât; on attendoit, pour vérifier la Prophétie, ce que deviendroit *Nantouillet*, il fut tué peu de tems près à la bataille de *S. Antoine*.

Il ne faut point tenter Dieu, il n'eſt pas obligé de faire des miracles pour retirer du péril, & pour ſauver, contre les loix ordinaires, ceux qui s'expoſent mal à propos. Le Duc d'*Orleans*, ſecond fils de *François I.*, étoit dans l'Abbaïe de *Fermontier*, entre *Abbeville* & *Montreuil*. Ce jeune Prince ne ſe trouvant pas aſſez bien dans l'appartement qui lui avoit été marqué, en prit un que le Maréchal des logis avoit laiſſé vuide, parce que les Religieux l'avoient averti,

averti, qu'il y étoit mort de peſte deux ou trois perſonnes. On repréſenta le danger au Duc; mais ce fut inutilement : il repartit, que jamais fils de *France* n'étoit mort de la peſte, & s'expoſa témérairement à ſervir d'exemple. La peſte ne le reſpecta nullement, & il paya de ſa vie la faute qu'il venoit de commettre.

On ne peut réüſſir dans les grandes affaires ſans le ſecours du Ciel; mais il faut le demander avec ſoûmiſſion, ſans murmurer, ou s'impatienter contre Dieu. Les Impériaux ayant traverſé la *Marne*, venoient droit à *Paris* : *François I.* étoit malade; le premier mouvement de ſon dépit fut ſi violent, qu'il lui échappa de dire en s'adreſſant à Dieu, qu'il lui vendoit bien cher une Couronne, qu'il ſembloit lui avoir donné avec tant de libéralité.

Les Princes qui abuſent de leur grandeur & de leur pouvoir, pour commettre impunément toutes ſortes de crimes, ſont ſoûmis comme les autres hommes à la rigueur d'une Juſtice ſouveraine, qui les punit ſouvent dès ce monde.

Les Souverains doivent tout apprêhender de leurs Sujets qui ſe ſont ré-

voltez contre l'Egliſe, & qui refuſent de ſe ſoûmetre à ſes déciſions, ils ont dans l'ame de grandes diſpoſitions à maintenir leur premiére révolte par une ſeconde contre leur Prince.

Le peuple donne preſque toûjours dans le piége qu'on lui tend du côté de la ſuperſtition, qui a pour lui un charme inévitable; il a tant de panchant à croire les choſes extraordinaires, que pour peu que l'on ſache déguiſer une impoſture, il la prend auſſi-tôt pour un miracle. Les eſprits médiocres & les femmes, ont la méme foibleſſe que le peuple.

Un homme qui s'eſt entêté de viſions, ou de prophéties, donne dans de grandes extravagances; il s'imagine que tout eſt perdu, s'il ne défére aux révélations, & que c'eſt de là que dépend ſa bonne ou ſa mauvaiſe fortune.

Les gens d'Egliſe qui vont trop à la Cour pour d'autres intérêts que pour ceux de Jéſus Chriſt, courent de grands riſques de s'y corrompre.

Dieu abandonne tôt ou tard ceux qui l'abandonnent, & qui deshonorent l'Egliſe pour ſe livrer à leurs paſſions. *Jaques-Paul Spifame*, Evêque de *Nevers*, ſe fit Huguenot pour ſe

ſe marier. *Calvin* l'établit Miniſtre à *Genéve*. On le ſoupçonna d'avoir voulu trahir le Parti ; il fit une fin tragique, & fut condamné à avoir la tête tranchée.

Depuis qu'une forte paſſion s'eſt emparée de l'eſprit & du cœur d'un Eccléſiaſtique, il ſacrifie tout pour ſe ſatisfaire, ſans ſe ſoucier de ſa réputation, ou de ſa fortune. Le Cardinal de *Châtillon*, Evêque de *Beauvais*, étoit l'aîné des trois *Coligni*, il quitta la pourpre avec la Religion Catholique, & ſe jetta dans le Parti des Huguenots pour épouſer Mademoiſelle de *Hauteville*, fille d'honneur de la Ducheſſe de *Savoye* ; cette déſertion cauſa un effroyable ſcandale à l'Egliſe, & fit tomber dans le mépris le Cardinal de *Châtillon*, qui prit le nom de Comte de *Beauvais*.

Il faut juger de la vérité d'une Religion par la ſainteté de ſa Morale, & des maximes qu'elle enſeigne. Le Duc de *Guiſe*, prêt de mourir, demanda à celui qui l'avoit aſſaſſiné, s'il avoit jamais reçû de lui quelque déplaiſir, dont il eût réſolu de ſe vanger ? *Non*, *Monſieur*, répondit l'aſſaſſin, *ce n'eſt pas le reſſentiment d'aucune injure que vous m'ayiez faite*,

c'eſt le zéle de ma Religion dont vous êtes l'ennemi juré, qui m'a fait entreprendre de vous tuer. „ Hé bien, „ *repliqua le Prince*, vôtre Religion „ vous apprend à aſſaſſiner celui qui „ ne vous a jamais offenſé, & la „ mienne m'ordonne de vous pardonner comme à mon ennemi ; jugez „ laquelle des deux Religions eſt la „ meilleure.

C'eſt la deſtinée des hommes extraordinaires de faire de grandes choſes, & de ſouffrir beaucoup, afin que leur vertu, qui eſt au deſſus des louanges & des récompenſes des hommes, n'en attende que de Dieu ſeul.

L'orgueil, la préſomption, la grande fortune, conduiſent naturellement à l'impiété & au mépris de Dieu. *Alphonſe*, Roi d'*Eſpagne*, avoit la témérité de cenſurer la conduite de la Providence Divine ; il diſoit que ſi Dieu l'eût appellé à ſon conſeil lors qu'il créa le Monde, il lui auroit donné de bons avis, & que les choſes en iroient beaucoup mieux : ce qui eſt étonnant, c'eſt que ce Prince qui croyoit avoir aſſez de lumiéres pour éclairer la Sageſſe même, ſe conduiſit ſi mal qu'il fut privé de ſon Royaume ; il mourut

rut mépriſé, & haï de tout le monde.

En quelque néceſſité que l'on ſe trouve, il ne faut jamais rien faire contre ſa conſcience, & contre le reſpect qu'on doit à Dieu. C'étoit un conſeil impie que donnoit aux *Athéniens* un Sage d'*Athénes*; lors qu'il voulut leur perſuader d'adorer *Alexandre* comme une Divînité: *Prenez garde*, leur diſoit ce Politique, *que vous ne perdiez la terre, en voulant conſerver le Ciel.*

Quelle idée peut-on avoir d'un homme, qui pour faire le bel Eſprit choiſit la Religion pour le ſujet de ſa raillerie, qui la combat par des plaiſanteries fades? qui ſe moque de ſes cérémonies & de ſes myſtéres, qui débite à tous propos de petites hiſtoires, pour diminuer le reſpect qu'on en doit avoir, qui regarde en pitié les plus grands Docteurs, & les plus ſaints Perſonnages de l'Egliſe?

On a vû de tout tems, que les plus grands hommes, quand il ont pris le parti de la piété, s'y ſont diſtinguez. Comme ils ſont accoûtumez aux actions héroïques, ils n'ont qu'à changer d'objet. Les ames généreuſes ont naturellement de l'inclination pour le bien, & de l'averſion pour le mal; el-

les n'ont qu'à ſuivre leur panchant, & relever leurs actions par un motif ſurnaturel.

Quand on n'a point de Chriſtianiſme, on remplit mal les devoirs de la Vie Civile; pour y ſatisfaire, il faut avoir un fonds de juſtice & de probité, qu'on ne trouve point en ceux qui n'ont nul reſpect pour Dieu, & qui ſe laiſſent gouverner par l'intérêt ou le plaiſir.

FIN.

842319

CA-

CATALOGUE
DES
LIVRES NOUVEAX
Qu'on trouve à la Haye.
Chez ANTOINE VAN DOLE.

AVantures Telemaque, 12.
Abadie Traité de la Verité de la Religion Chrétienne, 3 vol. 12.
Anecdotes de Perſanes; par Mad: de Gomez, 2 vol. 12.
Avanturier Hollandois, 2 vol. 12.
Ambaſſadeur & ſes Fonctions, par Wicquefort, 2 vol. 4.
Bellegarde (l'Abbé de) Réflexions ſur ce qui peut plaire & déplaire dans le Commerce du Monde, 2 vol. 12.
—— ſur le Ridicule, 12.
—— ſur la Politeſſe des Mœurs, 12.
—— ſur l'Elégance & la Politeſſe du Stile, 12.
—— Modeles de Converſations, 12.
—— Caractéres d'Epictete, avec l'explication de Tableau de Cébes, 12.
—— Lettres curieuſes de Littérature & de Morale, 12.
—— L'Art de connoître les Hom:, 12.
—— L'Education parf: des Enf:, 12.
—— Maximes & Exemples tirez de Hi-

Hiſtoire Sainte & Prophane, Ancienne & Moderne, 12.

Bellegarde (l'Abbé de) Régles de la Vie Civile, avec des Traits d'Hiſtoire, pour former l'Eſprit d'un jeune Prince, 12.

—— Métamorphoſes d'Ovide, avec des Explications, 2 vol. 8. fig.

Boſſuet Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle, 3 vol. 12.

Corps Diplimatique, 12 vol. in fol.

Ceſars de l'Empereur Julien trad: de de Grec., par Spanheim. 4.

Dictionnaire Anglois-François, par Boyer, 2 vol. 4.

—— Hiſtorique & Critique, par Bayle, augmentée de la Vie de l'Auteur, par Mr. des Maizeaux, 4 vol. in fol.

—— Univerſel, par Mr Furetiére augm:, par Mr. de la Riviere, 4 vol. in fol.

—— Hiſtorique de Mr. Louïs Moreri, 6 vol. in fol.

—— de la Langue Françoiſe, par Richelet, 3 vol. in fol.

—— François & Flamand & Flamand Franç., par Halma, 2 vol. in 4.

—— idem, par Marin., 2 vol. in 4.

—— Italien & François, par Veneroni, 2 vol. in 4.

—— Eſpagnol & François, per Sobrino, 2 vol. in 4.

Etat

Etat & Delices de la Suiſſe, avec fig. 4 vol. in 12.
Eſſais de Montaigne, avec des Notes de Mr. Coſte, 5 vol. 12.
Fables Choiſies de la Fontaine, avec fig. 5 vol. 8.
Grotius de Jure Belli & pacis, cum Notis Gronovii, & Variorum edente Barbeyrac, 8.
—— de Veritate Religionis Chriſtianæ, cum Notis Clerici, 8.
—— droit de la Guerre & de la Paix, par J. Barbeyrac, 2 vol. 4.
Hiſtoire des Révolutions arrivées dans la République Romaine, par l'Abbé de Vertot, 3 vol. 12.
—— de France, depuis l'Etabliſſement de la Monarchie Françoiſe, par le P. Daniel, 10. vol. 4.
—— Romaine depuis le Fondation de Rome, avec des Notes & Cartes Geographiques, par Catrou & Rouillé, 12 vol. in 4.
Hiſtoire Eccleſiaſtique, par Fleury, 27 vol. 12.
* —— des Revolutions Romaines, par l'Abbé Vertot, 3 vol. 12.
* —— de Suede par le même, 2 vol. in 12.
* —— de Portugal, par le même, 12.
* —— Romaines, de Suede, & Porgal, in 4.

* He-

* Heros Chrétien, par Steele, 12.
* Inſtructions d'un jeune Seigneur, 12.
Jugemens de Savans, par Baillet, in 4.
- - - le même, 17 vol. in 12.
Locke, Eſſais Philoſophiques concernant l'Entendement Humain, 4
Lucien de la Traduction d'Ablancourt, avec fig. 2 vol. 12.
Lettres Françoiſes ſur toutes ſortes de Sujets, par Richelet, 2 vol. 12.
- - - Perſanes, 2 vol. in 12.
- - - d'Amour d'une Religieuſe Portugaiſe, 12.
* Memoires du Regne de George I. 4 vol. in 8.
* Medecin de Soy-même, 12.
Mémoires du Regne de Pierre le Grand, 4 vol. 12
Oeuvres deverſes de Mr. Bayle, 4 vol. in fol.
* - - - de Dancourt, 10 vol. in 12. ſous preſſe.
* - - - de Bellegarde, 12 vol. 12.
- - - de Scarron, 6 vol. 12.
- - - de St. Evremond, avec fig. 7 vol. 12.
- - - de Rouſſeau, 3 vol. avec fig. in 12.
- - - de Boileau, avec fig. in fol. 4. & 12.
- - - de Fontenelle, avec des fig. & vignettes. de B. Picart Romain, 4.
- - - le même, in folio.
- - - diverſes de la Fontaine, 4 vol. 12.
* Stances Chrétiennes, par l'Abbé Teſtu, 8.
Science des Perſonnes de la Cour, d'Epée & de Robbe, par Chevigni, avec fig. 4 vol. 12.
Spectateur ou Socrate Moderne, 6 vol. 12.
Traité de la Police, par Mr. de la Marre, 4 vol. 12.
- - - de la Verité de la Religion Chrétienne, par Grotius, 8.
- - - de la Paix de l'Ame, par du Moulin. 8.
Tacite avec des Notes, par Amelot de la Houſſaie, 4 vol. in 12.
Theatre de P. & T. Corneille, 10 vol. 12.
- - - Italien, par Gherardi, fig. 6 vol. in 12.
Vie de l'Empereur Charles V. par Leti, avec fig. 4 vol. in 12.
- - - des Hommes Illuſtres de Plutarque, par Mr. Dacier, 9 vol. 12. & pluſieurs autres Livres Nouveaux.

V. A. Heck
28.12.1984
[ZAH.]